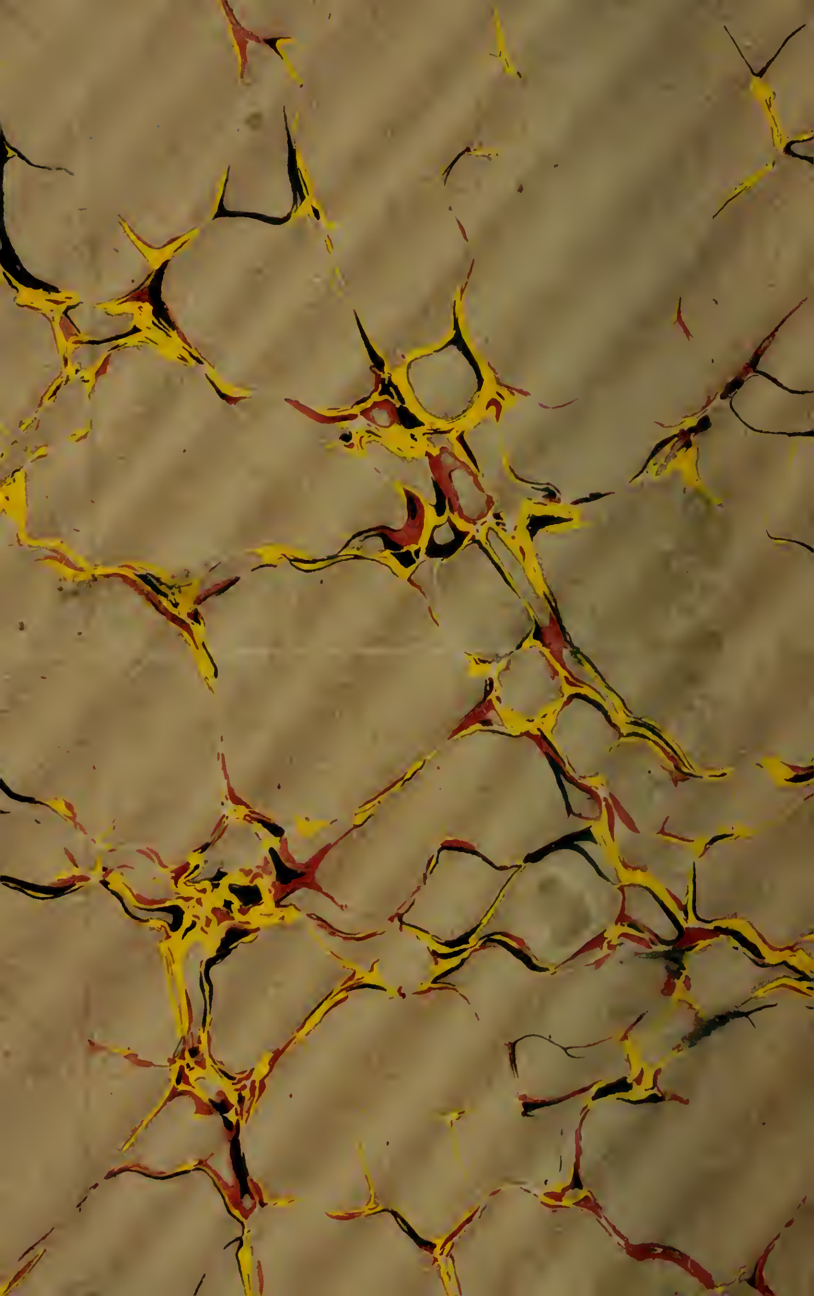
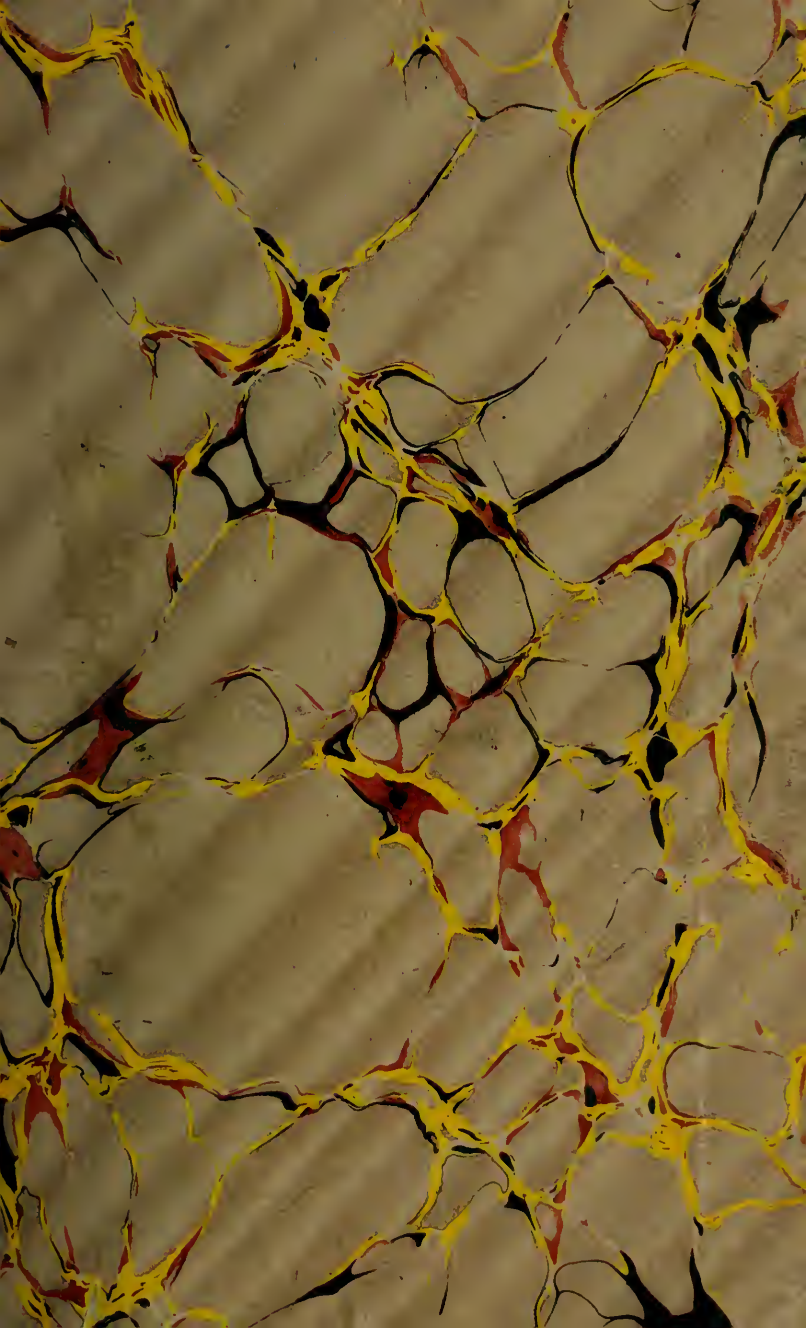

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01277497 2
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

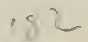
PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

I

L'ANE MORT

ET LA FEMME GUILLOTINEE



Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300	exemplaires	sur papier de Hollande (nos 51 à 350).
25	—	sur papier de Chine (nos 1 à 25).
25	—	sur papier Whatman (nos 26 à 50).
350	exemplaires, numérotés.	

Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'une Gravure a l'eau-forte de M. Ed. Hédouin.

JULES JANIN

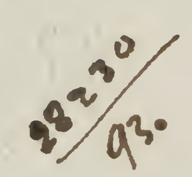
L'ANE MORT

ET

LA FEMME GUILLOTINÉE

ÉDITION CONFORME AU TEXTE ORIGINAL





PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVI



AVANT-PROPOS

LES ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN



LA *publication de la présente collection des* ŒUVRES DIVERSES *de Jules Janin était à peine connue que, déjà, de nombreux admirateurs de l'illustre écrivain se récriaient sur la modestie du titre et sur le petit nombre des œuvres annoncées. « Les ouvrages de Jules Janin, nous disait-on, sont l'expression la plus vive, la plus spirituelle et surtout la plus prestigieuse de cette littérature vivante et variée qui prit naissance vers le premier quart de ce siècle et lui imposera certainement son nom. Vous devez à la postérité non pas des œuvres choisies ou des œuvres diverses, mais des œuvres complètes. Il ne faut rien laisser s'éteindre de ce prodigieux feu d'artifice qui, pendant près d'un demi-siècle, charma les délicats de ses clartés sidérales et de ses couleurs chatoyantes. »*

Nous laisserons à Jules Janin lui-même le soin de

répondre à ce bienveillant excès de zèle ou d'admiration.

Il a fait un jour leur procès aux œuvres complètes avec une maligne éloquence.

« Quand un auteur, écrivait-il alors, a comblé la mesure de gloire qu'il s'était promise, une grande et large mesure toujours, qu'il a faite aussi comble qu'il a voulu, notre homme n'ayant plus à songer à autre chose, se prend à penser à la postérité : la postérité devient son idée dominante. Une fois toutes les idées de sa tête épuisées, drames, romans, critiques, histoires, dissertations, quoi encore? il ramasse toutes les rognures de son esprit, entassées avec le soin le plus minutieux dans son coffre-fort littéraire, meuble innocent et sacré de sa vie domestique ; il arrange tout cela, il compile tout cela. Il remonte aussi haut qu'il peut s'en souvenir dans sa vie pensante et écrivante. Il retrouve « par hasard » son premier prix de telle ou telle académie de province, son premier bouquet à Chloris, ses vers latins datés du collége. Il retrouve tout cela le pauvre homme! puis de ces œuvres fugitives, moins fugitives que le titre, titre menteur et modeste, il va à ses ouvrages sérieux ; et à ces malheureux ouvrages il a toujours des variantes à ajouter, des passages à refaire, des explications à donner. Il prend tant de mal et de souci de son œuvre! Puis enfin il publie tout cela. Telle est la maladie incurable appelée Œuvres complètes*; cette espèce de testament littéraire, sans héritiers directs ni indirects, qui n'est ouvert par personne parce que personne n'a d'intérêt à l'ouvrir. Dieu me préserve d'être atteint d'un mal pareil sur la fin de mes jours! »*

Après une profession de foi aussi nette, ceux à qui incombe la tâche sacrée d'accomplir, pour la plus grande gloire de Jules Janin mort, ce que Jules Janin vivant eût voulu faire dans l'intérêt de sa renommée, ne pouvaient songer à franchir les limites qu'il avait imposées lui-même à son ambition posthume. Or cette ambition, chez lui, n'allait point au delà d'un choix sobre, restreint et scrupuleux parmi ses ouvrages de prédilection.

Si la bruyante réputation que son nom avait acquise; si l'accueil chaleureux et empressé que le public a toujours accordé aux charmantes fantaisies de sa plume facile et brillante ont fait affluer pendant quarante-cinq ans, autour de lui, les sollicitations obséquieuses de tant de journaux et de revues, de tant de libraires en quête de livres attrayants; s'il a été entraîné par les nécessités professionnelles dans un mouvement incessant de production, il n'en est pas moins resté fidèle à cette maxime qu'il fit inscrire un jour au fronton de sa maison :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Jules Janin, écrivain ou journaliste, écrivait comme un jardinier jardine. Comme le jardinier prodigue les trésors de son savoir et sa peine à toutes les plantes utiles nécessaires à la consommation générale, mais réserve à quelques fleurs rares et chéries ses soins paternels et les miracles de sa culture, Jules Janin, lui aussi, employait toutes les inspirations de son génie à faire éclore, dans la splendeur de leur floraison, certaines œuvres d'élection qui étaient les fleurs de sa poésie.

Ce sont ces œuvres, ou du moins les plus saillantes ou les plus caractéristiques d'entre elles, que nous avons recueillies dans cette édition.

En abordant cette tâche, véritable source de délices pour les cœurs dévoués, remplis de son souvenir inaltérable et en qui il a déposé en mourant le culte de sa pure renommée, nous nous garderons bien d'outrepasser la modération de ses désirs. Nous n'aurons garde non plus de perdre de vue ce qui, dans cette carrière si laborieusement, si honorablement remplie, forme le caractère dominant de sa vie d'écrivain.

Dans notre monde actuel où tant de compétitions malsaines divisent les hommes, où tant d'avides ambitions font de la concurrence une bagarre et des rivalités une bataille, Jules Janin — et cela sera l'éternel honneur de son nom — Jules Janin demeura invariablement un homme de lettres; bien plus, il réalisa la personnalité de l'homme de lettres par excellence : le type complet de l'artiste, de l'inventeur qui consacre sa vie, son art, ses labeurs, et borne son ambition à l'exercice indépendant et fier de la profession littéraire.

On a dit de lui qu'il avait la production facile. En effet, quand il saisissait la plume, le style jaillissait triompnant, dans son armure étincelante, de l'improvisation de l'heure hâtive. Mais il ne faudrait pas croire qu'il atteignît du premier coup à ces bonheurs d'expression splendide dans sa forme abondante, spirituelle, paradoxale parfois, toujours pleine de rencontres inattendues; ceux qui ont assisté à l'enfantement de ses livres, de ses mélanges, de ses contes, de ses variétés ingénieuses, peuvent seuls se faire une

idée du long et obstiné travail dont cette facilité, qu'on lui a parfois reprochée, était le fruit mûr et savoureux.

La liste des œuvres de Jules Janin est longue et richement remplie : romans, contes, nouvelles, histoire littéraire, philologie, traductions, commentaires, poésies, études philosophiques ou morales, critique, art épistolaire, fantaisies paradoxales et humoristiques, bibliographie, il a tout abordé, il a réussi en beaucoup de ces matières diverses, il a brillé dans toutes, tant était riche et généreux le fonds de savoir accumulé jour par jour pendant cinquante années d'études incessantes, tant étaient inépuisables les ressources de son esprit. Puis tandis qu'il s'abandonnait au charme de ces excursions si fécondes et souvent si heureuses dans les domaines variés des belles-lettres, le devoir le ramenait chaque semaine à ce feuilleton dramatique qui fut l'œuvre maîtresse de sa vie. Sa destinée l'y avait poussé, un secret plaisir l'y retenait, et son incroyable abondance de savoir et d'expérience l'y a attaché jusqu'à l'heure douloureuse où ses forces l'ont trahi, après quarante années de vaillance.

Nous n'aurions donc que l'embarras du choix parmi tant de productions variées, si ce choix ne nous était déjà dicté, pour ainsi dire, par les préférences de l'auteur lui-même. Il aimait par-dessus tout certains ouvrages dans l'enfantement et l'exécution desquels il avait puisé les plus douces, les plus exquises jouissances de l'art d'écrire.

Parmi ces compositions qu'il affectionnait, en souvenir des joies intimes qu'elles lui avaient causées ou qu'il estimait, on peut le dire, en raison des hautes as-

pirations littéraires ou historiques qui les lui avaient fait entreprendre, il y en a plusieurs que nous n'avons pu, à notre grand regret, faire entrer dans notre cadre volontairement restreint. Elles existent d'ailleurs en librairie et elles seront sans doute réimprimées; mais leur étendue s'opposait à ce qu'elles prissent leur place légitime dans la présente collection. De ce nombre sont BARNAVE, *les* GAIETÉS CHAMPÊTRES, *la* RELIGIEUSE DE TOULOUSE *et l'*INTERNÉ. *Ces quatre romans auraient presque absorbé à eux seuls les douze volumes que nous offrons particulièrement aux bibliophiles et aux délicats, à ceux qui recherchent, de leurs auteurs, les productions préférées, perdues dans les feuilles des vieux journaux ou dans les pages des anciennes revues.*

Cette collection a pour but de réunir et de concentrer, dans un format commode et élégant, ceux des ouvrages de Jules Janin qui résument le plus fidèlement les aspects exquis et variés de son talent, dans les différentes formes sous lesquelles il lui a donné l'essor.

*Trois volumes sont consacrés aux romans. Ils contiennent l'un l'*ANE MORT, *et les deux autres* LA FIN D'UN MONDE, OU LA SUITE DU NEVEU DE RAMEAU, *avec quelques nouvelles. L'*ANE MORT *est le premier ouvrage de Jules Janin et celui sur le succès duquel s'est fondée sa réputation littéraire. Le ton des premiers chapitres indique une intention fort arrêtée d'essayer la parodie d'un genre qui, vers les derniers jours de la Restauration, semblait ne pouvoir exciter l'intérêt des lecteurs qu'en accumulant, dans ses récits, l'horrible et la terreur. Mais, entraîné par les données sentimentales de son sujet, séduit par des images qu'on croirait volontiers reflétées dans le miroir philosophi-*

que de Sterne, enflammé par les ardeurs d'une jeunesse enivrée de poésie et d'amour, l'auteur ne tarda pas à être lui-même, comme ses lecteurs devaient le devenir à leur tour, dupe de sa fiction et de l'énigme littéraire dont il s'était fait le sphinx. Ce livre resté sans analogue est une des productions les plus spirituellement paradoxales de notre littérature.

En opposition au premier roman de Jules Janin, nous rééditons le dernier, La Fin d'un Monde. *Cet ouvrage a causé, lors de son apparition, une impression profonde. C'est un tableau énergique et coloré, savant et d'une philosophie implacable, de cette société qui s'est écroulée parmi les ruines de la Révolution. A voir cette entreprise hardie où se révèle une ambition que Jules Janin seul était peut-être capable de justifier parce que seul, parmi les écrivains de son temps, il connaissait assez le XVIIIe siècle pour mener à bonne fin une œuvre conçue par le génie de Diderot, on se prend à le considérer bien moins comme un littérateur moderne, coulé dans le moule de l'art de 1830, que comme un scintillant esprit du XVIIIe siècle éclos tardivement à l'aurore de la plus brillante période du XIXe. Car à l'imagination impressionnable et prime-sautière — la tête dans le cœur — des Le Sage, des Prévost, des Laclos, il joignait souvent l'esprit vif et audacieux d'un Chamfort, et, comme ces purs et sincères écrivains d'un siècle d'aspirations philosophiques, il avait fondé son œuvre intellectuelle sur les fortes études d'une jeunesse patiente et laborieuse.*

Après les romans viennent se classer les Contes et Nouvelles. *Nous en avons formé deux volumes. Conteur, Jules Janin est encore, comme dans ses romans, de*

l'école du XVIII[e] siècle. Il dédaigne la préoccupation commune à la plupart des romanciers contemporains, d'échafauder intrigue sur intrigue pour tenir en éveil l'avidité des lecteurs vulgaires. L'analyse familière d'un caractère, la peinture d'une sensation fugitive ou d'un sentiment délicat, la description délicieusement imagée du milieu dans lequel les uns et les autres prennent naissance, se développent et se meuvent, ont toujours suffi et au delà pour alimenter sa verve spirituelle et sa prestigieuse magie de style. Si le fond du sujet de la plupart de ses contes est presque toujours d'un tissu léger, il couvre ce mince canevas d'une broderie si riche et si abondante que le lecteur, épris de tant d'art, y attache bientôt son unique intérêt.

Puis viennent deux volumes de Mélanges *et* Variétés Littéraires.

Jules Janin était l'homme des improvisations étincelantes. Le petit article littéraire ou satirique, cette bonne fortune, si rare aujourd'hui, de la presse périodique, cette fantaisie inspirée par l'événement du jour, ce jet spontané d'humeur railleuse et piquante, fut le triomphe de sa jeunesse.

*Plus tard, — et ses savants articles de revues et ses intéressants feuilletons de l'*Indépendance Belge *nous ont fourni de vrais chefs-d'œuvre en ce genre, — il traita sur le ton de la haute critique mille questions littéraires et historiques, biographiques ou morales, qui resteront des modèles. Nous avons glané à pleines mains parmi les gerbes nourrissantes de cette vaste moisson.*

Quatre volumes sont réservés pour la Critique dramatique.

C'est dans cet ordre de matières qu'il nous a le plus

coûté d'avoir à retrancher. Quand on songe que pendant quarante années, sans interruption, Jules Janin a enregistré tout ce que la production dramatique a fourni de pièces aux spectacles de Paris, du plus grand au plus petit, on a le droit de regretter que cette chronique universelle du théâtre moderne ne forme pas un corps d'ouvrage complet. Nous ne doutons pas qu'il ne soit imprimé un jour. Mais au point de vue spécial où nous nous sommes placés, nous avons dû restreindre cette critique, qui embrasse dans son ensemble beaucoup de productions sans importance littéraire, à celle des quatre grandes écoles qui se sont succédé dans le cours du XIXe siècle. L'appréciation de ces œuvres suffit à résumer l'histoire de la littérature dramatique contemporaine.

Enfin la série des Œuvres diverses *de Jules Janin que nous offrons au public lettré se complétera par un volume de* Correspondance *qui n'en sera pas le moindre attrait.*

S'il est vrai qu'un écrivain se révèle tout entier dans ses lettres familières, dans les épanchements intimes de son âme, ceux qui ont aimé notre ami, qui ont apprécié, dans ses œuvres, les trésors de son esprit et les prestiges de son style, seront heureux de surprendre, dans ses lettres, les épanchements d'un cœur dont l'aimable abandon et la touchante bonté ne sauraient manquer de resserrer encore le faisceau des sympathies qui entourent sa mémoire.

Albert de la Fizelière.

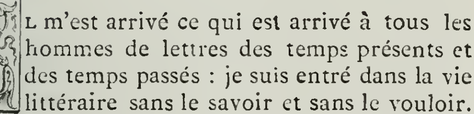
NOTA

L'autobiographie que nous donnons ci-après est extraite d'une longue préface écrite par Jules Janin pour ses *Contes nouveaux*, publiés en 1833 chez Levavasseur et chez Mesnier.



JULES JANIN

PEINT PAR LUI-MÊME



IL m'est arrivé ce qui est arrivé à tous les hommes de lettres des temps présents et des temps passés : je suis entré dans la vie littéraire sans le savoir et sans le vouloir. J'ai été écrivain à mon insu, par nécessité, comme tout le monde. Rien ne ressemble à mes commencements comme ces histoires du café Procope au XVIIIe siècle; seulement, je n'allais pas au café Procope, et cela pour de bonnes raisons.

Je me souviendrai toute ma vie du jour où je dis adieu à ma mère pour ne plus la revoir. Nous nous étions levés bon matin ce jour-là, car nous devions aller rejoindre à quatre grandes lieues de traverse la méchante voiture publique par laquelle je devais partir, de l'autre côté du Rhône. La chambre de ma mère donnait justement sur le grand fleuve. On l'entendait mugir et gronder, on le voyait, à travers les rideaux, scintiller comme une flamme; cette petite

maison paternelle, sur les bords de l'eau, était toute retentissante, elle appartenait au Rhône tout entière; c'était son bien, son domaine. En été, il enlevait les fruits et les légumes du jardin; en hiver, il prenait ses ébats au rez-de-chaussée, il dansait au salon, il s'asseyait à la table de la cuisine; nous étions faits à ses visites; c'était notre hôte forcé, comme au temps de l'invasion; seulement, pour nous, l'invasion du Rhône revenait tous les ans.

Ce jour-là, je vous dis que le Rhône était bien grondeur, il battait le pied de la maison, frappant déjà à la porte et demandant à haute voix à y entrer : moi, sur le point de partir, je me précipitai dans les bras de ma mère, qui était déjà malade de la maladie dont elle est morte, pauvre mère! Elle me tendit les bras avec des larmes et des sanglots, pauvre mère! Ma mère était belle; et partout à Condrieu, où elle était née, quand Condrieu était une ville animée et joyeuse, livrée aux doubles fêtes de la navigation et de la vendange, on citait ma mère pour la fraîcheur de ses joues, la blancheur de ses mains et la beauté de ses bras. Je ne l'avais jamais vue pleurer que ce jour-là; car c'était une femme heureuse naturellement et d'un caractère élevé et fort qui ne s'étonnait guère des petits malheurs qui s'élèvent dans tous les ménages. Ces larmes silencieuses, qui baignèrent mon visage tout à coup, me firent beaucoup pleurer quand je fus loin de sa vue; mais, tant que je fus près de son lit, je me contins : je l'aurais fait trop pleurer, si j'avais, moi aussi, pleuré.

J'étais donc assis sur son lit, sans mot dire. Elle ne me dit rien non plus, me prenant la main et m'embrassant, essuyant ses larmes pour pleurer encore. Jusqu'à ce jour, quand nous ne nous étions séparés

que pour quelques lieues et quelques mois, elle n'avait cessé de me faire mille recommandations toutes remplies de sa sollicitude maternelle; à présent que j'allais à Paris, à présent que je lui étais enlevé, ma pauvre mère n'avait rien à me dire; je n'étais plus à elle, elle n'était plus à moi; elle n'avait plus que des larmes et non plus des conseils à me donner. A présent que je me souviens de cette douleur muette, il me semble que je n'ai jamais eu tant de douleur.

Ma mère n'était pas la seule mère qu'il me fallût quitter en quittant ma petite ville: j'avais une autre mère, qui m'était bien chère aussi: c'était ma grand'-tante. Voilà une femme! du courage, du cœur, de l'âme, toutes les vertus fortes; une femme éprouvée. Elle m'avait adopté tout enfant, un jour qu'en revenant de l'île de Corse, comme nous revenons de Saint-Cloud, elle m'avait rencontré dans le jardin et que j'avais couru au-devant d'elle, la tirant à moi comme si je m'étais douté de tout le bien qu'elle me ferait. Elle m'aimait encore plus que ne m'aimait ma mère, ou du moins tout autrement. Elle me passait aveuglément toutes mes fantaisies, tous mes caprices; elle était mon esclave, attentive, patiente, soumise, toujours prête à tout souffrir de moi: à l'heure qu'il est, à quatre-vingt-seize ans passés, elle est encore là à côté de mon cabinet, prêtant machinalement l'oreille à mes exclamations entrecoupées et au bruit de ma plume qui court sur le papier, s'extasiant à l'avance sur les belles choses que j'écris.

Je ne fis pas mes adieux à ma tante, par la raison que ma tante était partie depuis huit jours on ne savait où, pour ne pas recevoir mes adieux.

Hélas! c'est une belle chose que l'enfance! comme elle est chérie, protégée, respectée, respectable! que

d'existences diverses se groupent autour d'un enfant, et combien de cœurs s'occupent de lui ! L'enfant fait-il un pas ? toute une famille marche avec lui ; s'il tombe, on le relève ; s'il hésite, on l'encourage ; c'est à qui lui donnera ce qu'il a de meilleur et de plus beau ; c'est à qui se dépouillera pour le vêtir ! Lui, cependant, insouciant et ricaneur, il marche comme si tous ces bienfaits lui étaient dus. Pauvre enfant !

J'allais donc sur la route, cahoté dans une mauvaise voiture, regardant avec admiration tout ce qui se passait dans le chemin, avide de tout voir, prêtant l'oreille à tout ce qui se disait, admirant tout sur ouï-dire. Oh ! c'est un noble sujet d'émulation à quinze ans, la conversation d'un commis voyageur, le récit belliqueux d'un militaire, le sourire agaçant d'une femme sur le retour, le hennissement des chevaux et les jurons affreux du postillon !

Cela se passait en pleine Restauration. La diligence qui me prit à Lyon, au sortir des pataches de Vienne, se ressentait, pour la composition, des étranges éléments de cette singulière époque. Il y avait avec moi, dans la même voiture, une femme entretenue de Paris, belle encore, femme tout à fait de l'Empire, qui se ressouvenait avec transport des fêtes du couronnement et du sacre, et qui savait par cœur la naissance du roi de Rome ; il y avait un solliciteur de province, pâle et efflanqué coureur de bureaux de poste ou de loterie, homme bien pensant et décoré de la décoration du Lis ; il y avait un noble, un marquis, ma foi ! poudré à blanc et porteur d'une queue très-mince et d'une figure très-méprisante ; il y avait un chanteur italien qui mangeait des œufs crus à chaque repas pour conserver sa voix. Cet homme, le premier artiste de théâtre que j'eusse vu de près et

auquel j'eusse jamais parlé, avait fait sur moi une impression très-profonde. Je vois encore une large verrue qu'il avait sur la joue gauche, j'entends encore sa formidable voix que je trouvais très-belle, et avec laquelle il nous payait au dessert des œufs crus qu'il avait avalés pendant le dîner. Cet homme, ce chanteur italien, ma première admiration, ou, si vous aimez mieux, ma première illusion dramatique, c'était Profeti, le même qui a joué pendant neuf ans la statue du commandeur dans *Don Giovanni,* au théâtre Favart.

Pour compléter ce curieux assemblage, il aurait fallu voir au-dessus de nos têtes, sur l'impériale de la voiture, deux militaires de tournure et de visage très-différents : l'un en habit noir, à moustaches noires, sans décorations, à l'œil triste, à l'air pauvre, mécontent caché, malheureux au dedans, n'avait pas tellement nettoyé sa chaussure qu'on ne pût au besoin y retrouver un peu du sable de la Loire; l'autre, véritable athlète sans proportion, colosse tout fait pour être à la tête d'une procession de paroisse ou d'une compagnie de tambours, n'était rien moins qu'un de ces grands soldats de luxe que Louis XVIII avait rétablis dans son antichambre, comme il avait replacé une maîtresse et un confesseur dans son alcôve : c'était un vrai Cent-Suisses; en un mot, son compagnon de l'impériale ne prenait même pas la peine de le mépriser.

Nous voyageâmes ainsi au milieu d'une conversation à mille couleurs. On parlait beaucoup de choses bien différentes, et que moi, pauvre enfant, je confondais tout à fait dans ma cervelle. On parlait surtout de deux hommes que vous serez bien étonné de rencontrer ensemble, Napoléon et M. Scribe. Qui

m'eût dit, à moi, que je devais tant parler de M. Scribe un jour?

Arrivé à Paris, chacun se sépara pour aller à sa destination : le Cent-Suisses aux Tuileries, le colonel à demi-solde dans les décombres de l'*Hôtel des Braves*, le solliciteur je ne sais où, Profeti pour devenir le plus excellent joueur de statues que nous ayons vu au Théâtre Italien.

Tous ces gens-là étaient tellement préoccupés d'eux-mêmes que personne ne prit la peine de faire attention à moi qui leur disais adieu et qui étais sur le point de pleurer en les quittant, tant je les trouvais aimables et spirituels! Il n'y eut que la fille entretenue qui prit le temps de m'embrasser et de me donner quelques conseils sur les mauvaises sociétés à éviter. Puis tout ce monde s'évanouit, et je restai seul avec une lettre d'introduction dans une poche pour le collége royal de Louis-le-Grand.

Comme je vous l'ai dit, j'avais quinze ans alors. Mon père et mes oncles, et toute ma famille, me regardaient comme un prodige. Les dames de ma ville natale, à qui j'avais fait des vers, me disaient qu'avec un peu plus d'études je pourrais aller à tout. C'était donc une spéculation de famille qui m'envoyait à Paris. Afin que la spéculation fût plus sûre, mes parents, grands lecteurs de journaux, avaient fait choix du plus fameux collége de cette année-là, du collége qui avait eu le prix d'honneur. Il fallait que j'eusse, moi aussi, le prix d'honneur ; je devais l'avoir, à coup sûr, avant une année. « Et puis, disait mon oncle Charles, cela rapporte, tu ne payeras pas d'inscription à l'École de droit, — tu ne tomberas pas à la conscription, » et je ne sais quoi encore; mais on se réjouissait à l'avance de ce prix

d'honneur, et, pour ma part, j'y comptais bien certainement.

Je tirai donc ma lettre de ma poche : « Au collége royal de Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, 167, » et je demandai la rue Saint-Jacques. Je la trouvai facilement, comme on trouve toutes les rues de Paris, en allant tout droit, tout droit, tout droit. Et au montant de la rue Saint-Jacques je trouvai le collége, et j'entrai, et tout fut dit. Seulement, malgré mon oncle Charles, je n'eus pas le prix d'honneur.

Il m'arriva au collége ce qui arrive à tous les brillants latinistes de la province, je me trouvais ne presque rien savoir. J'ai passé là trois ans d'une éducation très-coûteuse à ne pas apprendre grand'chose. Le système d'éducation de l'Université de Paris est la chose la plus misérable du monde : il ne s'agit, pour les professeurs et pour les élèves, que d'avoir le prix de la course ; et pourvu que, parmi tous ces enfants enfermés là, l'un d'eux arrive le premier à un but tracé à l'avance, tout va bien. Mon professeur n'eut besoin que de donner un coup d'œil sur ma capacité, pour juger que je n'étais pas un coureur digne de son attention. Ce professeur était un petit homme très-savant, le seul qui sût le grec dans la maison, et qui était très-fier d'une grammaire qu'il avait faite avec la grammaire de Port-Royal. Après le premier coup d'œil jeté sur moi, il me poussa sur un banc avec une trentaine de mes condisciples, aussi inutiles que moi à ses projets et à ses leçons : à dater de ce jour, il fut convenu, entre le maître et moi, que je ne lui demanderais rien, à lui le maître, et qu'en revanche, il ne me demanderait rien, à moi l'élève, que du silence ! Je lui ai tenu parole, et je lui tiens encore parole, aujourd'hui, que mon silence, en ma

qualité de critique quelque peu influent, le contrarie peut-être un peu.

L'administration du collége était tout à fait, aussi bien que la composition de notre diligence, un produit de la Restauration. A ce moment de notre histoire, vous retrourez la Restauration partout avec ses deux caractères principaux : l'aristocratie et la dévotion ; l'aristocratie qui l'eût sauvée, la dévotion qui l'a perdue ; l'aristocratie sauve-garde de la propriété, la dévotion qui faisait peur à la liberté : si bien que, dans la diligence du grand chemin, dans les murs du collége, à l'église, à la cour, à la ville, partout vous retrouviez les deux éléments de toute cette époque ; au collége Louis-le-Grand plus qu'ailleurs.

A la tête de ce collége était un homme d'un esprit dur, impérieux et mesquin, qui eût pu flétrir plus d'une jeunesse comme la nôtre, à nous qui étions ses esclaves, si nous avions eu moins d'abandon dans les idées, moins d'insouciance dans le caractère, moins de gaieté et de bonheur entre nous. Cet homme avait rêvé tout d'un coup en s'éveillant ce que l'Opéra lui-même avait rêvé, à savoir qu'il était moral et chrétien : cet homme, à la tête de six cents jeunes gens confiés à ses soins corps et âmes, ne rêvait qu'une chose, le prix d'honneur, et après le prix d'honneur, l'ordre et la discipline. Pourvu que son collége fût silencieux, et qu'il fût distingué au concours général, c'était assez. Il ne voulait rien de plus, mais aussi rien de moins. Il courait donc avec ruse et violence à ce double but, épiant le moindre signe de rébellion, comme la police du temps épiait le moindre signe de bonapartisme, défendant son prix d'honneur, comme M. de Villèle défendait son budget ; du reste, dur, impérieux, implacable, odieux, médiocre. Il nous

enfermait pendant huit jours entiers dans d'infâmes oubliettes qu'il avait découvertes sous les combles, véritables prisons vénitiennes, glace en hiver, fournaise en été : voilà ce que cet homme appelait l'éducation.

Nous autres, mes amis et moi, nous nous rassemblions aux heures de récréation dans la grande cour du collége, et là, sous les fenêtres du proviseur, nous faisions de l'opposition à notre manière contre ce despotisme absurde et cruel. Quels bons sarcasmes nous avions contre ce tyran! que d'excellents ridicules nous lui avons prêtés! comme nous avons flétri ce despotisme bigot et hypocrite! La Restauration a été détestée par les jeunes esprits! je le crois bien, mon Dieu! La Restauration avait repris violemment l'enfance à l'Empire turbulent, altier et tapageur, pour en faire une enfance hypocrite, chrétienne et calme. La Restauration avait arraché aux colléges leurs armes à feu et leurs tambours, pour les remplacer par des cloches et des missels : de là, une honte immense à nous tous, réveillés par le tambour et qui nous endormions au son de la cloche! Et puis, ce qui était odieux, c'était de voir que les principes reçus étaient changés, pendant que les hommes ne changeaient pas. Ces hommes si pieux, c'étaient les mêmes qui avaient adoré Voltaire sous l'Empire; ces hommes qui enseignaient le grec, c'étaient les mêmes qui ne savaient pas le lire sous l'Empire. Ils avaient été surpris le même jour par la foi chrétienne et par les racines grecques de Port-Royal, et ils se vouaient à l'une et à l'autre croyance sans y comprendre un seul mot. Nous étions lancés, nous autres, dans cette scandaleuse époque de transition, et notre éducation s'en ressentait comme elle pouvait.

Mais, nous autres, je parle toujours de mes amis et de moi, c'est-à-dire des inutiles et des dangereux, c'est-à-dire de ceux que le professeur condamnait au silence, de ceux dont le proviseur n'attendait rien au concours général ; mais, dis-je, nous étions déjà, nous autres, assez avancés pour nous moquer de l'hypocrisie de tout ce monde, pour la poursuivre à outrance de notre sarcasme railleur; nous allions tous ensemble et par groupes, moi à la tête, et déjà commençant cette pénible profession de la critique politique et littéraire de chaque jour à laquelle je devais être condamné.

De ces trois années passées au collége, je n'ai donc qu'un souvenir assez triste, pour ce qui regarde le collége ; puis, pour ce qui est de l'amitié que nous avons faite entre nous, pour ce qui est de cette fraternité du deuxième ciel à laquelle nous nous sommes élevés entre nous, pour ce qui est de cette famille que nous nous sommes donnée entre nous, pauvres orphelins que nous étions, oh! c'est bien là de ces bonheurs qui compensent toutes les misères, qui font oublier tous les hypocrites, qui enchantent tous les souvenirs. Ces trois ans passés au collége ne m'ont peut-être pas appris grand'chose en fait de sciences, mais ils m'ont beaucoup avancé en fait d'amitié, cette grande science de la vie : en sortant de là, il est vrai, je ne savais ni l'histoire, ni les mathématiques, ni les langues, ni aucune espèce de littérature ; mais je savais comment on a des amis et comment on les conserve, et puis je savais aussi, à n'en pas douter, avec combien peu de science, de mérite et de travail, on devient quelque chose dans le monde : c'était avoir déjà beaucoup appris.

Hélas! cependant quand je sortis de cette maison

où je m'étais trouvé si malheureux, regrettant mon beau Rhône et mes belles montagnes chargées de vignes, j'eus un instant d'immense découragement, que rien ne saurait exprimer. Je m'arrêtai un instant sur le seuil de cette demeure, et je jetai sur le monde où j'allais entrer un regard épouvanté. Qu'allais-je devenir, moi, pauvre enfant, sur le seuil de cette maison que je quittais pour jamais, dans ce gouffre béant, le monde? Comme j'étais là, prêtant l'oreille aux bruits lointains et effrayants du monde, je voyais sortir mes condisciples plus heureux : on venait les chercher, eux, en grand appareil; c'étaient leurs mères ravies de les retrouver des hommes; c'étaient leurs pères, heureux de les jeter dans l'ambition à leur suite; c'étaient des domestiques en livrée, pleins d'espoir dans la jeunesse de leurs jeunes maîtres, cette source de grandes fortunes pour les valets comme pour les courtisans : mes camarades s'élançaient dans leur bel avenir, et sans me voir. Moi, je les voyais confusément, vaguement : il y en avait dans le nombre qui étaient déjà en bel uniforme, entre autres Guilleminot, le fils du général, qui partait pour la guerre d'Espagne, beau et grand jeune homme qui est mort à Constantinople, pendant l'ambassade de son père; il est mort! aussi jeune et aussi heureux que cet autre beau jeune homme, Charles de Montalivet, notre contemporain aussi, qui vient de mourir là-bas, pleuré de tous; lui, si bon, si aimable, si aimé! C'étaient là les heureux de mon temps, les princes et les riches; moi, très-pauvre, je les voyais de la porte du collége s'élancer dans le monde, sans savoir moi-même où j'irais coucher le soir!

Que j'en ai vu mourir ainsi de plus joyeux, de plus heureux que moi! Les uns sont morts sur la mer,

pendant le combat; les autres sont morts en Grèce, par une surprise; nous en avons perdu plusieurs au bois de Boulogne, d'un coup d'épée, dans un coin derrière un arbre; d'autres sont tout à fait privés de tout souvenir; plusieurs autres se sont suicidés d'une autre manière, par le vaudeville, par le couplet, par le poëme épique, par le jeu, par les amours. Moi, sur le seuil du collége, je les ai vus si beaux, si rieurs, si joyeux, si fous! prions pour eux!

Comme j'étais là triste et pensif, et tout prêt à rentrer au collége, si on avait voulu me recevoir; comme j'étais là à les voir tous, ces joyeux enfants, devenus des hommes, s'en aller à cheval, en voiture, à pied, dans des maisons toutes préparées pour les recevoir, et moi, tout seul!... ô bonheur! tout au bas de la rue je vis, accourant à aussi grands pas que le permettait sa vieillesse, je vis arriver ma vieille bonne tante, mon soutien, mon amie, mon espoir, frêle bâton de ma jeunesse, ma tante, elle-même, toujours elle! Pauvre femme! Il y a de cela dix ans bientôt; elle avait quatre-vingts ans passés; mais c'était une femme du vieux temps, qui avait été toute sa vie belle et forte, et d'un grand cœur. Elle avait passé une partie de sa vie en mer sur un vaisseau, et en Corse dans la citadelle; elle avait été embrassée par Paoli, elle avait connu Pozzo di Borgo jeune homme, elle savait toute l'histoire de Gênes et de la Corse; puis, revenue de là-bas veuve et toute seule, elle s'était prise à m'aimer et à me raconter tout jeune sa laborieuse vie, et moi, je m'étais pris à l'aimer, et nous nous étions associés ainsi de bonne heure et pour toute la vie; et, dans notre société en commandite, elle avait apporté, elle, sa vieillesse; moi, mon adolescence, et, avec ces deux faiblesses réunies, ces deux

impuissances réunies, nous avions composé une force qui n'a été qu'à nous, qui a été admirable, qui existe encore, et qui durera toujours, n'est-ce pas, ma vieille amie? Elle venait donc ce jour-là, fidèle à notre mandat tacite de ne nous jamais quitter, elle venait à Paris me reprendre pour y vivre avec moi, inconnu et pauvre, pauvre et inconnue comme moi!

Quelle femme! à l'âge où l'on s'arrange pour mourir, à l'âge du repos et des longs rêves, elle avait tout quitté pour venir à moi dans la foule. Elle avait quitté sa maison bien arrangée, son feu toujours allumé, son petit jardin, ses vieux amis, son influence dans sa petite ville, elle avait tout quitté. Elle venait à moi ce jour-là, arrivée qu'elle était de la veille, après un voyage de cent lieues. Je la reconnus tout d'abord là-bas au milieu des voitures, longeant le mur, s'appuyant sur sa canne, vive encore, ne me cherchant pas même du regard, tant son cœur lui disait que j'étais là! Moi, immobile, je la laissai venir à moi; je ne voulais pas ôter un pas à sa belle action; je voulais qu'elle fît tout le chemin pour me rejoindre. Bonne mère, elle me rejoignit enfin.

Alors, alors je me sentis vivre; j'avais une protection, j'avais une vie, j'avais de quoi être aimé, j'avais de quoi aimer, j'avais une bonne vieille femme pour pleurer avec moi, pour se réjouir avec moi, pour souffrir avec moi. Mon ambition était satisfaite, mes rêves se réalisaient. C'était tomber de bien haut cependant! Avoir rêvé toute sa vie grande fortune, et grandes dames, et nobles amours, et succès de gloire, puis tomber dans la rue au bras d'une octogénaire! sortir de ces palais enchantés de l'imagination, pour aller dans les rues du vieux quartier Latin, lisant un à un tous les écri-

teaux des maisons pour trouver une chambre au cinquième étage, car ce fut là mon premier pas dans le monde, chercher un gîte. Oh! cela était décourageant pour un pauvre jeune homme tout frais sorti des odes d'Horace, et des poëmes de Virgile, et du luxe de l'ancienne Rome, palais de marbre, fraîches villas sur la mer, d'aller à pied dans les rues de Paris, cherchant un nid assez misérable pour sa pauvreté! et ainsi j'allais tout haut devant moi. Que de mansardes j'ai visitées ce premier jour! que de pauvres demeures, mon Dieu! C'était voir l'humanité sous un triste aspect pour commencer : c'étaient des familles entières entassées dans un espace de douze pieds; c'étaient des escaliers infects sous des plombs fétides; c'était une pauvre jeune fille grelottant de froid; c'était un homme triste et morne, dans une mansarde sans jour; c'étaient tous les détails du pauvre ménage parisien visité à l'improviste par des étrangers, auxquels il se soucie fort peu de se montrer plus beau qu'il n'est en effet. Hélas! à chaque nouvelle maison dont nous visitions ainsi les combles, ma tante et moi, nous n'osions pas nous consulter, même du regard. Quoi donc? habiter là, elle si vieille, moi si jeune? Quoi donc? vivre dans cet air, dans ce bruit, dans cette ombre, dans ce voisinage, au milieu de ce vice, de cette misère et sous la loi de ce portier, elle si vieille et moi si jeune! Voilà les réflexions que nous faisions dans notre âme sans nous les dire, elle et moi, moi pour elle, elle pour moi! — Moi, je suis vieille, pensait-elle, que m'importe? mais lui? Et moi, de mon côté, je m'apitoyais sur sa vieillesse. Nous avons cherché ainsi pendant trois jours une maison sur les hauteurs du quartier Latin; et pendant trois jours, rentrés le soir dans notre auberge,

nous récapitulions tous les appartements que nous avions vus dans la journée, et toujours avec cette monotone conclusion : « C'est trop laid, c'est trop haut; » ou cette autre non moins triste conclusion : « C'est trop cher. »

A la fin, un armurier de notre ville, honnête homme d'une grande bonté, qui demeurait rue du Dragon, nous indiqua dans la rue un appartement dont il avait fait la découverte, et qui nous convenait sous tous les rapports; triste, mais décent; élevé, mais au quatrième; d'une entrée obscure, mais très-clair; loué par un huissier, mais à un prix raisonnable. — Nous fîmes un coup de tête, ma tante et moi; l'appartement était bien encore un peu cher, mais nous nous confiâmes elle à la Providence, moi au hasard; nous arrêtâmes l'appartement le matin même. Le jour même j'allai au roulage chercher les meubles que ma tante avait apportés avec elle; je retrouvai mon petit lit en noyer, ma table en noyer, mes chaises en noyer; le même soir nous étions chez nous, sujets à l'impôt des portes et fenêtres, heureux comme des rois, nous étions chez nous enfin.

Dans cette première demeure j'ai vécu quatre ans, qui ont passé comme un jour, quatre belles années de plaisir et de folle joie. Que d'amours jetés au vent, que de poésie inutile, que de soupirs dans les nuages, que de travail pour gagner ma vie comme je pouvais! Comment l'ai-je gagnée, je l'ignore à présent : bien durement quand j'y pense, bien joyeusement quand je n'y songe pas. D'abord, je me mis à faire le seul métier qu'on puisse faire quand on sort du collége, je donnai des leçons au cachet aux enfants de bonne maison trop délicats pour aller au collége; j'enseignais au cachet mille choses que je ne savais guère, le latin,

le grec, l'histoire, la géographie, que sais-je? Avec huit jours d'avance, j'aurais enseigné l'hébreu ou le syriaque sans être embarrassé: il n'y a qu'une chose qu'on n'enseigne pas sans la savoir, ce sont les mathématiques : voilà pourquoi j'en fais si grand cas, n'ayant jamais su assez la plus simple des quatre règles, même pour l'enseigner.

J'eus ainsi tout d'abord un grand moyen de vivre : des élèves peu nombreux, mais aussi peu choisis. Je n'ai jamais conçu qu'un homme pût rencontrer dans son chemin tant d'imbéciles. Moi, impassible, j'arrivais à heure fixe ; je me mettais à côté de mon élève, et là, pendant une heure et demie tout au moins, je remplissais mon devoir. Dans ces longs instants consacrés à des crânes vides, je m'accoutumai peu à peu à faire tourner à mon profit ces exercices qui n'étaient utiles à personne : ne pouvant faire comprendre les grands écrivains à mes élèves, je me les expliquais à moi-même. Je me donnai ainsi pendant trois ans d'excellentes leçons de rhétorique et de philosophie, je repassai ainsi en revue toute l'antiquité latine et grecque, j'appris l'histoire, je refis toute mes études grammaticales; autant j'étais indulgent pour mes élèves, autant j'étais sévère pour moi-même; je ne me passais pas une faute contre le style, pas une phrase sans l'avoir comprise. L'histoire de l'oncle de Gil Blas se renouvela ainsi pour moi; je m'enseignai moi-même tout ce que je pus m'apprendre. Voilà en quoi mes trois années d'enseignement m'ont profité ; elles ont passé pour moi comme un seul jour, sans rien désirer, sans rien craindre, sans rien envier, vivant avec mes amis. faisant avec eux de joyeux et friands repas, heureux du bonheur de ma tante, et attachant de temps à autre contre le mur de grandes images bleues et rou-

ges que je trouvais fort belles, ma foi! et qui représentaient des Grecs dans ce temps-là, comme elles avaient représenté des réfugiés du Champ-d'Asile, comme elles représenteraient des Polonais aujourd'hui.

C'était là vivre! C'était bien beau, et bien jeune, et bien heureux! Tous mes amis de ce temps-là s'en souviennent; nous avons d'admirables histoires à ce sujet. Et quelles héroïnes ravissantes! que de noms touchants! Alexandrine, Rose, Lili! Allemande, Espagnole, Française, grande dame ou grisette, tout nous convenait, à nous! Il n'y a rien de tel à Paris comme d'être jeune et insouciant; tout vous arrive à la longue aussi bien qu'aux puissants, aux riches. Les uns ont les Tuileries, vous avez le Luxembourg et le Jardin des Plantes; les uns ont au bras la robe de velours vous avez le bonnet rond et la robe d'indienne; ils vont aux Italiens, vous allez à l'Ambigu. Mon Dieu! la grisette parisienne ce n'est pas un rêve: c'est le seul être gracieux de la vie poétique, qui soit encore plus amusant, plus animé, plus naïf, plus vrai, plus expansif, plus sans façon, plus philosophe, dans le monde que sur le théâtre. Nous autres, nous couvrions tout cela à force de poésie et de jeunesse! Quel beau manteau c'était là, surtout en hiver, quand ces pauvres petites nous arrivaient le museau glacé et la patte rougie par le froid. Nous avons ainsi vécu au jour le jour, au hasard, sans vanité, sans privations et sans efforts.

Quand je dis sans vanité, j'ai raison; pendant quatre ans de mon bonheur je n'ai pas songé un instant à ce mot si vide, la gloire, et à ce mot plus vide, la renommée! Non pas certes! quand je dis privation, j'ai raison, j'ai eu il est vrai des privations bien grandes;

mais je les ai surmontées si facilement que je ne m'en souviens qu'avec bonheur. Ma plus grande privation fut celle-ci : un chien. Depuis que j'étais au monde j'avais envie d'avoir un chien, comme deux époux qui s'aiment et qui sont sur le retour désirent un enfant héritier de leur nom et de leur fortune. En ce temps-là, heureux que j'étais! je ne concevais pas de plus grand bonheur dans le monde que celui ci : avoir un chien à soi, l'élever tout jeune, lui apprendre à marcher et presque à sentir, le voir grandir sous ses yeux, assister à ses premiers bonds, entendre ses premiers cris, recevoir ses premières caresses! Quelle joie! quelle famille toute trouvée, un chien! Un chien pour le pauvre, c'est le cheval anglais qui vous mène au bois de Boulogne le matin; c'est la femme parée que vous menez vous-même à l'Opéra le soir; c'est votre ami le colonel à moustaches qui vous sert de témoin dans un duel; c'est votre flatteur assidu et prévenant; c'est plus que cela, c'est votre famille; c'est l'enfant qui vous dit bonjour au réveil; c'est l'épouse qui vous attend à votre retour. Un chien! cela bondit, cela pleure, cela rit, cela joue avec vous et comme vous; c'est votre ombre attentive et fidèle, complaisante et dévouée : aussi je désirais un chien avec une passion que je ne me suis pas retrouvée depuis.

Mais, avant que ce rêve prît une forme arrêtée dans mon esprit, avant que cette forme devînt pour moi réalisable, que j'eus de combats à soutenir avec moi-même, que de calculs je fis à part moi et mon économie! Nous parlions souvent, ma tante et moi, du nouvel hôte que je désirais si fort; nous en balancions les inconvénients et les avantages pour notre petit ménage, avec autant de sérieux et de sagacité

que s'il se fût agi de balancer les profits et les pertes dans une maison de banque. « Mais que diront les voisins, mon fils ? que dira le propriétaire, mon pauvre enfant? Tu te prépares bien des chagrins, et puis cela coûte toujours! » Ainsi parlait ma tante. Nos disputes étaient interminables à ce sujet. Moi, de mon mieux, je renversais toutes les objections de ma tante. Cependant elle n'avait que trop raison, car à peine le chien fut-il entré chez nous, que nous reçûmes notre congé en forme, par les soins de notre propriétaire qui était huissier de sa nature, ce qui m'a fait prendre ses pareils dans une horreur dont je ne reviendrai jamais.

Vous souvient-il de votre premier chien? Il me souvient d'Azor bien plus que de Julie, par exemple; car il s'appelait Azor tout simplement, il avait été nommé par ma tante : c'était un chien moitié épagneul, moitié caniche, afin qu'il réunît dans sa personne l'élégance de l'épagneul, la fidélité et l'intelligence du caniche. Ce fut l'épicier notre voisin qui me le donna tout petit; nous l'élevâmes avec des soins infinis, il profita merveilleusement; l'animal était robuste, intelligent, timide, se laissant battre par de plus faibles que lui, n'osant jamais montrer les dents qu'il avait très-dures, ni élever la voix qu'il avait très-haute; du reste heureux, joyeux, peu ambitieux, avide de promenades, se roulant sur l'herbe avec délices, toujours de bon sommeil et de bon appétit. Ma tante disait en riant qu'Azor et moi nous étions deux frères. Hélas! il est mort, mon pauvre frère, empoisonné par ordre de notre nouveau propriétaire, dont je donnerais le nom ici, s'il n'avait échappé par la mort à la vengeance d'Azor. Pauvre Azor!

Qui m'aurait dit, dans ce temps-là, qu'un jour ce chien bâtard, venu au monde dans l'arrière-boutique

d'un épicier, présent de ce même épicier qui ne savait qu'en faire, serait remplacé dans nos amours par le chien même de M. de Lamartine, enfant charmant d'une mère grecque, né à Saint-Point même dans le salon du poëte, noble présent du poëte, chanté par lui à son départ pour l'Orient! qui m'aurait dit cela t'aurait bien affligé, mon pauvre Azor, affligé pour le moins autant que cela m'eût étonné, mon fils!

Outre mon ami Azor, j'avais dans ce temps-là une autre connaissance fort agréable et fort gentille. C'était une jolie petite jument, poulain de dix-huit mois, mais si vive, si espiègle, si agreste, si butor, si aimable en un mot, que je lui rendais visite presque tous les jours. Ce petit cheval, qui était charmant à mon avis, était l'élève d'un vieux médecin grogneur et goguenard, très-maussade même avec ses malades, qui n'avait de distraction et de sourire que dans son écurie: il passait dans son écurie la plus grande partie de son temps, occupé à voir pousser son poulain. Le poulain poussait très-bien, sur ma parole, et il eût poussé encore mieux sans l'économie du docteur. Mais le docteur était avare même pour sa passion : il avait donc réduit son cheval et sa femme à la portion congrue; le cheval ne mangeait jamais d'avoine et très-peu de foin, mais en revanche beaucoup de choux, de carottes, de pelures et d'herbages de tous genres, et de la paille quand il pouvait. Toutes les bonnes du quartier avaient pris le joli animal en grand amour; elles lui apportaient tout le reste de leurs épinards et de leur pot-au-feu; dans les temps des melons surtout, c'était chez le docteur une affluence extraordinaire de mauvais melons qui faisaient hennir de joie la petite jument : je suis persuadé que plus d'un melon très-défectueux a été acheté souvent tout

exprès pour donner occasion à Marie, ou à Élisabeth ou à Rosalie, ces bonnes filles, un prétexte pour faire plus grande la part du cheval, au moyen de ce hors-d'œuvre gâté que leurs maîtres ne pouvaient pas manger.

Eh bien ! encore, ce joli petit cheval, ce beau cheval, cette jument, *cette belle bête*, comme disait le docteur, enfant de je ne sais qui, de Tornthon je crois, dont il avait la généalogie, dont il avait connu la mère elle-même ; cette jument, eh bien ! le docteur est mort avant d'avoir pu la monter. Il est mort, le digne homme, au moment même où il allait se décider à donner un peu d'avoine à son cheval. — Il y avait déjà longtemps que je n'avais plus entendu parler du joli cheval. Le hasard me l'a fait retrouver parmi les chevaux à vendre des *Petites-Affiches*. C'était bien lui-même! c'était bien son âge, c'était bien son signalement, c'était bien sa demeure; c'était lui. Oh bonheur! J'y cours, j'y vole, je le revois, je lui parle, je le reconnais, moins beau, il est vrai, que je l'avais vu autrefois, moins élancé, moins léger, moins agile, moins aérien, moins Tornthon, mais toujours mon ancienne connaissance, toujours mon bien-aimé cheval. Aussi, à peine l'eus-je aperçu que je l'appelai par son nom, à la grande admiration du portier. Le même jour le cheval fut à moi; il quitta l'écurie de son enfance pour venir avec moi, son ancien voisin. A présent il fait ce qu'il veut, il ne sort que lorsqu'il en a envie, il ne reste jamais exposé ni à la pluie, ni au mauvais temps; il mange l'avoine trois fois par jour, il a de la paille à son râtelier tant qu'il veut. Quand le Café de Paris me voit passer par hasard traîné par mon petit cheval, le Café de Paris hausse les épaules, et se moque du cheval et du maître. Je

ne changerais pas mon cheval de la rue du Dragon contre tous les chevaux anglais du Café de Paris.

Cette histoire de chien et de cheval peut fournir cette moralité à tous les jeunes gens que le sort, le hasard, le malheur, ou peut-être le même talent (cela arrive) engageront dans la carrière des lettres, à savoir qu'avec du zèle et du travail, et de la conduite, et de la persévérance, et une abnégation complète de sa personne, et une persévérance de toutes les nuits et de tous les jours, et des amitiés honorables, et sa vie exposée à tous les hasards, à tous les chagrins, à toutes les traverses, à toutes les inimitiés de la vie littéraire, il n'est pas impossible à un homme très-heureux d'avoir, au bout de six ans de littérature, un joli chien et un mauvais cheval.

Puisque je parle de la vie littéraire, il faut bien que j'y arrive, il faut bien que je raconte comment j'y suis entré. J'ai eu beau prendre le plus long pour arriver à cette partie de mon histoire, tous ces riants détours dans ma facile jeunesse me sont inutiles. Il faut toujours que j'arrive à ce but, la vie littéraire. C'est une histoire tout entière à écrire : pour cette histoire, j'ai amassé de grands matériaux que je saurai employer un jour ; je ne veux donc parler ici que de mon histoire personnelle. Elle est très-courte, mais je crois qu'elle donnera une idée assez exacte de la vie littéraire de notre époque.

J'étais donc, comme je vous l'ai dit, occupé à vivre au jour le jour, poursuivant de petites ambitions, insouciant et flâneur, bon et jovial garçon, rien de plus, rien de moins ; du reste, me doutant fort peu de mon mérite, s'il y a mérite. Je ne crois pas qu'il y ait un homme, écrivant quelque part, qui se soit moins essayé que moi avant d'écrire. Je puis dire, en toute

modestie, qu'avant mon premier article de journal, je n'avais jamais écrit une ligne suivie. J'avais beaucoup lu de grands prosateurs et de grands poëtes, j'avais beaucoup traduit de grands écrivains, Horace surtout; mais avoir eu l'idée de composer même un roman, moins que cela, même une tragédie en cinq actes et en vers, c'était à quoi je n'avais jamais songé. Bien plus, je ne crois pas qu'avant mon début dans le monde littéraire, j'eusse lu vingt feuilles périodiques. Tout ce que je savais en fait de journal, c'étaient les feuilletons de Geoffroy et les articles de Dussaulx réunis en recueil; même il m'était resté de mes habitudes dans la maison paternelle je ne sais quelle vague admiration respectueuse pour Geoffroy, et pour Dussaulx, et pour le journal où ils avaient travaillé, qui m'eût fait rejeter bien loin aussi, et comme une chose bien invraisemblable, la seule idée d'écrire trois lignes dans un journal où ils avaient écrit. Ceci est encore l'histoire, mais en grand, du chien de M. de Lamartine et du cheval de la rue du Dragon.

Voici comment j'entrai dans la carrière des lettres. J'étais un jour à me promener devant un théâtre qui n'existe plus qu'en partie, qui a été pour moi le comble de l'art, et que je ne conçois pas aujourd'hui, tant nos goûts changent avec nos années et nos mœurs! Ce théâtre, vous allez rire! c'était l'Opéra-Comique, théâtre aimé par les amateurs de comédie parce qu'on y chante fort peu, et par les amateurs de musique parce qu'on y joue fort peu la comédie. Moi, je l'aimais, je crois, parce qu'on y faisait tout à la fois de la comédie et de la musique. Combien souvent, le dimanche, aux beaux temps de la seconde et dernière aurore de Martin, suis-je venu, dans cet étroit et in-

fect passage Feydeau, attendre mon billet de parterre pendant cinq heures d'horloge, debout, à jeun, me disputant à outrance pour Mme Pradher contre Mme Rigaut, pour Martin contre Ponchard! Que de ravissantes extases j'ai éprouvées dans ce parterre, quand, l'oreille tendue, l'âme tendue, j'écoutais ces beaux drames, ces belles comédies, cette musique divine, ces grands chanteurs! Je ne crois pas que jamais un plus complet assemblage de médiocrités de toutes sortes, musique et poëme, acteurs et chanteurs, ait excité plus d'émotions et d'enthousiasme dans le cœur d'un jeune homme. J'étais ivre d'admiration, ivre de bonheur; mon cœur soulevait ma poitrine oppressée. Que faire? que devenir? Heureux transports, où êtes-vous? Le théâtre où se passait tout cet enthousiasme innocent et ridicule a duré encore moins que mon admiration. Il a croulé sous les ordres d'un maçon, ce joli théâtre. A présent. en passant rue Feydeau, vous pouvez voir encore son enceinte muette, ses loges dégarnies, ses échos tête baissée. Le pauvre vieux théâtre cherche en vain à envelopper sa nudité contristée: rien ne vient plus à son secours, ses ruines seules le protégent à présent. Paix à ses cendres! Ainsi donc, moi, jeune encore; moi, assis sur les ruines de ce théâtre où j'ai trouvé tant de passions diverses, je suis là comme Marius à Carthage. Mais aujourd'hui, quand nous avons vu tant de ruines grandes et petites, tant de vainqueurs de la veille vaincus le lendemain, qui de nous, dans son étroite sphère, n'a pas été Marius assis sur les ruines de Carthage, un jour!

J'étais donc ce jour-là errant autour de l'Opéra-Comique comme une âme en peine, et toujours me consultant à part moi, pour savoir si je ferais encore

cette fois l'énorme dépense de 44 sous que l'Opéra-Comique coûtait dans ce temps-là. Comme j'étais ainsi à me consulter, je fus abordé par un beau jeune homme que j'avais vu souvent au Luxembourg, et avec leguel j'avais fait connaissance, nos deux chiens s'étant liés d'amitié, bien que son chien fût un beau et noble danois, à côté duquel mon pauvre Azor faisait une triste figure. Ce jeune homme avait au bras une très-élégante belle dame; ils allaient ensemble, elle et lui, à l'Opéra-Comique, et je pourrais au besoin retrouver la date précise de ce jour. C'étaient les débuts de Lafeuillade et la rentrée de Gavaudan dans le *Délire*. Jugez de mon bonheur et de ma joie quand ce jeune homme, qui avait une loge à lui tout seul, me proposa de me donner une place à côté de cette belle dame! J'acceptai avec empressement et en balbutiant des grognements de reconnaissance. Mais que devins-je, quand mon ami me raconta tout bas que cette belle dame à qui il donnait le bras si familièrement n'était rien moins qu'une chanteuse de l'Opéra, oui, de l'Opéra! une coryphée, par ma foi! Alors, je ne fus plus de ce monde, alors ma tête bourdonna comme lorsque vous avez les oreilles pleines d'eau à l'école de natation. Je ne sus plus à quel enthousiasme obéir. Être là à côté d'une femme de l'Opéra, être là en face de Gavaudan, de Gavaudan lui-même! La sentir, elle, distraite, ennuyée, lorgnant d'autres hommes que nous deux (j'en suis fâché pour mon ami); écoutant sans les entendre mes fades, tremblants et timides compliments; prenant sans l'accepter mon bouquet de violettes. A qui entendre? à lui, au chanteur, à tous deux! La soirée fut enivrante. Dans ce temps-là, les femmes, quand elles étaient jeunes et belles, étaient revêtues pour

moi de je ne sais quelle auréole bleue et flamboyante, espèce de phosphore parti de l'âme, que je ne saurais vous expliquer faute d'expression. Que de passion j'avais alors! Oh! donnez-moi seulement la passion que j'avais ce soir-là; rendez-moi ce bourdonnement poétique dans mon faible crâne; rendez-moi la flamme bleue et scintillante qui enveloppait cette femme; rendez-moi le bruit adorable de mon pauvre cœur; rendez-moi surtout cette admiration facile et niaise, cette bienveillance universelle, cette ignorance profonde de tous les mystères de l'art, de toutes les exigences de l'art; reportez-moi à cette vingtième année, rubiconde et fleurie, innocente et chaste, et vous verrez, vous verrez si je suis en effet, comme on le dit, une âme revêche, un cœur sec et froid, un esprit méprisant et goguenard, un critique implacable! Mais, hélas! hélas! où sont-ils, mes vingt ans? où sont-ils, hélas! Aussi, où est-elle, ma chanteuse, qu'est-elle devenue, ou plutôt que n'est-elle pas devenue? Répondez-moi. Mais moi, j'en ai des nouvelles plus fraîches que vous.

Il y a trois ans, en passant à Nevers, la diligence s'arrêta pour le dîner; je lus par hasard à la porte du *Cheval-Blanc* l'affiche d'un concert annoncé pour le soir O surprise! c'était le nom de mon artiste, le nom que je n'avais jamais oublié, celle-là même dont le regard inattentif m'avait jeté dans la vie littéraire. Elle promettait ce soir-là, sur l'affiche du concert, de chanter beaucoup de musique de Rossini et de Panseron : car c'était au fond une bonne femme, très-abandonnée à l'heure présente, qui aimait beaucoup tous les extrêmes, et qui se plaisait dans tous les excès. Le nom de cette femme que j'avais adorée pendant trois heures d'adoration, me surprenant

ainsi après cinq ans, au milieu d'une grande route, dans une ville de province, me causa une impression singulière. Je résolus de la voir encore une fois avant sa mort ou avant la mienne. Je voulus savoir comment en effet elle était faite, cette femme. Je laissai donc partir la diligence sans moi, et j'attendis impatiemment l'heure du concert. L'heure du concert arriva enfin. J'entrai le premier dans la salle mal éclairée où se tenait, dans un silence morne et stupide, un méchant piano de l'endroit, emprunté à quelque nouvelle mariée de la préfecture ou de la mairie. L'instrument était là, bouche béante, et, faute de mieux, je me mis à le considérer sur toutes ses faces. Horrible et muette contemplation! Quel fléau en effet qu'un piano de province! quelle carrière inépuisable de sons faux et criards, de musique médiocre et bourgeoise! Que de méchantes romances sont renfermées dans ces quatre morceaux de bois! que d'interminables sonates! Cela fait peur, de penser à toute cette harmonie portative et si facile à soulever! Ma vision dans cette salle déserte fut assez longue. Peu à peu la salle se remplit; je me portai de l'instrument sur les amateurs, puis bientôt des amateurs sur l'artiste que j'attendais. Elle arriva enfin, on l'annonça à haute voix : c'était elle. Était-ce bien elle? Je vis une pauvre femme, maigre et rouge de visage, entortillée dans une robe bigarrée, portant des gants de couleur, les cheveux relevés sur le front, le regard inquiet et hautain à la fois. Oh! quelle déception! C'était pourtant ce même regard qui m'avait jeté sans le savoir dans la vie littéraire! Ce qu'elle chanta, cette femme, je ne saurais le dire. Elle chanta si mal qu'elle fut applaudie à outrance par toutes les autorités locales. C'en était fait, elle était

revenue à la vie vagabonde, la bohémienne civilisée; elle était entrée de nouveau dans cette vie nomade et misérable qui a tant de charme pour l'artiste dramatique; existence vagabonde toute chargée d'humiliation et de misère, et de gloire douteuse, dont l'enivrement est d'un effet irrésistible sur ces âmes à part. J'étais à ce concert comme Milton enfant. Il dormait un jour, quand deux belles dames s'arrêtèrent devant son sommeil, et firent glisser deux vers d'amour dans son sein : à son réveil, il trouva les vers; les belles dames s'étaient enfuies. J'étais Milton éveillé, moi, et je revoyais ma vision poétique; seulement, elle était en haillons. Adieu donc ma vision!

C'est un triste adieu, mais qui de nous n'a pas ouvert les yeux avant le temps? Quel est le jeune homme aujourd'hui, je dis le plus sensé, qui n'ait pas eu à redescendre péniblement du haut de cet enthousiasme de dix-huit ans, auquel il s'était élevé d'un seul bond? J'en connais un qui, depuis, a été condamné deux fois à mort; homme énergique, qui a passé devant les jurés les plus formidables à la presse, et que l'état de siége a voulu égorger : celui-là même, après trois ans d'admiration et d'attente à l'Opéra-Comique aussi, s'est estimé heureux d'embrasser le gant déjà souvent porté d'une petite fille dont il ne voudrait pas aujourd'hui pour être la bonne de son enfant. Il vous est donc permis d'être triste et rêveur toutes les fois qu'une de vos illusions s'en va loin de vous, d'un pas lourd, et relevant péniblement sa robe fangeuse, comme une prostituée surprise par le commissaire de police après minuit.

Je reviens à mon récit de tout à l'heure. Tout à l'heure j'étais encore à l'Opéra-Comique, ivre de joie. Quand tout fut dit, et que j'eus vu la toile se relever, et que

nous fûmes descendus dans la rue, mon ami me donna le bras de sa chanteuse, et nous la conduisîmes chez elle, rue du Helder, par les murmures du boulevard Coblentz, un jour d'été. Ce fut la première fois de ma vie que je remarquai cette rue du Helder, si mystérieuse, si pleine d'amour et d'intrigues de toutes sortes; monde à part dans le monde élégant, petites maisons consacrées au plaisir, dont chaque fenêtre porte une silhouette, dont chaque porte est soumise à un signe plus que numérique; espèce de boudoir à double entrée : l'une consacrée au vieillard opulent, l'autre destinée au jeune homme beau et pauvre; espèce de champ d'asile qui tient le milieu entre le vice et l'amour honnête. Je ne saurais vous définir encore cela; mais la rue du Helder mérite une mention à part dans les rues de Paris; elle a des bruits qui ne sont qu'à elle, des parfums qui ne sont qu'à elle, des murmures qui ne sont qu'à elle. Voyez-vous cette femme là-haut, aux secondes loges de l'Opéra? Elle est belle, elle est parée, elle est jeune encore de sa jeunesse de vingt-cinq ans; elle rit, elle est à l'aise, elle connaît les hommes du balcon qui la saluent; c'est presque une dame, c'est une femme aussi éloignée de l'insouciante jeunesse que du dévergondage de l'âge mur; c'est une femme qui fait halte entre les passions passées et les passions à venir, entre la dévotion et le jeu, entre le libertinage et le mariage; c'est une femme de la rue du Helder.

Oh! cette nuit-là, quand nous l'eûmes quittée, cette femme, et que je sentis encore à mon bras la chaude impression de son bras, comme je fus ému et transporté! Alors, pour la première fois, je sentis ma nullité et ma misère; alors, pour la première fois, la rue Taranne, que je trouvais si belle avec sa fontaine

d'eau claire et limpide, me parut horrible, comparée à la rue du Helder! L'Opéra-Comique était si loin de là et notre belle chanteuse si loin aussi! Mon ami choisit ce moment pour me parler de la profession qu'il m'engageait à prendre. Il était journaliste ni plus ni moins. A l'entendre, il régentait l'univers dramatique; il avait toutes les faveurs et toutes les soumissions de l'art; sa vie était une fête enchantée, à l'entendre; témoin cette loge où il m'avait donné une place; témoin cette chanteuse dont il m'avait prêté le bras, témoin le journal qu'il recevait tous les matins, témoin la carte du Diorama qu'il avait dans sa poche, témoin ses entrées au théâtre des Variétés et au théâtre du Gymnase, et que sais-je encore? car ce sont là les amorces innocentes de la vie littéraire. Un jeune homme ignorant et faible se laisse aller à ces tristes appâts. Le plaisir facile lui va mieux tout de suite que la fortune difficile à gagner en dix ans! C'en est fait, c'en est donc fait, je ne résiste plus, je renonce de gaieté de cœur à toutes mes graves et vives études, je me fais écrivain, et je mourrai écrivain pour avoir passé mal à propos, un soir d'été, par l'Opéra-Comique, le boulevard Coblentz et la rue du Helder.

Ce n'est pas que j'aie à me plaindre de la vie littéraire; non pas, non, je n'aurais pas cette ingratitude envers la plus noble profession de cette époque de liberté : au contraire, tout en racontant par quel accident je m'y suis trouvé engagé, dans cette route difficile, je serais désolé d'arrêter ceux qui se sentent assez forts pour s'exposer à ces hasards. Les plaintes des écrivains d'autrefois m'ont toujours paru une injustice, elles seraient une brutalité stupide aujourd'hui. Remontez tant que vous voudrez dans notre histoire, partout vous trouverez les poètes aux abois dans leurs

vers, riches dans leurs maisons. A ceux qui ne sont pas riches, arrive la gloire, cette grande consolation de toutes les infortunes. Voyez! aux uns François Ier tend une main vaniteuse, aux autres Richelieu offre sa terrible collaboration ; à ceux-ci Louis XIV, à celui-là le duc de Bourgogne, puis Mme de Pompadour au XVIIIe siècle ; et en même temps Catherine et Frédéric II, toute la ville et toute la cour! Ce sont là des encouragements! ce sont là des existences mieux que bien faites; c'est là une vie toute vouée au hasard, à la passion, à la colère, aux rêves et aux bonheurs de toutes sortes. Demandez à ces hommes à part dans la foule, lequel d'entre eux voudrait consentir à descendre dans la vie commune, eux qui sont tous princes ou aristocrates par le talent et le génie? Aucun d'eux ne consentira à aucun prix à subir cet abaissement moral. Dans les plaintes des poëtes, leurs longues misères, leurs pauvretés tant chantées, leur isolement, ce sont là autant des mensonges poétiques auxquels il ne faut pas croire, enfants, auxquels il ne faut pas que vos pères ni vos mères ajoutent une foi trop grande. La vie littéraire, voyez-vous ! ce fut de tout temps une vie à part dans les grandeurs de ce monde : c'est mieux que cela aujourd'hui, c'est une vie à part dans les puissances de ce monde. L'homme de lettres marche comme le grand seigneur a marché ; ils sont entrés l'un et l'autre dans la Constitution, ils sont des vrais citoyens l'un et l'autre, mais citoyens hors de la foule, malgré la foule; citoyens à part, citoyens aristocrates pour tout dire, aristocrates par la passion, par le cœur, par la pensée, par l'avenir. Pour mieux comprendre ma proposition passons du poëte d'autrefois à l'homme de lettres d'aujourd'hui.

L'homme de lettres d'aujourd'hui a cela de parti-

culier, c'est qu'avec sa plume il a une existence assurée et conquise, tout aussi bien que les avoués et les notaires, et beaucoup plus qu'un avocat. La Constitution est ainsi faite qu'elle ne peut vivre qu'à force de débats et des discussions de tout genre, pour et contre; le journal, aujourd'hui, c'est plus qu'un besoin c'est un devoir. C'est une nécessité de tous les matins, de tous les soirs, de toutes les heures du jour. Le journal est la reproduction de toute la vie, publique, littéraire, philosophique, prenant toutes les nuances de la société, de haut en bas. Cette puissance qui dirige à son gré et violemment les hommes et les choses, puissance inexorable qui se dévore elle-même quand l'aliment vient à lui manquer, savez-vous combien il faut d'écrivains actifs, et passionnés, et dévoués, pour suffire à toutes ses exigences, à tous ses besoins, à toute sa vie? Savez-vous ce que c'est que cet abîme sans fond où se jette à chaque instant cette immense quantité de passions, d'idées, de paradoxes, de folies, de niaiseries, de toutes les choses qu'engendrent le cœur, l'âme, la passion, le vice et la vertu des hommes? Savez-vous ce que c'est que la presse périodique? Monstre aux cent voix et aux cent bouches, vautour qui a besoin pour vivre de toujours dévorer un foie renaissant; insatiable conversation qui va en un clin d'œil d'un bout de l'Europe à l'autre, frappant à la fois l'oreille des rois et l'oreille des peuples, proclamant en même temps les principes les plus opposés: athéisme et dévotion, esclavage et liberté, le roi et le pape, la licence et l'ordre; voix immense, qui a tout autant changé le monde que la vapeur et les chemins de fer! Eh bien! ce monstre, cette voix, la presse périodique enfin, quand j'ai été saisi par lui, par une soirée d'été calme et sereine, j'ai eu peur d'abord, je

me suis senti entraîné bien loin d'abord, puis peu à peu je m'y suis habitué, j'ai flatté de la main ce coursier rebelle, je me suis mis plus à mon aise. M'y voilà, que le Bellérophon m'emporte où il voudra, je suis à lui corps et âme, je l'aime de toute ma passion et de tout mon cœur! Il n'y a rien de tel que de s'habituer des premiers à ces positions extraordinaires dans la vie; il n'y a que le premier pas alors qui vous fasse peur, vous êtes en ballon dans les airs, vous êtes sur un chemin de fer, vous êtes rédacteur d'un journal, vous êtes à part dans le monde, assis à l'air, heureux et calme, et la foule tremblante et ébahie vous regarde d'en bas! voilà tout.

Mais ni le ballon poussé par le gaz emflammé au milieu des nuages, ni la voiture rapide comme l'éclair, traînée à la remorque par ce géant aux mille bras qu'on appelle la vapeur, n'ont poussé un homme en avant comme on est poussé en avant par cette vapeur autrement puissante, le journal. Moi, pauvre enfant, la veille si tranquille, si heureux, si oisif, à peine eus-je touché le journal dans ses extrémités les plus inoffensives, que je fus saisi corps à corps par ce nouveau Briarée, plus terrible mille fois que celui de la fable. De ce jour, plus de repos, plus d'oisivité, plus rien de la vie ordinaire. Je commençai pourtant comme tous les écrivains périodiques ont commencé, obscurément; n'importe, il fallut bientôt aller en avant. Bientôt le travail augmenta. Bientôt la passion d'écrivain me vint à l'âme. Bientôt le besoin de juger envahit tous mes plaisirs. Bientôt la critique par métier se mêla à toutes mes sensations. Bientôt l'envie d'être important changea en fiel ma bonne volonté naturelle pour les autres. Bientôt je rejetai loin de moi mon admiration facile, comme on

rejette un fardeau inutile pour un grand voyage. Cela fut un grand malheur, n'est-ce pas, de perdre en un jour cette bienveillance universelle pour les autres, cet enthousiasme toujours prêt, cette bonne passion de toutes les heures, cette naïveté d'enfant, cette profonde ignorance du monde littéraire et du monde artiste? J'étais encore si bon la veille, si naïf encore, si aimant, si aimé! Le lendemain, me voilà cherchant des haines, froissant des amours-propres, m'attaquant à des renommées brillantes et fragiles comme le verre! tout cela pourtant parce que j'étais allé à l'Opéra-Comique un soir d'été, avec une belle dame de l'Opéra.

Car sorti de l'Opéra-Comique, mon ami me donna le secret de sa vie élégante et de ses loges au théâtre, et de ces belles dames dans les belles loges. Il ne s'agissait, pour être heureux comme lui, que de prendre son collier de journaliste, et moi, innocent, je tendis la tête, ne voyant pas que le col de mon ami fût pelé! Quant à la fin de mon histoire à Nevers, vous la savez déjà sans que je vous la dise. Je tombai encore cette fois du haut d'une chimère brillante dans une réalité bien triste! Elle vint, la pauvre femme, dans cette salle de concert, elle vint en écharpe rose passé, la joue couverte d'un mauvais fard, la voix rude et rauque, et elle chanta du Rossini et du Catruffo. Cela fut très-appaudi par l'assemblée, cela fut bien triste pour moi; et le soir rentré dans mon auberge, je regrettai vivement ma fatale curiosité.

Voyez-vous, la vie littéraire est remplie de ces déceptions funestes. Vous y entrez avec toutes sortes d'illusions, mais à mesure que vous faites un pas, vos illusions s'envolent une à une, pour ne plus revenir. Il y a deux parties dans l'art bien distinctes:

le parterre et les coulisses; tant que vous êtes dans le parterre, cela va bien, on arrive à vous du beau côté. L'art se pare avec soin, il prend sa voix la plus douce, il sourit, il fait patte de velours, il est riche, heureux, honoré, passionné. Mais de grâce, si vous voulez toujours le voir ainsi, ne quittez pas le parterre, restez à votre place, homme heureux, pour qui la toile tombe et se relève toujours à propos: la coulisse change tout cela

Dans la coulisse, en effet, l'art, quel qu'il soit, poëte, musicien, peintre, comédien, l'art est hideux: le poëte s'agite de long en large et rature ses vers; le musicien frappe au pied de son piano au hasard, attendant l'inspiration qui ne vient pas; le peintre va chercher au coin de la borne quelques pauvres filles, qu'il déshabille pour en faire des déesses de la fable ou des saintes de la légende; la comédienne si belle tout à l'heure, teint son visage et ses mains, et dépose sur sa toilette sa chevelure et sa passion.

Voilà ce que c'est que la coulisse; or, entrer dans cette vie d'artiste, c'est entrer à proprement dire dans la coulisse du théâtre, c'est se jeter à corps perdu dans cette atmosphère nébuleuse que l'homme heureux évite avec soin et dont il ne s'approche qu'à distance et avec toutes sortes de précautions, attendant pour bien faire que le lustre soit allumé, que le souffleur soit à sa place, qu'Iphigénie ait attaché sa ceinture virginale, que Burrhus ait mis sa barbe à son menton, Cydalise le fard à sa joue, Baillot la colophane à son archet, M. Gérard le vernis à son tableau; mais ce sont là les heureux et les habiles de ce monde. Ceux-là jouissent et ne produisent pas, ceux-là sont les seuls qui conservent leurs illusions, respectons-les!

Moi, je suis déjà bien las de vous parler de moi; que suis-je, d'ailleurs, pour vous tenir ainsi sur des commencements si vulgaires, insipide histoire sans intérêt et sans plaisir? J'ai été ainsi longtemps, bataillant dans l'opposition, car sous la maison de Bourbon, l'opposition c'était la grande route. A présent que j'y pense, je trouve que jamais dynastie n'a été attaquée comme celle-là; nous sommes aujourd'hui plusieurs hommes faits, écrivains posés et bien posés, qui avons commencé ensemble par écrire un journal de personnalités très-vives contre tout ce qui était pouvoir dans ce temps-là. Ce journal devint populaire en peu de temps. Il portait un nom cher à la France littéraire et opposante, il était plein d'indignation et de fiel. Chaque matin c'étaient de nouveaux sarcasmes, de nouvelles colères. Tout venait à nous, nous fûmes terribles. Toutes les fois que j'ai voulu relire cette ardente et infatigable polémique, je me suis étonné de la patience avec laquelle les courtisans de ce temps-là la supportèrent; ils ont rendu ainsi, à leur dam et préjudice, un grand hommage à la liberté de la presse: il faut dire aussi que faire autrement eût été difficile. Nous étions trop bien soutenus par l'opinion, nous étions de trop jeunes athlètes pour être brisés facilement; et puis comment nous rendre sarcasmes pour sarcarmes? Nous étions très-jeunes, tous honnêtes gens, tous sans ambition, tous méchants sans méchanceté et cruels sans le savoir! Et puis, à côté de nos haines politiques, nous jetions dans cet admirable petit pamphlet nos amours de chaque jour, tout nous servait à remplir notre tâche; il n'est pas un de nous qui n'ait écrit là toute sa vie; et cela amusait le public qui se laissait aller à ces impressions franches

et toutes nouvelles, lassé qu'il était des vieux journaux.

Car nos commencements ont eu ceci de particulier, qu'ils ont été à la fois le commencement du nouveau journal et la fin des vieux journaux. Tel que je suis, jeune encore, homme de 1804, cette belle année de prospérité et de gloire inouïe, je suis à l'heure qu'il est un des plus vieux journalistes de Paris. Cela vous fatigue si vite, le journal; cela vous vieillit si vite, improviser tous les jours de quoi suffire à cette immense consommation d'esprit, de style, de colère, d'indignation, de raillerie! Hélas! à mon tour je me sens en retard déjà. Moi qui vous parle, j'ai vu s'élever à côté de moi, au-dessus de moi, nos plus habiles écrivains périodiques, ceux qui tiennent en leurs mains toutes les destinées du pays. J'écrivais déjà quand ils ont commencé à écrire, mais avec quelle verve, grand Dieu! Comme ils se sont dessinés tout d'abord! que de grandes choses ils ont faites! Les uns ont renversé le ministère de Polignac en six bonds; les autres ont pris par la main la révolution de Juillet, cette terrible fille, s'efforçant de la guider dans le chemin qu'ils lui avaient tracé à l'avance; tous ils ont agrandi le langage de la presse, tous ils ont rendu à la critique sa dignité et son éclat. Oh! c'est un beau spectacle, la presse périodique! Que de grands noms! que de zèle! que de courage! que d'éclat! quelle abnégation profonde de soi-même! quelle sainte colère! quelle verve inépuisable! Tous les jours être prêt! Émeute, révolution, rue Saint-Denis, rue des Prouvaires, guerre au dehors, peste, rien n'y fait: ils sont toujours là, là, sur la brèche! Que de génie dépensé ainsi, jeté au vent, prodigué à la foule qui passe! Et puis les longs procès criminels, et puis les prisons sans

fin, et puis les voyages de Versailles à Paris entre deux gendarmes, et puis les amendes, et puis les pauvres femmes qui tremblent et se préparent à mourir, entendant le gendarme de l'état de siége qui escalade les murs de la maison; et puis, d'autre part, l'écrivain qui défend seul contre tous ce que tout le monde attaque, qui reste impassible devant la foule, qui tient à son devoir et à son droit, et qui reste au but qu'il s'était tracé, sans vouloir avancer ni reculer d'un pas! C'est stoïque et beau! Notre siècle est le siècle de la presse; notre siècle est le siècle de la pensée libre; notre siècle est le siècle de tous les genres d'indépendance. Qu'il faille défendre ce qui existe, qu'il faille défendre ce qui n'est plus, ou pousser toutes ses forces à un avenir difficile, ils sont tous prêts: voyez-les, pas un ne recule! Que deviennent donc, en présence de ces hauts et sincères témoignages, toutes les déclamations du siècle passé sur les gens de lettres en général et en particulier sur les écrivains des feuilles périodiques? Cela fut longtemps une plaisanterie consacrée. Voltaire lui-même, le premier homme qui ait fait un journal en France; car, sa correspondance, qu'est-ce autre chose sinon le seul journal possible de cette époque? Voltaire lui-même, quels sarcasmes n'a-t-il pas trouvés contre les journalistes de son temps? sarcasmes souvent répétés, sarcasmes imposibles aujourd'hui. Aujourd'hui avant tout, et pour tout homme qui fait un journal, la verité est une nécessité aussi bien que la justice. Lisez tous les journax du temps, et, après les avoir lus, comparez-les entre eux: je tiens pour certain que dans le fond, sinon dans les formes, vous trouverez que tous ils s'accordent à flétrir ce qui est infâme, à louer ce qui est noble et bon. Il est impossible qu'il en soit autrement avec la

liberté de la presse : elle est en effet l'âge d'or de l'écrivain périodique. Aussi regardez, il n'y a plus de livres aujourd'hui, il n'y a plus que des journaux.

Je suis donc heureux et fier d'être un des hommes de cette presse, moi indigne! Depuis tantôt huit ans, j'y ai travaillé nuit et jour avec tout le zèle dont je suis capable, faisant des livres pour me distraire et pour réaliser, si je puis, quelques-unes des idées que je rencontre dans ma tête en passant en revue les idées des autres. Quand je commençai à écrire pour la première fois dans un journal, et que je me demandai comme Figaro, mon patron: Qu'y a-t-il? Les réponses m'arrivèrent en foule, et j'eus bien de la peine, dans ce temps-là, à les démêler toutes, ces réponses à ma question imprudente. Ce qu'il y avait alors en France était une chose immense en apparence, une chose inépuisable en apparence, un univers entier à exploiter par un journaliste de vingt ans, comme moi. Eh bien! horreur! tout ce qu'il y avait en France est mort depuis, ou s'est évanoui on ne sait où. Tout cela a été dévoré par le journal; le journal, cette frêle puissance quand j'ai commencé, puissance si débattue et sur laquelle le censeur pouvait chaque soir jeter son souffle infâme, mutilant une pensée avec autant de sang-froid que le bourreau coupe la tête d'un homme; le journal seul a dévoré tout cela.

. . . .

Le journal est le souverain maître de ce monde; c'est le despote inflexible des temps modernes; c'est la seule souveraineté inviolable; c'est mieux qu'un pouvoir de droit, c'est un pouvoir de fait: toutes les grandeurs du monde viennent se briser contre cet écueil. Le journal mesure à chacun sa popularité, sa gloire, son renom, sa valeur dans le monde. C'est lui

qui fait les oraisons funèbres de toutes les puissances renversées. Il est immortel à présent; il a toute la patience de l'immortalité; il a lassé à lui seul toutes les grandeurs et toutes les ambitions de ce siècle; il a vaincu l'obstination de Charles X; il a vaincu la revêche résignation de Madame la duchesse d'Angoulême; il a fait plier la frivole et charmante pensée de Madame la duchesse de Berry; il a fatigué les plus infatigables renommées, celle de Bonaparte lui-même. Quels événements! Bonaparte tombe sous la presse, il meurt sous elle; son fils meurt après lui, n'ayant que la presse pour jeter sur sa tombe quelques phrases d'oraison funèbre; et vous ne voudriez pas qu'on eût quelque orgueil à appartenir à ce corps, qui a fait et défait tant de pouvoirs!

Il faut dire, pour être juste, qu'à aucune époque de la France moderne, la littérature et les arts n'ont été florissants comme ils l'étaient à l'époque où je pris une petite place dans le monde littéraire. Rossini était dans toute sa gloire; M. Gros, qui n'était pas encore baron, venait de faire la coupole du Panthéon qui était redevenu l'église de Sainte-Geneviève. M. de Lamartine publiait ses nouvelles méditations, ce chef-d'œuvre digne de son premier chef-d'œuvre; M. de Châteaubriand preparait ses œuvres complètes, le seul à qui ce fût là une faiblesse permise et admirée. Au théâtre Victor Hugo annonçait *Marion Delorme*, que soutenait le roi Charles X lui-même contre la plus ignoble pétition qui se soit jamais faite dans aucune littérature, depuis la célèbre pétition des garçons bouchers à la reine Élisabeth contre son poëte Shakespeare.

Voilà qui allait bien. Dans le petit art, nous avions M. Scribe, qui faisait nos délices avec une aristocratie de son vernis et de son invention. Nous avions

Boïldieu qui faisait la *Dame blanche;* nous avions... que sais-je encore? M. Gérard, par exemple, et son portrait du roi, dans lequel il y avait ce beau cheval. Tout cela était admiré très-fort, tant nous étions oisifs et riches! Chaque année avait aussi sa célébrité qu'il fallait faire ou défaire, chose facile au journal. Venaient en même temps les expositions de l'industrie. Venaient Sèvres, les Gobelins, la Société d'encouragement pour les Beaux-Arts, les concerts des *Enfants d'Apollon;* toutes choses suivies de dîners au Rocher de Cancale ou chez Véry. Quelle belle foule! Voyez cette dame qui passe, une partition à la main, elle sort de Feydeau et elle va chanter à la chapelle du roi; voyez cet homme qui emporte son violon en cabriolet, il va accompagner la duchesse de Berry; voyez cet enfant qui passe entouré de gardes du corps, c'est le duc de Bordeaux. Prêtez l'oreille, le vieux palais s'illumine tout à coup! c'est fête aux Tuileries! la fête des puissances et des nobles! Ils se reportent au moyen âge; ils se reportent de toutes leurs forces à ce temps de puissance absolue; ils rêvent toute la nuit l'antique féodalité des vieux temps.

Mais, le matin même de ces fêtes, quand ces fêtes vont finir bientôt, voyez-vous ce pauvre homme qui jette obscurément un journal chez le portier du roi? Portez les armes à ce pauvre homme, sentinelles! frappez le parquet du talon de vos bottes, gardes du corps! Évanouis-toi, moyen âge d'une heure! ce pauvre homme abattra les vieilles Tuileries! ce pauvre homme, c'est le porteur d'un journal.

. . . .

. . . .

Une préoccupation puissante s'est emparée ainsi de

toute ma vie, et, Dieu merci, j'ai été placé dans des positions assez diverses pour les bien comprendre à présent que je les vois en bloc, tous ces faits épars de notre histoire de chaque jour. Je fus d'abord un écrivain inconnu, écrivain d'opposition par épigramme, faisant la petite guerre en vélite, harcelant les gouvernants que je connaissais fort peu et qui me connaissaient encore moins; plus tard je passai du petit jounal dans le grand journal, du journal populaire dans le joutnal aristocratique, toujours le même homme, quoi qu'on ait dit, là et là, toujours faisant de l'opposition là et là.

Ceux qui me reprochent d'avoir passé d'un journal à l'autre ne peuvent pas me reprocher d'avoir quitté une opinion pour une autre; j'ai toujours été le même écrivain, attaquant ce qui était fort, hostile au puissant, n'étant jamais guidé dans mes hostilités par aucune ambition personnelle, quittant une position acquise aussitôt que cette position devenait avantageuse. C'est ainsi que j'abandonnai mon petit journal d'opposition libérale quand il devint triomphant sous M. de Martignac; c'est ainsi que je quittai mon grand journal d'opposition royaliste le jour même où M. de Polignac vint au pouvoir. Tout le monde sait qu'alors j'avais une chance très-belle: je pris la fuite. Le lendemain, je faisais un journal d'opposition: l'opposition a été ma vie à moi, comme à d'autres la défense du pouvoir est leur vie. Le premier qui a jeté des paroles d'opposition après Juillet et qui les a signées, c'est moi. Ce que je dis ici, ce n'est pas par vanité ou pour me faire valoir plus que je ne vaux, mais pour répondre une fois pour toutes à ce qu'on a pu dire sur le caractère d'un homme qui a pu être accusé d'inconséquences téméraires, mais à qui per-

sonne ne peut reprocher dans sa vie, ni une bassesse, ni une mauvaise action, ni une lâcheté.

A quoi nous avons servi, nous autres jeunes écrivains périodiques, et ce que nous avons fait en dix ans, il serait facile de le dire. Une fois que nous nous fûmes enquis de quoi il s'agissait et quels étaient les hommes régnants, nous comprîmes tout de suite ce qu'il y avait à faire et sur quelles sommités il fallait frapper. Ainsi nous avons été les premiers qui aient attaqué de front la littérature de l'Empire, cette stupide usurpation littéraire qui était restée debout, après que l'usurpation guerrière et glorieuse fut morte sur son rocher. Vous qui vivez, ou plutôt qui écrivez aujourd'hui, tranquilles et à l'abri de tout monopole, vous ne sauriez vous figurer ce que c'était il y a dix ans que la littérature de l'Empire; elle était partout maîtresse souveraine, impérieuse, fière et jalouse, et médiocre. Elle tenait tout ce qu'on pouvait tenir, le théâtre et la place publique, l'Académie et le journal; et chaque pas que faisait un pauvre jeune homme qui se sentait de l'esprit et du cœur, il trouvait son passage impitoyablement barré par ces immobiles. Plus de passage pour personne! Que d'humiliations de tous genres ces gens-là ont fait subir à toute la jeune école! Cela est à peine croyable. Les *Messéniennes* trouvent à peine un imprimeur: les *Méditations* sont publiées par faveur et en tremblant; lord Byron est publiquement hué comme poëte; il fallait un libraire très-hardi pour dépenser sur les *Puritains* et l'*Invahoé* de Walter Scott la moitié autant d'argent qu'on en dépensait sur *M. Botte,* ou l'*Enfant du Carnaval,* par Pigault-Lebrun.

Dans ce temps-là Armand Carrel n'aurait jamais pu imprimer son *Histoire d'Angleterre:* dans ce

temps-là la presse périodique n'aurait pas trouvé assez de mépris et de moquerie pour les morceaux de Sainte-Beuve ; Mérimée aurait eu besoin d'un collaborateur de la *Pandore* pour publier sa chronique. Michel Raymond aurait eu besoin d'un préface de Paul de Kock. J'ai vu Victor Hugo, cet ardent génie qui règne aujourd'hui par la poésie après avoir combattu pour elle, ne pas pouvoir placer au prix de cent écus *Han d'Islande,* cette vive, passionnée et grossière ébauche d'un homme qui avait *Notre-Dame de Paris* dans la tête, et les *Orientales* dans le cœur. Dans ce temps-là, il était impossible d'aborder le théâtre. Le Théâtre-Français, la tragédie française, étaient le monopole de ces messieurs. L'Opéra leur appartenait corps et âme, et danseuses. Ils regardaient l'Opéra-Comique comme leur berceau, et, en effet, 'est de là qu'ils sont presque tous sortis, pour aller à la Chambre ou à l'Académie française. O la belle littérature! mes amis, la belle et savante littérature, qui a commencé par composer des drames pour les musiciens de Feydeau!

C'était là un joug bien propre à flétrir de jeunes âmes! c'était là une humiliation cruelle! Que de fois, en me promenant lentement dans les galeries de bois du Palais-Royal, ce temple de la librairie et de la prostitution publique, ruinées toutes les deux, ai-je senti mon cœur bondir d'indignation dans ma poitrine, quand je voyais ces somptueuses boutiques remplies tout entières par une littérature dont ni moi ni personne nous ne pouvions lire quatre pages de suite! Dans ce temps-là, le Palais-Royal n'était permis qu'aux adeptes. Alfred de Vigny, qui commençait avec toutes sortes de peines, était obscurément annoncé chez les libraires du quai de la Vallée ; Alexan-

dre Dumas, commis obscur perdu dans un bureau, rêvait tristement une célébrité qu'il n'a pu réaliser que six ans plus tard. Que de tourments dans ces jeunes âmes! Mais ils se traînaient péniblement autour du mur d'airain sans l'entamer; alors, pour vivre, il n'y avait que deux moyens pour les pauvres poëtes: vivre pauvre et inconnu, ou bien travailler obscurément aux histoires, aux tragédies, aux journaux, aux opéras-comiques, aux biographies, aux discours académiques de ces messieurs: il n'y avait pas d'autre chemin.

Demandez à tous ceux qui sont parvenus à quelque chose et qui sont enfin devenus les maîtres, comment ils sont arrivés, par quelles fatigues, par quels efforts? Cela est horrible à penser; et quoi qu'il arrive, je me suis bien promis, me souvenant de toutes ces douleurs, que si jamais j'étais quelque chose, je ne tiendrais ni ma porte ni mon âme fermées au moindre jeune homme qui viendra loyalement me raconter qu'il veut mettre le pied dans cette difficile et glissante carrière des lettres.

Vous concevez donc qu'un homme qui un des premiers s'est attaqué corps à corps à cette littérature envahissante de l'Empire, qui l'a harcelée nuit et jour, qui a fait de sa ruine totale la grande ambition de sa vie, qui l'a attaquée par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, lui reprochant chaque jour tout ce qu'on pouvait lui reprocher, sa nullité d'abord, et ensuite ses habitudes de servilité et de censure; vous concevez que cet homme, quand cette littérature est morte enfin, quand les jeunes et les forts ont renversé tous les obstacles enfin, soit appelé à se glorifier de cette belle œuvre pour la faible part qu'il y a prise. Ainsi fais-je, moi qui vous parle; moi,

j'ai été le faible animal qui ai rompu de mes dents le réseau dans lequel était enfermé le lion. Laissez-moi le voir bondir, mon jeune lion délivré. Comme ses bonds sont impétueux! comme son allure est vive! qu'il est heureux d'être libre enfin! Le lion, c'est la jeune littérature contemporaine, c'est notre capricieuse et folle poésie, c'est notre histoire sévère et remplie de poésie, c'est notre drame aussi, cet immense jouteur qui n'étreint pas tout ce qu'il embrasse; c'est notre éloquence simple et naturelle, éloignée de tous les genres d'emphase; c'est notre roman passionné jusqu'au délire, mais plein d'intérêt et de vérités de tous les genres. Tels sont les fruits d'une victoire littéraire qui a demandé dix ans de combats.

Ce qui doit résulter de cette victoire, et quels fruits doit porter la littérature nouvelle, nul au monde ne peut le dire; nos tentatives les plus hardies n'ont pas encore amené un chef-d'œuvre. Nos chefs d'école ont éprouvé bien des défaites, la révolution qui s'est abattue sur tout cela a jeté bien du découragement dans les esprits les plus hardis, et dérangé bien des enthousiasmes. Il est cruel à un écrivain qui marche à son but, d'être dérangé par cette grande chose qu'on appelle une révolution. Cela l'étonne et le fatigue, cela l'anéantit pour longtemps. Une fois revenu de la première surprise, il lui faut bien des soins et des peines seulement pour regagner l'échelon de gloire sur lequel il était huché quand la révolution, en passant, l'a jeté par terre du bout de son aile. Nous en sommes donc là, nous tous tant que nous sommes, attendant la poésie qui doit venir, et nous demandant avec inquiétude de quel côté, orient ou occident, doit sonner la trompette de la résurrection poétique. Mais, hélas! il faut attendre encore longtemps avant de l'en-

tendre éclater et retentir dans la société moderne, qui est toute politique. Les faits passent avant les idées, l'histoire passe avant la poésie. Il faut laisser à l'histoire le temps de prendre un corps et un visage; quand l'histoire sera faite, nous ferons de la poésie avec l'histoire, si nous pouvons.

Or ceci est encore un des avantages du journal, c'est qu'en même temps que le journal fait l'histoire politique, il fait encore l'histoire littéraire de chaque jour. La critique remplace toute poésie quand toute poésie est éteinte; la critique, dans les époques de transition, tient lieu fort bien de tout ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore. La critique alors c'est tout le poëme, c'est tout le drame, c'est toute la comédie, c'est tout le théâtre, c'est tout ce qui occupe les esprits; c'est la critique qui passionne et qui amuse; c'est elle qui éclaire et qui brûle, c'est elle qui fait vivre et qui tue; elle usurpe à elle seule toutes les fonctions des autres parties de l'art, elle est à la fois et tour à tour l'ode, l'élégie, le poëme épique, la cantate et l'oraison funèbre d'un peuple veuf de ses poëtes et de ses orateurs. Voilà comment, à de certaines époques, vous voyez le métier de critique, métier secondaire en apparence, s'élever au plus haut point de gloire, de puissance, d'estime et d'utilité.

Nous en sommes donc là encore une fois, nous en sommes encore à la critique! Cela nous est arrivé souvent, après les bouleversements de toutes sortes, de refaire notre code littéraire, en même temps que nous refaisions nos lois politiques. Maintenant, si vous me demandez ce qui adviendra de notre littérature, je vous répondrai que je le savais peut-être avant Juillet, qu'aujourd'hui je ne le sais plus; que cette révolution subite nous a surpris certainement en pro-

grès, mais que peut-être elle a tué le progrès en l'épouvantant; si bien qu'il peut se faire que nous ne soyions, nous autres, qu'une littérature de transition, comme la littérature de l'Empire, avec cette différence toutefois que la littérature moderne, élégante, passionnée, inspirée autant par les antiquités classiques que par les souvenirs des beaux siècles à l'étranger, bienveillante à tous, facile, honorable autant qu'honorée, méritait à tous les titres d'être autre chose dans l'avenir qu'une littérature de transition.

Maintenant laissez faire le temps et la jeunesse, ce sont deux grands maîtres. Quant à moi, quel que soit votre jugement sur ces pages, je dois dire que j'avais besoin de les écrire. Voilà trop longtemps que je me sens le désir de me montrer à vous, non pas tel que je suis peut-être, mais au moins tel que je me vois.



L'ANE MORT

ET LA FEMME GUILLOTINÉE



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'AUTEUR *de ce livre n'est pas de ceux qui refusent à la Critique le droit d'interroger un écrivain sur son œuvre, et de lui demander à quoi bon tel sujet? pourquoi ce héros, et d'où vient-il? en un mot, si vous voulez que je vous suive, où me conduisez-vous?*

Au contraire, l'auteur reconnaît à la Critique ce droit imprescriptible, et il le reconnaît dans son entier. Seulement il se permet de trouver que dans bien des cas la question est embarrassante, et surtout dans le cas présent; à une pareille question, il ne saurait que répondre, en vérité.

Cependant il n'ignore pas qu'il y a dans le monde une race bien distincte de gentilshommes qui ne savent pas d'autre occupation que celle de vous interroger à tout propos; ces gens-là vous les trouverez en tous lieux, sous la forme inquiétante d'un point d'interrogation; hommes d'autant plus gênants qu'ils sont à ménager, que, pour un rien, ils vous suivent volontiers partout où vous voulez les conduire, et qu'ils vous servent de clients et de parterre : seulement il est bien entendu que si vous tenez à en être applaudi et suivi longtemps, il faut leur expliquer au préalable le qui, le quoi, le où, le pourquoi, le comment et le quand de votre livre; et je le répète, par la littérature qui court, rien n'est difficile comme cela.

Je sais, il est vrai, aussi bien que personne, qu'une première fois, il serait facile d'aborder ces gentilshommes le chapeau à la main, puis, avec l'humilité d'une préface du dix-septième siècle, ou d'un couplet final de vaudeville moderne, on pourrait leur promettre effrontément de les conduire à Séville ou à Londres, au Kremlin ou à Saint-Pierre de Rome, et les honnêtes gens vous suivraient dès l'abord les yeux fermés

Mais ce n'est pas tout d'entreprendre un voyage, il faut l'achever. Que le plus malheureux coucou de Saint-Denis me charge pour la vallée de Montmorency ou pour les eaux d'Enghien, et qu'il me laisse à l'improviste au milieu de la route poudreuse de Pontoise, j'imagine que je serai fort mécontent. De même si, après vos belles promesses, au lieu de jeter votre lecteur dans quelque ville morte de l'Orient, au milieu de ces palais et de ces sphinx contemporains de Sésostris, vous lui faites passer la nuit dans quelque misérable auberge de carrefour, mal servie par une vachère en haillons, à la lueur d'une lampe enfumée, vous verrez si vous le trouverez disposé à vous suivre une seconde fois.

D'où je conclus, à coup sûr, qu'à cette première question que la Critique adresse nécessairement à un livre nouveau, c'est non-seulement pour l'auteur un devoir de répondre, mais encore une bonne précaution à prendre, un passe-port qui peut lui être d'une grande utilité, dans cette route si incertaine, si mal entretenue, si obscure, de la faveur populaire.

Ainsi fais-je aujourd'hui; cependant c'est à

peine si je sais moi-même ce que c'est que mon livre.

Si, par exemple, je n'ai fait qu'un roman frivole;

Ou une longue dissertation littéraire;

Ou bien encore un sanguinaire plaidoyer en faveur de la peine de mort;

Ou même une histoire personnelle;

Ou, si vous aimez mieux, quelque long rêve commencé dans une nuit d'été lourde et chaude et achevé au milieu de l'orage.

A peine sorti de ma retraite, mon livre à la main, j'ai rencontré tout à coup la Critique, cette capricieuse déesse dont on parle en sens si divers; je l'ai reconnue à son air ennuyé, et dès le premier abord, elle a été impitoyable à mon égard; c'était pourtant la première fois qu'elle me voyait.

Elle a commencé par me demander si j'étais poëte, et lorsque dans toute l'humilité de mon âme je lui eus répondu que non-seulement je ne l'étais pas, mais que je ne l'avais jamais été, elle est devenue plus affable; seulement elle m'a conseillé de prendre un air plus grave et moins content de moi-même, de me couvrir d'un manteau

plus prosaïque pour le voyage périlleux que je voulais accomplir.

Puis elle m'a demandé le nom de mon œuvre ; quand elle a su que je l'avais intitulée : l'Ane mort et la Femme guillotinée, son front est redevenu sévère ; elle a trouvé que ce n'était là qu'une bizarrerie usée, sans vouloir comprendre que je n'avais pas trouvé de titre plus exact.

Elle a repris son air affable quand je lui ai juré sur mon âme et conscience que, malgré ce titre, il ne s'agissait rien moins que d'une parodie, que le métier de farceur littéraire ne convenait nullement à mon caractère et à ma position ; que j'avais fait un livre sans vouloir nuire à personne ; que si mon livre était, par malheur, une parodie, c'était une parodie sérieuse, une parodie malgré moi, comme en font aujourd'hui tant de grands auteurs qui ne s'en doutent pas plus que moi.

Mais tout à coup son visage redevint sombre et soucieux, quand, forcé de lui répondre de nouveau, je lui expliquai que j'avais écrit de sang-froid l'histoire d'un homme triste et atrabilaire, pendant que dans le fait je n'étais qu'un gai et jovial garçon ; que je m'étais plongé dans le sang sans

avoir aucun droit à ce triste plaisir, moi qui, de toutes les sociétés savantes de l'Europe, ne suis encore que membre très-innocent de la société d'Angronomie pratique, qui m'a fait l'honneur, il y a deux mois, de m'admettre dans son sein, le même jour où M. Étienne fut reçu.

Cet air fâché de la Critique me fit grand mal; je vis renaître le sourire sur ses lèvres quand, pour m'excuser du cauchemar que je m'etais donné à moi-même, je lui racontai que pour n'être pas la dupe de ces émotions fatigantes d'une douleur factice, dont on abuse à la journée, j'avais voulu m'en rassasier une fois pour toutes, et démontrer invinciblement aux âmes compatissantes que rien n'est d'une fabrication facile comme la grosse terreur. Dans ce genre, Anne Radcliffe, si méprisée aujourd'hui, est un véritable chef de secte. Bien avant le cabinet de Dupont, elle avait deviné les pustules et les écorchés en cire; nous n'avons fait que creuser plus avant à mesure que nous avons mieux appris l'anatomie. J'ai voulu profiter comme les autres des progrès de la science; au lieu de tailler ma plume avec un canif, je l'ai taillée avec un scalpel, voilà tout.

Puis la Critique me prit en grande pitié quand je lui expliquai par quels efforts j'étais arrivé à l'horrible, quelle peine je m'étais donnée pour mêler quelque chose de moi à mon atroce fable. Sa pitié alla jusqu'aux larmes quand elle sut que le moral de mon héroïne n'était peut-être qu'une triste réalité, et que mon livre était non-seulement une étude poétique que j'avais voulu faire, mais encore les mémoires exacts de ma jeunesse que j'avais voulu écrire; elle n'eut presque plus la force de me gronder.

Toutefois elle s'emporta violemment quand, au milieu de tous ces récits et au plus fort de tout ce fracas de style, qui lui plut d'abord et qui finit par la fatiguer, la déesse ne trouva pas une idée morale, pas un mot qui allât au delà du fait matériel; rien, au milieu de tant de descriptions complètes, que des formes et des couleurs, tout ce qui fait le monde physique, rien de l'autre monde, rien de l'âme; elle fut prête un instant à s'éloigner avec dédain.

Comme c'était là le reproche qui m'était le plus sensible, et le défaut dont je rougissais le plus intérieurement, je tombai aux pieds de mon juge, et

tout tremblant je lui expliquai comment ce vice dans mon livre n'était pas le vice de mon âme; comment il appartenait entièrement au genre que j'avais voulu exploiter; comment mon but aurait été entièrement dépassé si j'avais parlé d'autre chose que de choses qui tiennent aux sens, et à ce propos j'invoquai la poésie descriptive, telle qu'on en a fait depuis M. Delille jusqu'à nos jours, et je parvins à faire comprendre à mon juge qu'il fallait accuser de cette sécheresse le genre d'émotions auxquelles je m'étais livré dans un moment de désespoir, pour n'y plus revenir, n'en doutez pas.

Ici la conversation devint amicale et plus intime. Je n'étais ni un chef de secte ni un séide littéraire; j'étais un de ces simples écrivains qui vont où ils peuvent, qui ne font pas école, qui n'engendrent pas de schisme, dont on s'occupe quand on a le temps, et qui ont autre chose à faire eux-mêmes que de pousser à une renommée à laquelle d'ailleurs ils ont la bonne foi de ne prétendre pas.

Nous eûmes donc, la Critique et moi, une grande dispute sur ce qu'on appelle la vérité dans l'art. *Je lui expliquai que dans le système mo-*

derne le vieil Homère n'avait pas pu y arriver, par cela seul qu'Homère était aveugle; qu'il fallait voir avant d'être vrai; que, lorsqu'on avait vu, il fallait dire ce qu'on avait vu, tout ce que l'on avait vu, rien que ce qu'on avait vu; que l'art était là tout entier; que Milton en a menti quand il a déchaîné son armée d'anges et de diables; que le Tasse en a menti quand il a élevé dans les airs l'élégant palais d'Armide; que toute la poésie épique en a menti en masse quand elle s'est lancée dans le monde invisible; qu'enfin il n'y avait de vrai que la PUCELLE *de Voltaire et* le CHARNIER DES INNOCENTS. *La Critique m'écoutait comme si elle eût entendu parler un fou.*

Et pour preuve, je lui racontai l'histoire d'une tête coupée dans le sérail, et le Grand Seigneur montrant à un peintre français comment les veines d'un homme décapité se resserrent au lieu de se dilater. Avant ce Grand Seigneur, tous les peintres qui avaient fait la décollation de saint Jean-Baptiste, Poussin lui-même, en avaient donc outrageusement menti.

D'où il suit qu'avant de parler d'une chose, il faut la voir. Vous parlez d'un mort, allez à l'am-

phithéâtre; d'un cadavre, il faut le deterrer; des vers qui le rongent, il faut l'ouvrir. Que si vous trouvez que c'est rétrécir singulièrement le monde poétique que de le renfermer dans les étroites limites de vos cinq sens, de le rapetisser assez pour qu'il tienne dans vos deux mains, ou que votre rayon visuel puisse l'embrasser tout entier, on vous répondra qu'à cet inconvénient dans le vrai, il existe un remède, la description; que s'il vous est impossible à présent de voir de loin, vous profitez du voisinage pour embrasser les détails, et alors vous voilà maître absolū de la moindre pierre, du brin d'herbe qui recouvre cette pierre, de l'ornement gothique qui se fait jour à travers cette mousse verdâtre, de l'inscription à demi effacée qui la décore; de sorte que voilà tout un monde à propos de ce fragment de marbre, et que vous n'avez qu'à vous laisser aller pour atteindre cet homme à festons *et à* astragales *dont se moquait Despréaux.*

Vous voyez qu'en poésie tout se compense, le tout par l'unité, le monument entier par un fragment brisé, les faits par la parole, la pensée par la description, le drame par le récit, la poésie

par la prose, le monde moral par le monde physique, l'infini par le fini, les trois Arts poétiques *par la préface du premier venu.*

Je n'ai donc fait qu'user de mon droit en mettant le rien à la place du quelque chose; et si, par hasard, même de ce néant où je me suis placé, je trouvais un compétiteur, quelque possesseur jaloux qui, avec la hardiesse du premier occupant, vînt me dire : Ote-toi de mon chaos, *comme Diogène disait à Alexandre :* Ote-toi de mon soleil, *je représenterais à ce poëte qu'il a tort de se mettre en colère; que le chaos appartient à tout le monde, surtout quand il n'y a plus que du chaos; que pour être le premier qui se soit logé dans ce je ne sais quoi sans forme et sans couleur, il n'est pas le premier; que je pourrais lui en nommer bien d'autres qui y sont restés embourbés avant lui, et qu'enfin les ténèbres sont assez vastes pour que lui et moi nous nous bâtissions chacun un beau palais de nuages, où nous logerons à notre gré des bourreaux, des forçats, des sorcières, des cadavres et autres agréables habitants bien dignes de cet Éden. Pour moi, dans la construction de mon château gothique, je n'irais pas nonchalamment.*

D'abord je choisirais sur le haut de quelque montagne ou sur le bord de quelque rivière un vaste emplacement; et quand mon emplacement serait trouvé, je creuserais un large fossé, que le temps remplirait d'une boue noire et verte; sous ce fossé je placerais une prison féodale aux murs suintants, avec quelque gril de quatre pieds pour y brûler à petit feu le juif vagabond; au-dessus de ma prison, de larges salles pour mes archers et mes hommes d'armes, et sur les murs, en guise de tableaux, des armets, des cuirasses, des cuissards, des gantelets, des arquebuses aux mèches flamboyantes, des arcs détendus aux cordes sonores, du fer partout et des fenêtres ouvertes à tous les vents. Après la salle des feudataires, une salle de cérémonie tout enveloppée d'une vaste tapisserie soulevée par la bise du soir, et animée par de gigantesques figures de l'Histoire sainte, lente et formidable création de l'aiguille de nos grand'-mères; je vois déjà les vastes fauteuils, l'âtre immense, le chêne entier, les torches attachées aux murs avec des bras de fer de cette demeure féodale; puis, à côté de cette salle si favorable aux fantômes, une autre salle pavée de larges dalles,

pour servir aux banquets; la table est nue et chargée de viandes et de vins, les paladins s'y pressent en masse, chacun vêtu de son écharpe et portant les couleurs de sa dame; on mange, on boit, on s'enivre, on se dispute, on blasphème. Cependant les tours s'élèvent, lourdes, percées de trous jusqu'à ce qu'enfin, le château étant achevé, l'architecte s'aperçoive qu'il a perdu son temps à élever une masse inutile, qu'il eût bien mieux fait, puisqu'il voulait un moyen âge, de se faire à meilleur marché un moyen âge de carton ou de terre cuite; il faut en général se méfier des mauvais tours de son imagination; laissez-la faire, cette folle du logis, elle va changer tous les temps, elle placera des créneaux au troisième étage d'une maison bourgeoise, elle entourera de fossés le demi-arpent de salade d'un fermier de Nanterre; folâtre et insouciante comme une fille qui n'a pas à s'occuper d'amour, l'imagination rend la forme de ruines amoncelées à la jeune chapelle, les blancs fantômes à la chambre dorée où tout est marbre et acajou. De là résulte souvent une espèce de don quichottisme *littéraire, plus ridicule mille fois que tout ce que nous savions en fait d'ana-*

chronisme. A tout prendre, ce paladin qui s'en va dans la campagne cherchant des torts à redresser, et prêt à se faire tuer pour la dame de ses pensées, est une figure respectable dont on est fâché de s'être moqué lorsqu'on vient à réfléchir quel noble cœur recouvrait cette armure de carton, quel brave homme portait ce cheval efflanqué, quel bon maître servait cet écuyer grotesque; on est irrité d'avoir ri, parce qu'il y a là beaucoup plus de l'homme moral que d'autre chose, et qu'un seul discours du héros compense à merveille les moulins à vent et l'armet de Membrin. Mais, au lieu de ce chevalier nomade, donnez-moi quelque don Quichote domestique, un don Quichote en bonnet de coton, qui fasse ses rêves de chevalerie non pas avec un coup d'épée ou la veille des armes, ou même avec ces tortures moitié rire, moitié larmes, de la Sierra-Moréna, mais seulement avec les salles gothiques dont nous parlions tout à l'heure; que ce don Quichote, laissant de côté les actions de bravoure, s'amuse à habiter le vieux donjon avec le chat-huant; qu'il brise le joli pont vert de sa demeure pour le remplacer par un pont-levis de charpentier de village, suspendu à des cordes

à puits; qu'il se plaise à la lueur verdâtre des vitraux peints; qu'il mette à la place des poissons de ses étangs de la boue chevaleresque; qu'il détruise sa basse-cour comme trop champêtre pour sa féodalité; qu'il se fasse traîner en police correctionnelle pour avoir voulu user de son droit de nopçage ou de tout autre droit aussi bien prouvé, alors vous aurez en effet le véritable don Quichote, le don Quichote matériel, l'homme justement ridicule des temps chevaleresques; vous aurez un fou rire de bon aloi, qui ne vous laissera pas de regrets; vous vous moquerez à cœur ouvert d'un fou qui n'aura rien de respectable. En effet, croyez-moi, il faut avoir un bien mauvais cœur pour ne pas verser de véritables larmes quand le bon héros de la Manche, cet excellent chevalier de la Triste Figure, meurtri de coups, est ramené dans sa demeure. Je le vois encore doux et fier, triste et non pas abattu, disant bonjour à son ami le barbier, prenant la main du bon curé, rentrant chez soi par la petite porte de son jardin, traversant ses carrés de choux ombragés par des tournesols dont les jolies têtes semblent regarder leur maître avec amour; du jardin le voilà dans sa

basse-cour : à l'approche de Rossinante, l'ânesse pousse un hennissement de joie, auquel répondent en chœur les trois ânons que le chevalier donna à son page; puis arrivent à sa rencontre son vieux chien, son vieux coq, sa vieille sœur, sa jeune nièce, tout son monde à lui, toute sa petite maison de pauvre campagnard, et le voilà tout à coup à l'abri de toutes les atteintes de la critique; c'est une comédie manquée; c'est comme si l'Avare donnait sa cassette à un mendiant, comme si Tartufe respectait la femme de son ami; sous ce rapport, le don Quichote de Cervantes est un excellent livre peut-être, mais sans nul doute c'est une mauvaise action.

Il serait donc à désirer, avant de nous faire rétrograder ainsi dans le temps, de se demander à quoi bon, pour ne pas s'exposer, comme Robinson Crusoé, à laisser sur le chantier une frégate inutile. Quant au vrai, comme on l'entend de nos jours, il devrait être permis d'être moins cruellement exact, de n'être pas forcé, à tout propos, de dire au lecteur : Ceci est rouge ou blanc, ou même encore de décomposer la couleur pour lui dire : Ceci est violet. Les chefs de l'école devraient aussi ne

pas exiger que, lorsqu'on est en présence d'un monument, on sache, par exemple, le nombre des portes et fenêtres de l'édifice aussi exactement que le receveur de l'impôt direct. Quand aux héros modernes, comme ils sont en très-petit nombre, comme nous avons déjà passé à travers toutes les modifications de l'homme physique, blancs, noirs, poitrinaires, lépreux, forçats, bourreaux, vampires, et que je ne sache plus que les albinos, les castrats et les hydrophobes qui n'aient pas été exploités en grand, je demanderai aussi la licence à chacun, et ceci dans l'intérêt de l'art, d'emprunter en gros le héros de son voisin sans qu'il ait le droit de s'écrier : Je suis volé !

L'égoïsme dans les arts est le plus triste des égoïsmes; c'est surtout dans la poésie moderne qu'on serait mal venu de dire à un confrère : Laisse-moi mes morts!

Et puis, à des poëtes qui se contentent de si pauvre matière, cette matière ne doit pas être sujet de jalousie; car alors la fantaisie de l'ouvrier est tout l'ouvrage. Achille Devéria prend un beau morceau de vélin et un léger crayon, il commence le joli profil d'une tête de jeune fille;

tout à coup sa fantaisie suit un autre cours, et de ce même profil, sur le blanc vélin, il engendre une horrible figure de vieille femme ignoble et sale, qui ferait reculer le plus hardi.

J'ai vu le sculpteur David, avec un bras que des voleurs lui avaient fracassé la veille, sous un réverbère et à la porte d'un corps de garde, se faire apporter un morceau de terre, le pétrir dans sa main blessée, en l'humectant de sa salive ; l'instant d'après il jetait du plâtre sur cette terre, sur ce plâtre il jetait un mauvais morceau de bronze, et quand l'œuvre était accomplie, vous tombiez à genoux devant la beauté correcte et jeune, devant le frais sourire, devant toute l'idéalité de tant de jeunes filles dont les têtes charmantes sortaient toutes vivantes de cette espèce de talent sans égal, qui au premier abord ressemblait au hasard à faire peur.

Voilà ce que je dis à la Critique pour ma défense, et pour me faire excuser tout ce qu'elle aurait pu appeler dans mon livre imitation, abandon, incertitude, plagiat ; elle m'écouta tant bien que mal, et quand j'eus tout dit, elle ajouta que j'étais terriblement obscur.

« C'est le beau d'une préface, » lui répondis-je effrontément.

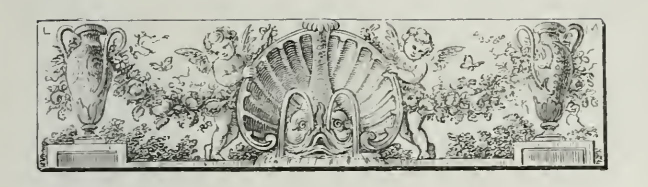
Elle me dit encore que c'était une insolence à faire à mes lecteurs.

Je sautai de joie, comme si j'avais reçu le plus flatteur des éloges.

Alors elle s'approcha de moi, me serra dans ses deux bras longs et secs comme les bras des fantômes de Louis Boulanger; puis elle me donna le baiser de paix, en appliquant sur mon visage un visage d'un âge, d'un embonpoint et d'une fraîcheur très-équivoques.

Cependant je la remerciais de ses caresses, quand, portant la main à ma joue, je trouvai que ma joue était sanglante: la déesse m'avait donné le baiser de Judas.

Et je m'en consolai en songeant que, dans ma manière d'être isolé et d'écrire au hasard, et peut-être aussi avec les haines politiques dont on commence déjà à m'honorer, la Critique ne pouvait pas m'embrasser autrement.



L'ANE MORT

ET LA FEMME GUILLOTINÉE

CHAPITRE PREMIER.

LA BARRIÈRE DU COMBAT.

Des chiens dévorants.
(RACINE.)



Vous parlez de l'âne de Sterne; un temps fut où sa mort, suivie de son oraison funèbre, faisait répandre de douces larmes. J'écris aussi l'histoire d'un âne; mais, soyez tranquilles, je ne m'en tiendrai pas à la simplicité du *Voyage sentimental*, et cela pour plusieurs raisons. Outre que cette nature vulgaire nous paraîtrait fade aujourd'hui, elle est d'un trop

difficile accès pour qu'un écrivain habile s'amuse à la poursuivre avec la certitude de n'arriver en dernier résultat qu'au ridicule et à l'ennui. Parlez-moi au contraire d'une nature bien terrible, bien rembrunie, bien sanglante; voilà ce qui est facile à faire, voilà ce qui excite les transports ! Courage donc; le bordeaux ne vous grise plus, avalez-moi ce grand verre d'eau-de-vie. Nous avons même dépassé l'eau-de-vie, nous en sommes à l'esprit-de-vin; il ne nous manque plus que d'avaler l'éther tout pur; seulement, à force d'excès, prenons garde de donner dans l'opium.

D'ailleurs, qu'est-ce que la coupe même de Rodogune et le poison aristotélien qui la remplit jusqu'aux bords, comparée à des flots de sang noir qui se tracent un sillon obstiné dans la poussière, pendant qu'autour du cirque des chrétiens servent de flambeaux à ces combats nocturnes; pendant que le robuste athlète, terrassé et cherchant de son dernier regard le doux ciel de l'Argolide, ne rencontre que le regard avide de la jeune vierge romaine dont la main blanche et frêle le condamne à mourir? Alors le héros de cette étrange fête arrange sa mort avec grâce, s'étudie à rendre harmonieux son dernier soupir, et à mériter encore une fois les applaudissements de la foule satisfaite!

Hélas! nous n'avons pas encore de cirque

comme celui des Romains, mais nous avons la barrière du Combat.

Une enceinte pauvre et délabrée, de grosses portes grossières et une vaste cour garnie de molosses jeunes et vieux, avec des yeux rouges et une écume blanche descendant lentement à travers leurs lèvres noirâtres. Il y en avait un surtout, au fond de la cour, gros, grand, replet, fier encore, mais vieux et sans dents; vous auriez dit un frère de sultan retranché du nombre des hommes, ou un ancien roi des Francs avec la tête rasée. Ce chien était affreux à voir, aussi affreux que Bajazet dans sa cage, avec quelque chose du cardinal de La Balue dans la sienne. Fier et bas, impuissant et hargneux, colère et rampant, aussi prêt à vous lécher qu'à vous mordre; une véritable figure de journal ministériel. Voilà tout le théâtre; et au coin de la cour, de vieux morceaux de cheval mort, des crânes à demi rongés, des cuisses saignantes, des entrailles déchirées, des morceaux de foie réservés aux chiennes en gésine. Tous ces débris arrivaient en droite ligne de Charenton : c'est à Charenton que se rendent, pour y mourir, tous les coursiers de Paris. Ils arrivent attachés à la queue l'un de l'autre, tristes, maigres, vieux, faibles, épuisés de travail et de coups. Quand ils ont dépassé la porte et la cabane de la vieille châ-

telaine, qui, l'œil fixé sur les victimes, les voit défiler avec ce sourire ridé de vieille femme qui épouvanterait un mort, ils se placent au milieu de la cour, vis-à-vis une mare violette dans laquelle nage un sang coagulé; alors le massacre commence : un homme armé d'un couteau, les bras nus, les frappe l'un après l'autre : ils tombent en silence, ils meurent, et, quand tout est fini, tout se vend de ces cadavres, le cuir, le crin, le sabot, les vers pour les faisans du roi et la chair pour les acteurs dévorants de la barrière du Combat.

J'étais donc à la barrière du Combat, à l'entrée de la salle, un jour de relâche pour mon malheur. Les aboiements des chiens avaient attiré le directeur du théâtre; un petit homme sec et maigre, des cheveux roux et rares; de l'importance dans toute sa personne, un ton solennel de commandement, et en même temps plusieurs rides obséquieuses, un genou très-souple, une épine dorsale un peu voûtée, un juste et agréable milieu entre le commissaire royal et l'ouvreuse de loges. Cependant il fut très-poli à mon égard. « Je ne puis vous faire tout voir aujourd'hui, me dit-il; mon ours blanc est malade, l'autre se repose; mon bouledogue nous dévorerait tous les deux; on est en ce moment occupé à traire mon taureau; je ne pourrais que vous faire dévorer un âne si l'envie

vous en prenait. — Va donc pour l'âne, » répliquai-je, et j'entrai dans l'enceinte silencieuse, moi tout seul, comme si j'avais été dans un théâtre à subvention.

J'étais donc assis dans cette enceinte, sans même un compagnon à qui je pusse communiquer mon superflu d'émotion, sans que même un honnête boucher se trouvât derrière moi, escorté de quelque bonne exclamation admirative capable de m'électriser. J'étais dans une atmosphère d'égoïsme difficile à décrire. Cependant une porte s'ouvrit lentement, et je vis entrer...

Un pauvre âne!

Il avait été fier et robuste; il était triste et infirme, et ne se tenait plus que sur trois pieds; le pied gauche de devant avait été cassé par un tilbury de louage, et c'était tout au plus si l'animal avait pu se traîner jusqu'à cette arène. Je vous assure que c'était un triste spectacle. Le malheureux âne commença d'abord par chercher l'équilibre; il fit un pas, puis un autre, puis il avança autant que possible sa jambe droite de devant, puis il baissa la tête, prêt à tout. Au même instant quatre dogues s'élancent, s'approchent, reculent, et enfin se jettent sur le pauvre animal. Ils déchirent son corps en lambeaux; ils le percent de leurs dents aiguës; l'athlète reste calme et tranquille : pas une ruade,

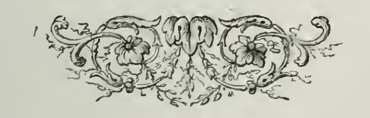
car il serait tombé, et, comme Marc-Aurèle, il voulait mourir debout. Bientôt le sang coule, le patient verse des larmes, ses poumons s'entrechoquent avec un bruit sourd et monotone ; et j'étais seul ! Enfin l'âne tombe sous leurs coups ; et alors, misérable que j'étais, je jetai un cri perçant : je venais de retrouver une ancienne connaissance.

En effet, c'était bien lui !

Il n'y avait que lui qui portât sous le cou cette noire cicatrice bizarrement encadrée dans une tache blanche harmonieusement mélangée de gris. Le malheureux avait joué un rôle trop important dans ma vie pour que le moindre accident de sa nature ne fût pas présent à ma mémoire. Digne Charlot, c'est donc moi qui devais être la cause de ta mort ! Le voilà gisant sur la terre, lui que naguère j'avais flatté d'une main caressante ! Et sa maîtresse, sa jeune maîtresse, où est-elle à présent ? Ainsi agité, je me jetai dans l'arène pour fuir plus vite. En passant devant Charlot, je vis qu'il se débattait encore sous le poids d'une horrible agonie ; et même, dans un de ces derniers bonds d'une mort qui s'approche lentement, je reçus de sa jambe cassée un faible coup, un coup inoffensif qui ressemblait à un reproche doux et tendre, au dernier et triste adieu d'un ami que vous avez offensé et qui vous pardonne.

Je sortis en étouffant de ce lieu fatal.

« Charlot, Charlot ! m'écriai-je, est-ce donc toi ! toi mort ! toi, jadis si fringant et si leste ! » Et involontairement je me rappelai tant de bonheur décevant, tant d'agacerie innocente, tant de grâce décente et jeune, qui un jour m'étaient arrivées au petit trot sur le dos de ce pauvre âne ! C'est là une attendrissante et mélancolique narration ! Deux héros bien différents, sans doute, mais pourtant deux héros inséparables dans mon livre. L'un s'appelait Charlot, comme vous savez ; l'autre se nommait Henriette : voici leur histoire ; je ne la raconte pas pour vous, c'est à moi seul que je la raconte, à moi qui suis le plus à plaindre des trois, quoique je sois libre encore et aussi innocent que toi, mon pauvre Charlot !

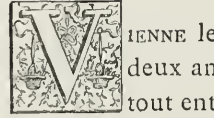




CHAPITRE II.

LE BON-LAPIN.

Toute jeune.
(Mme Cotin.)



Vienne le deux mai, et de cela il y aura deux ans, j'étais sur la route de Vanves, tout entier au bonheur de vivre, de respirer, de sentir un air pur et chaud circuler autour de moi; admirant comme un enfant la moindre fleur qui s'épanouissait, et restant des quarts d'heure entiers à voir tourner les jolis moulins à vent avec une gravité magistrale. Tout à coup, justement à l'encoignure de cette route si mal frayée, si étroite, si rocailleuse et pourtant si animée, qui conduit à la taverne du *Bon-Lapin*, j'aperçus une jeune fille sur un âne qui s'emportait. O le ravissant spectacle! j'y serai toute ma vie. La jeune enfant était rose, animée, assez grande, avec une gorge qui battait aux champs; dans sa terreur,

elle avait perdu son chapeau de paille, ses cheveux étaient en désordre, et elle criait avec une bonne voix : « Arrêtez ! » Mais le maudit âne allait toujours, et moi je le laissais aller. J'aimais cette marche aérienne, cette crainte animée, le danger qui l'entourait. Une femme entre les mains du hasard, et ce hasard entre mes mains ! Elle criait : personne n'était là ; il n'y avait là que moi et mon chien. « Pille, Roustan ! » lui dis-je. Un temps d'arrêt, l'âne s'arrête brusquement, la jeune fille tombe, nous poussons un cri, je la prends dans mes bras, et l'âne s'enfuit à travers les champs.

A peine je la tenais, la contemplant déjà comme un bien qui était à moi, quelle se relève brusquement et se met à courir après son âne : « Charlot ! Charlot ! » Et cependant mon chien courait aussi en aboyant. Charlot courait de plus belle...

Je fus d'abord ramasser le chapeau : un chapeau d'une paille commune, un ruban fané, une mauvaise fleur bleue, et pourtant quelque chose qui révélait une bonne et bienveillante nature de jeune fille ; la jeune fille était bien loin de moi !

« Charlot ! Charlot ! » criait-elle.

Cependant, Roustan courait toujours après l'âne, et me le ramenait par le plus court, justement du côté du chapeau. Il y avait entre sa jeune maîtresse et moi une ligne courbe très-prononcée ; j'arrêtai

l'âne au bord du chemin, derrière un large buisson, et pendant que la jeune fille criait : « Charlot ! Charlot ! » je montai sur le grison, le chapeau de paille sur la tête, et, m'enfonçant dans un petit bois, j'allai au pas.

Elle criait toujours : « Charlot ! Charlot ! » et je faisais sonner bien fort la sonnette de Charlot, cherchant quelque gros arbre derrière lequel je pusse la laisser approcher. Elle était au bord du bois, plus rose que jamais, haletante d'inquiétude ; et quand enfin elle revit son Charlot, elle se précipita sur lui, l'embrassa, l'appela par mille noms divers : « Te voilà, lui disait-elle, Charlot ! » et elle l'embrassait : l'animal se laissait faire, pendant que moi, toujours posté à la même place, je n'avais pas un regard, et que, penché sur elle, j'aurais donné ma vie pour obtenir un de ces frais baisers qu'elle prodiguait à Charlot. Charlot absorbait toute sa pensée.

A la fin elle leva la tête : « Ah ! voici mon chapeau, » s'écria-t-elle d'un air joyeux ; puis elle me regarda avec de grands yeux noirs, et, voyant que je restais sur Charlot, elle s'assit sur le gazon en face de moi et de l'âne ; elle remit ses cheveux en ordre, s'essuya le front, replaça son chapeau sur sa tête, poussa un gros soupir de fatigue, et se leva comme pour me dire : « Otez-vous de là ! » Elle

avait l'air déterminé à ne pas me laisser son Charlot plus longtemps.

Je descendis, elle sauta sur son âne.

Un coup de bride, un grand coup de pied, et en avant. Jamais je n'avais vu de fille plus séduisante, plus riante, plus fraîche ! Du reste, pour moi ni un mot, ni un regard. Moi je fus tout regard ; mais pas un mot pour elle. Que lui aurais-je dit? Elle était toute occupée de Charlot et de son chapeau. Et puis je ne suis pas de ces promeneurs sans moralité qui se figurent qu'il n'y a qu'une manière de s'intéresser à une femme; moi, j'en ai mille très-innocentes. Vous parlez de leur prendre la main. Eh ! je vous prie, n'est-ce pas un ineffable bonheur de l'avoir vue courir, se relever, s'asseoir; de l'avoir entendue appeler Charlot, d'être monté sur son âne et de m'être assis à la même place qu'elle, d'avoir couvert ma tête de son chapeau de paille, d'avoir passé sous mon menton le ruban qui avait couvert le sien, d'avoir été penché sur elle quand elle embrassait Charlot? Que parlez-vous de cœur et d'âme? Quest-ce que le cœur d'une femme? le savez-vous? Quel homme assez confiant pour croire à ce sourire, pour ajouter foi à ces serments? On voit bien que c'est un tout jeune homme. Ainsi pensant et méditant, je regagnai l'hôtel du *Bon-Lapin* tout entier à mon bonheur de la matinée.

J'aime l'hôtel du *Bon-Lapin*. Vous le trouverez, comme je vous le disais, au bas de la montagne de Vanves, adossé à un moulin et hospitalièrement situé entre une cour et un jardin; la cour est ombragée d'arbres, et revêtue, quand il fait chaud, d'une tente épaisse qui protége les dîneurs; cette cour est d'ordinaire la salle à manger des commères de Paris, qui, peu soucieuses de n'être pas vues, aiment à voir passer sur la grande route les allants et les venants. Du côté de cette cour se dirigent incessamment le gros vin, le pain bis, l'épaule de mouton et le rosbif; le jardin prête son ombre à des gastronomes moins carnivores : de jeunes filles et de jeunes hommes, de jeunes filles et des vieillards, de jeunes filles et des militaires, de jeunes filles et des gens de robe. Je suis étonné en vérité qu'il y ait tant de jeunes filles dans le monde; il faut qu'elles se multiplient terriblement pour suffire à tout. C'est comme un civet à la taverne du *Bon-Lapin*.

J'allai m'asseoir dans un coin du jardin, moi tout seul, sans jeune fille, mais en réalité maître absolu de toutes celles qui étaient là, et qui vraiment, dans le fond de l'âme, auraient mieux aimé ne pas y être. L'une ne mangeait pas : elle avait déjeuné autre part le matin; la fille du soldat, affamée, ouvrait une bouche large et vide à l'aspect de

cette faim de caserne ; la fille du magistrat s'impatientait évidemment de la lenteur du bonhomme, envoyant au diable cette mâchoire sans dents et ce dîneur sans énergie. Dans un bosquet plus reculé s'étaient réfugiés un jeune adolescent et sa cousine : dix-sept ans l'un et l'autre ! Ils n'avaient pour tout mets que du fromage et du pain, mais ils mangeaient avec appétit et gaieté, mordant dans leur pain et changeant de morceau à chaque bouchée : on ne fait pas deux fois un pareil repas dans sa vie !

La jeune fille et Charlot me revenaient toujours au cœur. Les grâces de l'un, vif, pimpant, hardi, léger ; la beauté de l'autre, vive, agaçante, hardie légère ; ces belles oreilles qui menaçaient les cieux, ce sourire folâtre qui défiait le malheur ; ce trot si élégant et si doux, cette course si svelte et si animée ! J'étais fou de l'un et de l'autre ; d'ailleurs ils se comprenaient si bien ! le nom de Charlot sortait si naturellement de sa bouche ! heureux couple ! ni l'un ni l'autre n'avaient fait à moi la moindre attention ; moi qui les avais suivis avec tant d'ardeur, moi qui les aimais tant, ils ne m'avaient seulement pas regardé.

Cependant je revenais sur mes pas par le plus court, ne regardant plus ni l'herbe naissante, ni les moulins à vent, ni rien de ce beau paysage

qui m'occupait le matin: j'étais triste et boudeur comme un homme tout étonné de se trouver seul. Un incident vint me tirer de ma rêverie. Je passais auprès d'un lourd paysan, un rustre dans la force du terme, précédé par un vil baudet chargé de fumier; le paysan battait le baudet à outrance. « Ah! Charlot », cria-t-il une fois. — Charlot! Je me retourne, je regarde : malheureux! c'était bien lui; lui, courbé, sous cet infâme fardeau! lui qui tout à l'heure encore caracolait sous cette idéale figure; à lui du fumier et des coups de fouet! quelle brusque transition! quelle métamorphose inattendue! Je passai devant Charlot, lui jetant un regard de compassion qu'il me rendit de son mieux. Je fus malheureux pendant huit jours : cette jeune fille et ce rustre, moi et ce fumier sur le même dos! puis je ne sais quel triste pressentiment sur l'avenir de la jolie villageoise. En vain, dès que je fus un peu remis de mon aventure, je me promenai tous les jours autour de Vanves et du *Bon-Lapin*, en vain je fus souvent m'asseoir au pied du buisson qui la vit tomber; j'aperçus beaucoup d'ânes et de jeunes filles, ce n'était ni Henriette, ni Charlot!



CHAPITRE III.

LES SYSTÈMES.

Le malheur est une muse.
(YOUNG.)

De ce jour je devins triste. La nouvelle poésie envahissait tout; je ne sais quel reflet ténébreux d'une passion à la Werther me saisit tout à coup; mais je ne fus plus le même. Jadis gai, jovial et dispos; à présent triste, morose, ennuyé; naguère ami de la joie, des gros éclats de rire et d'une délirante chanson bachique; lorsque, les deux coudes appuyés sur la table, on se presse sans y songer, à côté d'une taille féminine artistement rebondie, et que du pied droit on presse furtivement un petit pied qui ne s'en aperçoit pas. A présent, fuyant la table pour être seul, fuyant un joyeux refrain pour le drame, et Dieu sait quel drame! J'en ai construit, moi qui vous parle, de terribles: vous eussiez pris le premier acte pour

le cinquième, tant il y avait de sang! En ce genre j'ai fait des découvertes immenses, j'ai trouvé un nouveau filon à la douleur : c'est toute une histoire, une suite variée de gradations insensibles, et cependant bien distinctes; un Olympe que je me suis bâti, entassant les vices sur les crimes, l'infection physique sur la bassesse morale, écorchant la nature, afin que, privée de cette peau blanche et potelée, revêtue du doux incarnat et du duvet coloré de la pêche, on puisse la voir avec ses vaisseaux si compliqués, ce sang qui roule, ces artères qui se croisent dans tous les sens; afin qu'on puisse entendre le cœur sonner creux dans la poitrine; un véritable écorché vivant. Figurez-vous l'opération : un homme fort et jeune encore, étendu sur une large pierre noire, et deux bourreaux exercés qui enlèvent sa peau chaude et sanglante comme celle d'un lièvre, sans qu'un seul lambeau soit séparé du tout. Voilà la nature que je me suis choisie; c'était de la vérité comme autre chose, de la vérité à nu, comme en faisait le misanthrope Timon.

Malheureusement on n'arrive pas facilement à un résultat si complet. Il faut plus de temps, plus de soins, plus d'attention scrupuleuse et ferme qu'on ne le pense d'ordinaire, pour parvenir à compléter ainsi ses sensations, à faner entièrement

cette naïveté innocente de l'âme, la pudeur la plus difficile à perdre. Moi surtout, qui tout jeune aimais à lire Fontenelle et Segrais, je me souviens très-fort que ce bergers en chemise de batiste, ces bergères en paniers, ces moutons poudrés, ces houlettes ornées de rubans couleur de rose, ces pâturages dressés comme des sofas, ce soleil qui n'avait pas de hâle, ce ciel qui n'avait pas de pluie, me faisaient passer des moments d'extase indicible; j'ai aussi beaucoup aimé la *Galatée* de Virgile et les *Deux pêcheurs* de Théocrite, et cette délicieuse comédie des deux femmes athéniennes! Pardon, j'étais faux alors. En effet, qu'est-ce qu'un berger? un malheureux en haillons et mourant de faim, qui gagne cinq sous à conduire quelques brebis galeuses sur le pavé des grandes routes. Qu'est-ce qu'une bergère? un gros morceau de chair qui a le visage roux, les mains rouges, les cheveux gras, qui sent le beurre et l'ail. Théocrite et Virgile en ont menti. Du courage donc; et puisqu'il le faut, donnons le baiser de paix à cette nature que nous avons eu le premier l'honneur de découvrir.

D'ailleurs, le tout est de savoir s'y prendre: une main serrée à propos, un regard lancé en temps et lieu, un soupir bien appliqué, vous avancent souvent beaucoup dans une intrigue d'amour. Moi,

la première fois que j'ai pris la main à cette nature, ce fut à la morgue, et, comme vous pensez bien, avant que d'en venir à cette hardiesse, j'avais déjà fait une longue cour.

D'abord j'avais renoncé à la campagne, aux fleurs, à Vanves, au *Bon-Lapin* et à cette route monotone dans laquelle je marchais heureux, sans m'apercevoir que mon bonheur était vieux comme le premier printemps de ce monde. Je me mis ensuite à envisager la nature sous un aspect tout contraire : le côté de ma lunette a changé, voilà tout; et en effet, je vis des choses horribles. Ainsi le matin, quand la tête enfermée dans le moelleux coton surmonté d'une mèche, et les yeux encore appesantis d'un bon gros sommeil que j'ai perdu depuis, je me mettais à la fenêtre, mon œil trompé avait coutume de n'apercevoir dans ce premier mouvement d'une ville qui s'éveille qu'une paix encore innocente; j'interrogeais le vaste hôtel, dont les larges portes s'ouvraient à peine; je soulevais par la pensée ces doubles rideaux blancs et rouges; je me figurais sur l'éclatant tapis d'Aubusson la jolie pautoufle jaune, le beau cachemire négligemment jeté sur le sofa, et dans ce lit somptueux une jeune duchesse plongée dans un sommeil souriant comme elle, et retardant son réveil pour achever le songe si court de sa nuit. Plus haut,

c'était une jeune fille, une grisette à sa mansarde, occupée de sa simple toilette du matin, sur sa fenêtre : d'abord elle arrêtait ses longs cheveux avec un peigne de corne aux dents inégales; elle plaçait ensuite sur sa tête le bonnet rond de la lingère, et, après s'être regardée une dernière fois dans un fragment de miroir, elle se rendait gaiement à l'ouvrage. A mes pieds le vieux célibataire tenant son pot à la main et cédant le pas à la jeune femme de chambre; la vieille laitière en suspens au milieu d'eux, sa petite charette et son gros chien; puis un pauvre, vert encore, recueillant une abondante aumône; et dans le lointain l'ignoble fille entretenue, pâle, vagabonde, ruinée, l'habit en désordre, rentrant furtivement dans sa demeure pour y déplorer son jeu fatal de la nuit. Chaque matin j'avais une heure de ce plat bonheur, après quoi j'arrosais mes œillets, je taillais mes roses et me mettais à lire quelque vieux chef-d'œuvre des anciens temps. J'étais un homme incomplet, un homme perdu, si je ne m'étais pas avisé de ma duperie, si je n'avais pas rencontré la jeune Henriette sur un âne, et l'instant d'après cet âne sous du fumier.

A quoi tiennent les choses! Quand, après de mûres réflexions et de violents combats, j'eus renoncé le matin, à ma fenêtre, à mes roses, à mes

œillets; quand je me fus bien persuadé que l'adultère habitait ces somptueuses demeures; que ma grisette se livrait au premier venu qui voulait la mener danser à la barrière; que ce célibataire à la crème n'avait jamais été qu'un pauvre égoïste dont la politesse était encore de la bassesse; que cette femme de chambre, élevée par sa maîtresse, lui enlevait son mari et débauchait son plus jeune fils; que tous ces vils marchands ne se levaient plus matin que pour falsifier leurs drogues, et qu'ils ne faisaient l'aumône que par superstition, je me mis à chercher quelque chose qui remplaçât ce spectacle si animé, et je fus au Palais de justice à midi : c'est le bon moment. Un avocat monte, un autre avocat descend, de petits imberbes à l'air affairé et n'ayant rien à faire, des magistrats ennuyés, des huissiers qui crient, de lourdes charrettes chargées de prévenus qui jouent la vie ou la liberté sur l'éloquence du premier venu! De sorte que du sanctuaire de la justice je n'admirai que la grille, qui est toute en fer, toute dorée, et je me figurai devant cette grille un serrurier attaché au poteau pour avoir volé un morceau de fer, réfléchissant tristement que s'il avait été le maître d'une partie de cette grille, il serait encore heureux et libre au milieu de sa jeune famille; et au plus fort de ses regrets le pauvre diable arrêté tout à

coup par un froid subit sur l'épaule, suivi d'une douleur cuisante et d'une infamie éternelle !

Autrefois j'aimais le quai aux Fleurs ! C'est un lieu charmant qui réunit les deux rives de la Seine, le rendez-vous de tous les amateurs de plaisirs à bon marché : là, sans contrat, sans notaire, sans enquête, vous achetez une terre, un verger, un jardin, que vous emportez triomphant dans vos bras : des myrtes, des roses, des renoncules, de pâles lauriers, de simples fleurs bleues sans odeur, de blanches marguerites larges et jaunes au milieu, des œillets s'élargissant sur le carton, quelquefois sur un roi de pique ou une dame de carreau, ou quelque autre de ces puissances décisives du jeu qui vous envoient un homme aux galères ou au fond de l'eau. Le quai aux Fleurs m'attriste, regardé de plus près : à deux pas du gibet, sur le chemin de la Grève, vis-à-vis la *Gazette des Tribunaux*, bordé d'huissiers, de recors, d'avoués, de notaires ; et, au fond de chaque vase, de l'essence de chaux pour rendre la fleur plus belle, à peu près comme le fouet d'un ignorantin vous rend un enfant plus docile et plus aimable. Je ne passe plus que rarement sur le quai aux Fleurs.

Ainsi tout se dénature ! La vérité tant cherchée par les sages est une effrayante chose ; je la compare à ces larges miroirs destinés à l'Observatoire

royal. Vous approchez, et vous reculez d'épouvante à l'aspect de cet œil sanglant, de cette peau sillonnée, de ces dents couvertes de tartre, de ces lèvres gercées; tout cela c'est pourtant votre visage de jeune homme. Dans ce monde une passion nouvelle suffit presque toujours pour nous grossir les objets comme à l'Observatoire; alors tout ce qui passe sous vos yeux s'y présente avec une teinte uniforme. Pour moi, il m'était devenu impossible de voir autre chose qu'une nature contrefaite.

Mon inflexible analyse se glissait partout, déchirant effrontément les vêtements les mieux taillés, brisant le moindre lacet, dévoilant à plaisir l'infirmité la plus cachée, et dans sa maligne joie s'estimant heureuse de tant d'exceptions dans le beau. — En vérité, le beau, où est-il? Quel est l'homme qui possède entièrement ce qu'il appelle ses sens, ce je ne sais quoi si rétréci avec lequel il aspire à saisir la nature? Ainsi pensant, j'allais aux Quinze-Vingts et je me bouchais les oreilles à la musique bâtarde qu'on y débite; j'allais aux Sourds-Muets, et j'y fermais les yeux à la métaphysique qu'on y enseigne; j'allais dans les maisons d'orthopédie, et je réfléchissais amèrement que toutes ces déviations vertébrales allaient être assez dissimulées pour que j'y pusse être pris le premier; alors je me représentais mon étonnement et mon

effroi quand, le premier jour de mes noces, voulant embrasser ma jeune compagne, je sentirais ses reins s'enfuir entre mes mains tremblantes, sa taille disparaître, et qu'à la place de cette élégante beauté, je ne trouverais plus qu'un corps difforme et contrefait. J'en avais le frisson rien que d'y songer! J'ai vu entre autres choses, un beau jour de conscription, les défenseurs de la patrie. Les uns avaient des chemises sales; les autres des chemises trouées; quelques-uns, c'étaient les plus élégants, n'avaient pas de chemise; des corps si laids! des regards si misérables! une vague envie de n'être pas soldat! un homme qui les toise, qui les étudie avec moins de soin qu'on ne ferait d'un cheval de coucou! En vérité, l'espèce humaine est une espèce dégradée : pas de races distinctes, pas un homme qui ressemble à un autre homme; aucun caractère qui vous fasse dire : Voilà un Limousin, voilà un Lyonnais, voilà un Parisien! C'est un genre bâtard qui fait mal.

Et quand venait le soir je me réjouissais; je sortais seul, et à la porte des théâtres je voyais des malheureux s'arracher une place pour applaudir un empoisonneur ou un diable, un parricide ou un lépreux, un incendiaire ou un monstre; je voyais circuler des hommes qui n'avaient pas d'autre métier que d'être tour à tour brigands, gendarmes,

paysans, grands seigneurs, Grecs, Turcs, ours blancs, ours noirs, cadavres, tout ce qu'on voulait; sans compter qu'ils faisaient jouer leurs femmes et leurs tout petits enfants et leur vieil aïeul; sans compter qu'ils avaient de la vanité! qu'ils s'étaient donné un nom et une individualité comme les anciens Gascons se revêtaient du Monseigneur. Ce plaisir affreux et sale me répugnait; mais il entrait dans mon système d'observer l'ignoble, s'amusant, riant, vivant, ayant des théâtres, des comédiens, des comédiennes, un souffleur et des hommes d'un génie exprès pour leur distiller le vice et le brigandage. Puis j'avançais sur le boulevard, et j'observais dans ses moindres phases la prostitution parisienne. D'abord, à dater de la Bastille, cette prostitution est honteuse. Elle se fait en petit, commençant par quelque jeune enfant qui chante une chanson obscène pour divertir les hommes du port et les commis de l'octroi. Vous avancez, la prostitution change de face : le tablier noir, le bas de coton blanc, le bonnet rond, le regard modeste et furtif, un pas lent et inquiet rasant la muraille comme s'il s'agissait d'éviter un pestiféré. Plus haut, la prostitution est parée, nue, en cheveux, avec des refrains chantés faux, une voix enrouée, du musc et de l'ambre, la prostitution que M. Debelleyme a délivrée de tout impôt; puis la

prostitution de jeune homme, un cachemire, trente-six ans, un fiacre, une pièce au Gymnase et un étudiant ruiné pour tout un trimestre; puis enfin la prostitution de grand seigneur : une femme jeune et belle, séduisante et parée, de beaux chevaux; que vous dirai-je? une danseuse d'Opéra, et ces bravos payés qui retentissent jusqu'au dôme étincelant. A cette heure, la prostitution est complète : aux coins des rues une vieille femme prostitue sa propre fille; à la porte des loteries, de vieilles femmes prostituent même le hasard. Levez la tête : tout cet éclat, d'où vient-il? il sort des maisons de jeu et de débauche. Tout au haut de cette tour un homme fabrique de la fausse monnaie; à cet angle obscur une femme égorge son mari, un enfant vole son père. Écoutez : quel bruit affreux! un corps lourd vient de tomber du haut du pont dans les flots de la Seine; c'était peut-être un jeune homme : il est entraîné; après-demain on le retrouvera dans les filets de Saint-Cloud.

Trois jours après je le retrouvai à la Morgue. Voici comment, de ces sensations incomplètes et de cette horreur bâtarde, je tombai dans une horreur qui commençait à être plus vraie et mieux sentie.

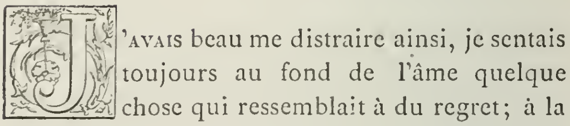


CHAPITRE IV.

LA MORGUE.

Sine nomine turba.

(Virgile.)



J'avais beau me distraire ainsi, je sentais toujours au fond de l'âme quelque chose qui ressemblait à du regret; à la vie nouvelle que je commençais, il manquait un but, une héroïne, en un mot, de l'unité, il manquait la jeune fille de Vanves, je la retrouvai un matin au détour d'une rue. Elle n'avait plus son chapeau de paille fané, son teint frais et coloré, ses deux bras que le hâle rendait plus gros et plus forts; cependant c'était bien elle; ni ses gants, ni sa chaussure usée, ni son chapeau neuf, ni le froissement soyeux de sa robe, ni son pas réservé, ne m'empêchèrent de la reconnaître; c'était Henriette! Elle

marchait avec dignité, regardait avec précaution, la tête baissée et le regard furtif; bien qu'elle s'arrêtât à tous les magasins de modes et partout où il y avait quelque chose à voir, elle avait cependant l'air d'être pressée et de vouloir aller vite; mais le moment présent était plus fort que sa volonté et la subjuguait entièrement. Du reste, son air modeste, sa démarche décente, la réserve un peu maniérée dont était empreinte toute sa personne, me firent juger qu'elle était perdue. Le chemin fut long.

Tout au bas de la rue Saint-Jacques, la foule était attroupée, c'était une vente; le peuple des marchands assiégeait l'intérieur et la porte de la maison; de chaque côté de la rue on voyait étalé l'attirail ordinaire des commerçants ambulants; quelques miroirs tout neufs, de vieux livres de messe, les plus sales objets de la vie commune, quelques tableaux sans cadres; dans l'intérieur un affligeant spectacle : il s'agissait d'un pauvre diable arrêté pour dettes et dont on faisait vendre tous les meubles, ces meubles de nulle valeur, si précieux pour lui, ce pauvre rien qui faisait tout son avoir, son lit si dur qui fut son lit de noces, la table de bois blanc sur laquelle il écrivait ses livres, le vieux fauteuil qui vit mourir sa grand'-mère, le portrait qu'il fit de sa femme avant qu'elle ne suivît son séducteur à Bruxelles, ces bonnes

gravures de pauvre diable attachées sur le mur avec des épingles; tout cela se trouvait sous la main de la Justice. La Justice était représentée par une voix glapissante et par d'autres voix qui mettaient aux enchères. Tout se vendit, jusqu'au petit serin qui était suspendu dans sa cage; il n'y eut que le chien du digne homme dont personne ne voulut pour rien; son chien et son enfant restaient dans un coin sans que la Justice songeât à eux! Il fallut une heure pour dépouiller ce malheureux suivant les formes; personne ne pensa à tant de misère, à tant d'abandon, aux verrous de Sainte-Pélagie, à ces cinq ans de prison qui devaient le rendre à une vie sans asile, à une liberté sans ressources, à cet enfant..., personne, pas même la jeune Henriette. Je l'observai longtemps, et dans tous ses traits je ne vis pas un mouvement de compassion, pas un signe de pitié, rien de l'âme; elle sortit comme après un spectacle gratis, relevant dans les airs ses larges manches, et à vingt pas de là s'arrêtant encore vis-à-vis le cabinet de police où deux recors entraînaient un mendiant qui n'avait plus de patente pour mendier. Jusqu'à ce jour fatal, ce mendiant avait été le plus heureux des mortels, il avait mendié toute sa vie; tout jeune enfant il avait tendu sa petite main aux passants, tranquillement assis sur les degrés du Pont-Neuf

entre une cage remplie de chiens et une marchande de décrets républicains; jeune homme, il avait eu le talent d'être assez contrefait pour se dérober à la gloire militaire de l'Empire, il mendiait alors au nom de la royauté perdue et des malheurs de notre antique noblesse; quand la royauté nous fut rendue, il se fit soldat d'Austerlitz et d'Arcole, il tendit la main au nom de la gloire française et des revers de Waterloo; de sorte que jamais la pitié publique ne lui avait manqué. L'histoire contemporaine était pour lui une source inépuisable d'abondantes charités et de respectueuses aumônes; et quand son impôt était prélevé, il restait immobile sur quelque place publique, se moquant intérieurement de la course empressée de tant d'hommes qui se dirigent vers un but inconnu et qui courent à perdre haleine après je ne sais quel bonheur qu'il avait trouvé si facilement en restant toujours à la même place. Il était fier de sa vie à l'égal d'un savant du seizième siècle; véritable sage en effet qui avait deviné le bonheur qui était à sa portée; du reste, servant l'État de tous ses moyens, enrichissant sa patrie à sa manière à force de donner dans l'impôt indirect; car le matin il se livrait volontiers à de longues et intéressantes libations, bien faites pour plaire à l'octroi municipal. A midi, quand le soleil était beau, l'air calme et pur, une pipe petite et

noire à la bouche, il aimait à s'enivrer des vapeurs du tabac, à s'environner des riantes images d'une ondulante fumée si profitable à la régie; et comme d'ailleurs pour l'ordinaire de ses repas il ne se servait que de viandes salées, il soutenait avec raison qu'il était le plus utile citoyen de la France puisqu'il usait le plus de vin, de tabac et de sel, les trois denrées les plus profitables à un gouvernement représentatif. Ce qui n'était pas mal rai sonné pour un mendiant comme lui.

Aussi fut-il atterré quand on lui annonça que désormais il serait logé, nourri, chauffé, blanchi, sans avoir besoin de mendier.

Nous le vîmes passer pour se rendre au dépôt, sa figure était sereine encore, son attitude était calme, il avait une noble tristesse, et comme après tout il s'agissait pour lui de la liberté, j'en eus pitié. Henriette détourna les yeux avec indifférence et reprit sa course; je la suivis, et nous arrivâmes à la Morgue.

La Morgue est un petit bâtiment placé comme en vedette vis-à-vis un hôpital; le toit est un dôme revêtu d'herbes marines et d'une plante toujours verte qui est d'un charmant effet. On aperçoit la Morgue de très-loin; les flots qui roulent à ses pieds sont noirs et chargés d'immondices. On entre dans ce lieu sans façon; la porte basse en est tou-

jours ouverte; les murs suintent; au milieu de cette solitude sont étendues quatre ou cinq larges dalles sur lesquelles sont couchés autant de cadavres; quelquefois, dans les grandes chaleurs et à tous les mélodrames nouveaux, deux cadavres par chaque dalle. Il n'y en avait que trois ce jour-là : le premier était un vieillard qui s'était écrasé la tête en tombant d'un troisième étage au moment de finir sa journée et d'aller en recevoir le faible salaire. Il était évident que ce malheureux, après de longues années de travail, était devenu trop faible pour son rude métier; les commères de l'endroit, et cet endroit était pour elles un délicieux rendez-vous de divertissement et de bavardage, racontaient entre elles que de trois enfants qu'avait laissés ce vieillard, aucun d'eux n'avait voulu le reconnaître de peur des frais de sépulture. A côté du pauvre maçon, un jeune enfant, écrasé par la voiture d'une fille d'Opéra, était étendu, à demi caché par un cuir noir et humide qui voilait sa large blessure; vous auriez dit que l'enfant dormait oubliant la leçon et le fouet de son maître d'école; au-dessus de sa tête étaient suspendus sa casquette, son carnet vert, sa blouse brodée, souillée de poussière et de sang, le léger panier qui renfermait son goûter; et dans le milieu, sur une pierre à part, un jeune homme noyé, livide, dont le ventre était vert, et de riches

habits au-dessus de sa tête. Henriette s'arrêta là, et, sans changer de couleur, se dit à elle-même : *C'est lui !*

Et en effet, il s'était tué pour elle.

Pour elle il avait oublié son gothique manoir, son vaste comté, son avenir à la Chambre des pairs d'Angleterre, son nom que l'Amérique ne prononce pas sans baisser la tête ! C'est qu'il l'avait vue comme moi sur Charlot; il l'avait vue dans sa beauté virginale, et sous ces formes si pures il avait cru trouver une âme ! Elle ne dit pas autre chose que ces mots : *C'est lui !* et désormais bien assurée d'être libre, elle serait sortie à l'instant même s'il ne fût pas entré tout à coup deux jeunes hommes : l'un avait l'air empesé d'un valet de bonne maison; ce n'était rien moins qu'un savant précoce : on eût pris l'autre pour un grand seigneur; c'était le laquais du noyé.

Au premier coup d'œil il reconnut son maître; ils avaient été élevés ensemble, ils avaient traversé ensemble toutes les forêts du comté de Kent; la maison de son maître était la sienne; son maître n'avait pas de meilleur feu, de meilleur rosbif, de la bière meilleure; ils étaient aussi beaux l'un que l'autre; il fut se placer aux pieds du mort, se plongeant lentement dans sa douleur muette, pendant que la foule hébétée, cette ignoble foule qui fut

pendant un temps la nation, avait l'air de ne rien comprendre à ce silencieux désespoir.

Ce jour-là, c'était la fête du gardien de la Morgue, sa famille et ses amis étaient rassemblés autour de la table; on lui chantait des couplets faits exprès pour lui; il était tout entier à la commune ivresse; seulement de temps à autre il levait le rideau rouge de sa salle à manger pour s'assurer si quelqu'un ne venait pas voler ses morts.

A la fin l'autre jeune homme qui était entré, s'approchant de l'Anglais : « Voulez-vous revoir votre maître debout? lui dit-il. — Mon maître? répondit l'Anglais. — Oui, votre maître droit et ouvrant les yeux..., le voulez-vous? » L'Anglais le regardait avec un air d'incrédulité inquiète et malheureuse, qui l'eût fait prendre lui aussi pour un homme de l'autre monde ! « Ce soir, reprit l'inconnu, apportez-moi ce cadavre à neuf heures et je vous tiendrai parole. » L'Anglais tremblant prit l'adresse qu'on lui présentait, et comme vaincu par tant d'assurance et par cette promesse solennelle, il répondit : « J'irai. » On eût dit un homme désespéré qui signe son arrêt de mort. Alors l'inconnu, Henriette et moi, comme si nous nous étions entendus, nous sortîmes tous les trois de la Morgue.

A peine sortis, je m'avançai vers le jeune homme,

je ne pensais plus à Henriette; j'étais tout entier à ce cadavre qu'il devait faire revivre le soir. « Monsieur, lui dis-je avec assurance, oserais-je vous prier de m'admettre ce soir au miracle que vous avez promis? — Très-volontiers, Monsieur, répondit-il poliment, et croyant qu'Henriette était avec moi, il se retourna vers elle, mais je n'entendis pas leur conversation, et m'arrêtant tout court je me dis à moi-même : « Courage! Voilà un grand pas de fait dans l'horreur. »





CHAPITRE V.

GALVANISME.

Si ce n'est qu'impossible, ça se peut.
(M. Scribe.)

Je me préparai pour le soir. J'étais bouleversé comme si j'allais à un meurtre. J'ai une théorie en fait de crimes, qui pourrait donner matière à un gros livre. J'imagine que si tous les hommes pouvaient habiter de vastes et grands appartements, ils seraient bien moins accessibles au crime, bien plus sujets aux remords. Nous avons tout rétréci de nos jours. Un homme s'enterre dans un espace de six pieds de long sur six pieds de large; il rétrécit encore cet espace déjà si étroit par des tableaux riants comme le songe d'un enfant, par des livres poudreux, des statues immondes; il étoufle sous le luxe et le produit des

arts pour trouver à chaque mouvement de tête une distraction nouvelle; ainsi assiégé, le moyen d'avoir une pensée de vertu ou de terreur! Parlez-moi d'un vaste appartement où le jour entre à peine, et tapissé de panneaux d'un chêne noir! Là tout devient solennel; là un écho perfide répète lentement le moindre battement du cœur; là vous sentez tout votre isolement, toute votre faiblesse, la faiblesse d'un être qui ne peut pas remplir la demeure qu'il occupe; là le silence même a son langage. Pour moi, je tremblais, j'avais peur; mais, partisan dévoué du terrible, comment refuser cette initiation dernière? Savoir le grec et ne pas lire l'*Iliade!* Neuf heures sonnaient, je partis.

Mon cheval courait, le chemin me paraissait long; arrivé à la porte, je trouvai le chemin trop court; la maison avait bonne apparence; je montai, et dans un salon bien éclairé je trouvai des jeunes gens de bonne humeur, le maître du logis qui m'accueillit en me saluant, puis Henriette couchée à demie sur un canapé, comme si elle eût été maîtresse dans ce lieu.

La conversation était fort animée et fort gaie, on parlait de tout et très-bien, vous auriez dit une partie de plaisir; quand soudain, dans l'escalier, nous entendîmes des pas sourds, un grand bruit à la porte et les deux battants du salon qui s'ouvri-

rent : c'était le jeune homme de la Morgue. Il portait le corps de son maître sur ses épaules, et de son bras gauche il soutenait un autre fardeau assez volumineux; comme il ne trouva rien de préparé pour recevoir le cadavre, il fronça le sourcil, et sur le même canapé où était couchée Henriette il plaça le fardeau principal, de sorte que la tête du noyé était sur le même coussin à côté de la tête de la jeune fille.

Il garda le second paquet sous son bras : c'était la cuisse du cadavre que la pourriture avait séparée du tronc. « Votre opération en sera plus belle, dit-il en s'approchant du maître de la maison. »

Cependant on préparait une table; elle était chargée de journaux, de gravures, de musique nouvelle : il fallut du temps pour qu'elle fût prête. L'Anglais s'était retourné vers le sofa et tenait toujours son paquet sous le bras.

Quand tout fut préparé, on plaça le cadavre sur la table, on rapprocha du tronc le membre qui lui manquait, et le jeune homme se mit à opérer. . .

. . . .

Le cadavre se leva, les deux mâchoires s'entrechoquèrent, la cuisse brisée retomba lourdement sur le parquet : à ce choc si rude, le piano rendit un son plaintif, et tout fut dit!

Le jeune Anglais était hors de lui. Il poussa un

cri de joie; mais, s'approchant de son maître, il retrouva un corps inanimé; il prit sa main, cette main était froide; il se frotta les yeux comme s'il était tourmenté par un mauvais songe, et il voulut fuir. Je le suivais, je le soutenais. Déjà nous étions à la porte, lorsque, se retournant avec un regard menaçant : « Monsieur, dit-il au jeune homme, je reviendrai chercher mon maître à midi, demain; vous m'en répondez sur votre tête, je le veux tout entier. »

Et nous sortîmes.

Nous pensâmes renverser sur l'escalier un valet de la maison qui portait un bol de punch à son maître et à ses amis.





CHAPITRE VI.

LA QUÊTEUSE.

Monsieur, c'est une dame.

(MADELEINE.)

Je me représentai à moi-même que je faisais dans l'horreur des progrès trop rapides;

Que ce n'était pas ainsi que procédaient les anciens maîtres en fait de douleur; qu'*Œdipe sur le mont Cithéron*, *Didon*, la *Mort d'Hector* et le vieux Priam aux genoux d'Achille auraient dû me suffire; que la douleur morale était autrement puissante en émotions vives et fortes que la douleur physique; qu'enfin l'opération de la pierre ou le trépan n'arrivaient jamais à faire un drame, et je résolus d'être plus gai à l'avenir.

Mais bientôt je revenais à mon étude favorite:

Nous étions dans une société trop égoïste pour que les malheurs d'autrui nous pussent toucher; la pitié nous trouvait aussi insensibles que l'égoïsme; se contenter aujourd'hui des passions de l'ancien monde poétique, c'était se rayer du nombre des vivants dans une société qui, lasse de demander des émotions aux héros de l'histoire, n'a rien trouvé de mieux, pour se distraire, que des forçats et des bourreaux. J'en revenais toujours à mon premier calcul.

Il est vrai que, grâce à ces âcres douleurs, je ne pleurerais pas, me disais-je en gémissant; moi si jeune renoncer à la volupté des larmes! Comprenez-vous ce malheur? Pas une émotion au dehors, tout au dedans, comme un poids qui oppresse le cœur! Un homme mourant de soif, qui tient à la main une bouteille pleine d'un bienfaisant liquide, et cette bouteille qui ne lui donne pas une goutte pour se rafraîchir parce qu'elle est trop pleine!

Et puis je voulais savoir ce que deviendrait l'héroïne de mon livre.

Elle était devenue grande dame; grande dame, elle s'était faite dame de charité pour être quelque chose, et à toutes les belles fêtes je la voyais précédée du suisse en large baudrier, tenant dans sa main blanche, ornée de diamants, un sac de velours

violet, appelant par un sourire la vaniteuse charité des hommes, par un salut la mesquine charité des femmes. Un matin elle entra chez moi pour quêter, heureusement j'étais seul.

Il était deux heures, un ardent soleil d'été dévorait le côté de ma rue; mes volets étaient fermés, j'avais sur ma table un charmant bouquet de roses, mon appartement était frais et brillant, éclairé seulement par un joyeux rayon de soleil qui, vainqueur de tous les obstacles, bleu et blanc comme mes rideaux, allait justement prendre ses ébats sur une délicieuse tête de Madone qu'on dirait échappée au pinceau de Raphaël. Elle entra donc, cette jeune beauté; elle était seule, elle était parée, elle agita l'air embaumé de mon salon, et sur sa tête émue je retrouvai le vif incarnat que je lui avais vu d'abord. Je fus empressé et tendre auprès d'elle. Elle, qui n'avait pas fait attention à moi, homme de la foule, venait aujourd'hui chez moi, à une heure aussi indue que si c'eût été le soir; elle était assise là, à côté de moi, me regardant enfin, m'adressant la parole, là pour moi; j'oubliai un instant tout ce que je savais d'elle pour ne plus me souvenir que d'elle et de Charlot.

« Vous venez donc enfin me voir, ma jeune Henriette, lui dis-je en la faisant asseoir, comme

un homme qui parle à une vieille connaissance, ou encore comme un homme qui sait à qui il parle et qui débute sans façon.

— Henriette! reprit-elle; vous savez mon nom de baptême?

— Et Charlot, Henriette? Savez-vous ce qu'il est devenu, Charlot?

— Charlot! » Et elle me regardait, soit qu'elle cherchât à s'expliquer si elle me connaissait, soit qu'elle fît semblant de ne pas se souvenir de Charlot : cet oubli me fendit le cœur.

« Oui, Charlot, repris-je plus ému, Charlot, que vous aimiez tant, que vous embrassiez avec tant de transport; Charlot, le bon Charlot, sur lequel vous galopiez dans la plaine de Vanves; Charlot qui vous a fait perdre un jour votre chapeau de paille, Charlot qui portait le fumier de monsieur votre père, Charlot que j'ai vu!... »

Elle tira un petit souvenir en maroquin avec les coins en or, et sans me répondre : « Je quête pour les enfants trouvés; combien donnez-vous? me dit-elle.

— Rien.

— Je vous en prie, donnez-leur pour l'amour de moi; à la dernière quête j'ai eu cent vingt francs de plus que Mme de ***; je serais désolée d'être vaincue par elle aujourd'hui.

— Savez-vous ce que c'est qu'un enfant trouvé? m'écriai-je violemment.

— Pas encore, me répondit-elle.

— Allez l'apprendre, Madame; et alors, en passant par le chemin de l'hôpital, pauvre, fanée, tremblante, couverte de honte, revenez ici, appelez mon valet, parlez-lui de Charlot, et je ferai l'aumône à votre enfant. »

Elle sortit lentement, regardant sa bourse avec regret, jetant un coup d'œil satisfait sur ma psyché, puis un autre sur moi-même qui s'efforçait d'être méprisant, qui n'était rien, pas même colère : la colère est la dernière des vertus qui veulent du cœur.

Quand elle fut sortie, j'eus du regret de l'avoir ainsi reçue pour la première fois. Un dur refus à sa première demande! Mais il y avait trop de coquetterie dans sa prière, trop de vanité dans son aumône; d'ailleurs, pas un mot de Charlot! Charlot, pas un souvenir pour toi! Froide et vaine, égoïste et ingrate, et pourtant si jolie! « Je saurai ce que tu deviendras, me dis-je en moi-même; je m'attacherai à tes pas comme ton ombre, je te suivrai dans ta vie, qui doit être courte! Malheureuse fille, déjà assez méprisée pour être devenue riche tout d'un coup! Cette fortune ne peut durer longtemps, le caprice d'un homme t'a enrichie, un

autre caprice doit te replonger dans le néant. » Et je repassai en moi-même l'histoire de la plupart des jeunes filles que le sort fait naître dans une basse condition pour servir de jouet à quelques riches de la terre, qui s'en arrangent comme d'un beau cheval et s'en défont aussi facilement.

Après quoi j'en revenais à ma théorie, qui me paraissait plus plausible que jamais, savoir que la plus malheureuse créature de la terre, c'est la femme ! D'abord, enfant, elle végète et s'ennuie ; à dix-huit ans mille hommages, un amant qu'elle aime et qui la bat ; à vingt ans deux amants qu'elle trompe et qui sont prêts à en mourir ; trois ans plus tard, un imbécile qu'elle ruine, un vieillard qui la paye avec avarice, une première ride côtoyant légèrement les contours de la bouche, des cheveux qui tombent, un profond désespoir ; sa jeunesse est perdue, perdue comme un rêve, perdue et traînant après elle de banales amours et des remords ; de la misère ensuite, et enfin de l'infamie ; pour tout refuge une borne ou quelques coulisses de mélodrame. J'en ai vu de ces femmes qui, pour vivre, se faisaient casser des pierres sur le ventre et qui avaient été charmantes ; d'autres épousaient des espions. J'en sais une qui a consenti à devenir la femme légitime d'un censeur, d'un vil et infâme censeur, dont l'index et le

pouce étaient encore tout rougis du ciseau ! Était-ce, je vous prie, la peine d'être belle? Pourtant c'est un don si rare que la beauté ; il y a dans ce seul mot tant de bonheur et d'amour, tant d'obéissance et de respect ; mais pour cela il faut savoir se connaître, il faut s'estimer un peu, il faut avoir une âme. Hélas ! si j'en avais la force, j'aurais à ce sujet une lamentable histoire à vous conter !

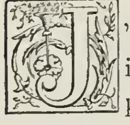




CHAPITRE VII.

LA VERTU.

Un nom.
(Brutus.)



'étais devenu plus morose que jamais, inquiet pour moi-même et ne sachant pas si en effet, malgré tout mon mépris, je n'étais pas amoureux d'elle. Je me mis à dévier un peu de ma route, sauf à y rentrer plus tard quand je serais plus tranquille, et pour un instant je m'enfonçai dans les ténèbres de la métaphysique. J'en fis à mon ordinaire une science isolée de toutes les autres, une abstraction réalisée, un jargon cadencé et sonore, mais sans résultat et sans intelligence pour personne; je cherchai la cause des vertus et des vices; je réfléchis beaucoup sur le bonheur et le plaisir; un échappé de Charenton n'eût pas

mieux fait. Où est le bonheur? me disais-je, et je me retournai vers les passants; chacun courait après quelque chose, personne n'allait dans le même sens; tous pourtant tendaient au même but: restons en place, me dis-je à moi-même, et voyons où j'arriverai.

J'étais assis sous un arbre, véritable parasol de grande route, brûlé et poudreux; quand, au milieu de ma rêverie, je fus accosté par un voyageur qu'à sa prière monotone, plus encore qu'à sa besace et à son bâton noueux, je reconnus pour un voyageur vagabond, espèce de chevalier errant, soumis et flatteur depuis le matin jusqu'à la nuit. Comme il faisait grand jour, il m'aborda poliment, me priant de lui prêter un peu de mon ombre, après quoi, et sans attendre ma réponse, il s'assit sans façon, et tirant de son bissac du pain et une gourde remplie de vin, il se mit à la vider lentement, poussant de temps à autre un profond soupir, comme pour n'en pas perdre l'habitude. J'imaginai que pour ma recherche présente, cet homme me serait d'un précieux secours. « Frère, lui dis-je avec un air d'intérêt, savez-vous ce que c'est que le bonheur! »

Il me regarda avec de grands yeux, avala une bouchée avant de me répondre : « Le bonheur! me dit-il enfin; de quel bonheur parlez-vous? »

Je ne m'attendais pas à la question, elle m'embarrassa, et, pour me dispenser d'y répondre : « Vous comptez donc plusieurs sortes de bonheur ? lui dis-je.

— Sans aucun doute. Depuis que je suis du monde, j'en ai eu de mille sortes : enfant, j'ai eu le bonheur d'avoir une mère, pendant qu'il y en a tant qui n'ont ni père ni mère ; jeune homme, j'ai eu le bonheur, à Bristol, de n'avoir qu'une oreille coupée quand je méritais qu'il ne m'en restât pas une ; homme fait, j'ai eu le bonheur de voyager aux frais du public et de m'instruire des mœurs et des usages de tous les peuples ; vous voyez que voici bien des bonheurs.

— Je vous comprends, mon brave ; mais tous ces bonheurs ne sont que des fractions de bonheur, des espèces diverses d'une seule famille : comment comprenez-vous le bonheur en général ?

— Comme il n'y a pas de vagabond en général, je ne puis vous répondre. Seulement, dans le cours de ma vie, j'ai observé que pour un homme bien portant, le bonheur c'était un verre de vin et un morceau de lard ; pour un homme malade, c'était d'être couché tout seul dans un bon lit à l'hôpital.

— Avec cette vie de privation et d'isolement,

vous avez dû être tourmenté par bien des passions diverses?

— J'en ai eu de terribles, me dit-il tout bas en s'approchant de moi; j'ai d'abord aimé les arbres à fruit et les vignes de l'automne; j'ai adoré les bouchons et les tavernes; j'ai fait mille folies pour un peu d'argent; je me souviens que j'ai passé quatre longues nuits d'hiver à attendre une misérable culotte de velours; j'ai manqué aller au bagne pour un innocent mulet dont j'avais escaladé l'écurie. A présent toutes ces passions me sont bien passées, ajouta-t-il en me volant mon mouchoir dans ma poche pendant que je l'écoutais avec admiration.

— Je ne vous demande pas si vous avez eu des chagrins dans votre vie! repris-je d'un ton lamentable de compassion.

— Il n'est pas de chagrin qui ne cède à un jeu de cartes, reprit-il avec un sourire et prêt à me proposer de jouer avec lui.

— Avez-vous eu des amis, brave et digne homme?

— J'avais un ami à dix-neuf ans, je lui ai brisé le crâne pour une servante de cabaret; j'avais un ami à Bristol, je l'ai fait pendre pour sauver ma seconde oreille; hier encore j'avais un ami, je lui ai gagné sa besace, son pain et son passe-

port : toute ma vie j'ai eu des amis et j'en aurai toujours, ajouta-t-il.

— Puisque vous avez beaucoup voyagé, qu'avez-vous vu de plus extraordinaire?

— A Bristol, j'ai vu une corde de potence se casser sous le poids du patient; en Espagne, j'ai vu un inquisiteur refuser de brûler un juif; à Paris, j'ai vu un espion de police s'endormir à la porte d'un conspirateur; à Rome, j'ai acheté un pain qui pesait une once de trop. Voilà tout.

— Vous qui savez si bien ce que c'est que le bonheur, sauriez-vous par hasard ce que c'est que la vertu?

— Je n'en sais rien, reprit-il.

— J'en suis fâché, répondis-je, j'aurais beaucoup tenu à votre définition; » et je repris mon air soucieux.

L'instant d'après, j'aperçus le mendiant droit devant moi, tenant son bâton d'une main et faisant de l'autre main un geste solennel.

« Maître, reprit-il, pourquoi donc vous désespérer? Si nous ne savons ni l'un ni l'autre ce que c'est que la vertu, il y a peut-être des gens qui le savent pour nous; je les interrogerai si vous voulez et si vous croyez que M. le préfet de police le permette.

— Interroge, lui dis-je, et sois tranquille : de-

mander à un homme ce que c'est que la vertu, ce n'est pas lui demander sa bourse : il n'y a que cette dernière question qui soit indiscrète. »

Le vagabond s'avança au milieu du grand chemin avec la hardiesse d'un coquin qui se sent soutenu par un honnête homme, le jarret tendu, la tête haute, l'œil fixe et sa large bouche assez entr'ouverte pour montrer un énorme râtelier qui eût fait honneur au plus habile dentiste.

Sur ces entrefaites, deux hommes passèrent : l'un était un usurier, et l'autre sa victime. « Qu'est-ce que la vertu ? leur cria le vagabond avec une voix de tonnerre.

— C'est de l'argent à vingt-cinq pour cent, répondit le premier. — C'est un voyage à Bruxelles, » répondit le second. Et ils continuèrent leur chemin.

Le mendiant se retourna vers moi pour savoir s'il devait continuer ; je lui fis un signe affirmatif : au même instant survenait un autre voyageur.

C'était un vieux habitant du bagne, qui avait fait son temps, qui avait encore trente-six francs cinquante centimes à être vertueux ; du reste, fringant et rieur, un homme éprouvé. Le mendiant l'aborda avec affection : « Bon voyage, camarade ; mais, avant de passer outre, savez-vous ce que c'est que la vertu ?

— La vertu, camarade, c'est une cour d'assises, un jugement, dix ans de bagne, un bâton d'argousin et deux lettres sur l'épaule, qu'il ne faut pas renouveler : voilà ce que c'est que la vertu.

— Bien parlé, dit le questionneur ; si tu veux faire voyageur comme moi, nous ferons commerce ensemble : tu entends trop bien la vertu pour que je te quitte. » Et ils partaient tous les deux quand un gendarme, accourant de toute la vitesse de son cheval, les arrêta.

« Qu'est-ce que la vertu ? crièrent-ils au cavalier.

— La vertu, reprit l'autre, ce sont de bonnes menottes, une bonne camisole de force, un bon cachot à triple serrure. » Et il les chassa devant lui.

Voilà comment j'appris ce que c'était que la vertu.





CHAPITRE VIII.

TRAITÉ DE LA LAIDEUR MORALE.

Oh! horrible! horrible! horrible!

(HAMLET.)

CEPENDANT, sans le vouloir, je venais de faire une importante découverte : je venais d'apprendre que, même dans l'horreur, la nature morale était au moins l'égale de la nature physique; que la lèpre du cœur était aussi hideuse que toute autre, et que, puisqu'il nous fallait de l'horreur à toute force, c'eût peut-être été chose sage de ne pas s'arrêter à des tortures corporelles. Désormais, là était le problème que je devais chercher; désormais, je devais être froissé entre ces deux criminelles natures. Malheureux que j'étais! cette science me coûtait cher : elle me coûtait ma gaieté, mon repos, mon bonheur; d'une

question presque littéraire elle avait fait d'abord une question d'amour, puis enfin elle faisait une question de cour d'assises. J'étais trop avancé pour reculer; j'étais comme un homme qui a commencé une collection d'insectes, et qui pour la compléter se voit forcé d'adopter les plus hideux.

D'ailleurs, cette étude triste et cruelle devait, selon moi, me conduire plus sûrement à la connaissance des hommes que tous les livres des moralistes. On a fait beaucoup de traités sur la nature morale qui ne prouvent rien; on s'est arrêté à d'insignifiantes apparences, quand on aurait dû creuser jusqu'au tuf. Que me font vos mœurs de salon dans une société qui ne vivrait pas un jour si elle perdait ses mouchards, ses geôliers, ses bourreaux, ses maisons de loterie et de débauche, ses cabarets et ses spectacles ? Ces agents principaux de l'action sociale, il entrait dans mon plan de les connaître, d'autant plus que par leur moyen je devais échapper un instant à ces tortures du monde physique dont je m'étais occupé jusqu'alors.

Je me mis donc à étudier ces héros de mon histoire; j'en ai vu de toutes les espèces. J'ai étudié l'espionnage en grand chez les hôteliers, chez les grands seigneurs, chez toutes nos femmes à la mode; l'espionnage en petit, dans les cabarets, sur les places publiques, aux carrefours; et je n'ai

jamais été plus surpris que de voir ces gens-là être pères de famille, sourire à leurs femmes, caresser leurs enfants, avoir des amis qui n'étaient pas de leur espèce et qui venaient dîner chez eux : un bon bourgeois n'eût pas mieux fait.

Un jour, au petit cabinet de la rue Sainte-Anne, je vis entrer un homme en guenilles, affreux à voir : sa barbe était longue, ses cheveux en désordre, toute sa personne était souillée ; l'instant d'après je l'en vis sortir décemment vêtu, la poitrine chargée des croix de deux légions, une figure vénérable, et il allait dîner chez un magistrat.

Cette transformation si subite me fit peur, et je pensai en tremblant que c'était peut-être ainsi que les deux extrêmes se touchaient.

J'ai vu un employé subalterne des jeux publics qui, après avoir toute la nuit contemplé d'un œil sec la ruine et le désespoir de plusieurs familles, rentrait le matin à sa demeure, et donnait son manteau à un pauvre transi de froid.

Ce juste milieu entre le vice et la vertu, entre la cruauté et la pitié, m'épouvanta plus encore que l'extrémité de la rue Sainte-Anne.

J'ai vu une femme de loterie, jeune et jolie, assise à son comptoir à côté d'un beau jeune homme et écouter tranquillement ses propos d'amour, pendant que d'un air indifférent elle vendait à de

pauvres ouvriers un papier infâme qui devait combler leur misère.

Cet amour, en présence d'une roue de fortune, me fit soulever le cœur.

J'ai vu un censeur se mettre à son échafaud, retranchant sans pitié une pensée d'homme, comme s'il ne s'agissait que de sa tête; un homme ivre et ignoble qui mutilait une opinion comme un bon soldat qui se battrait contre un ennemi.

Dans toutes ces ordures sociales, je n'ai rien vu de plus hideux qu'un censeur.





CHAPITRE IX.

L'INVENTAIRE.

Tous ces biens sont à toi.
(SATAN.)

Je n'aimerai plus rien quand je vous oublîrai.
(FRÉDÉRIC SOULIÉ.)



ENTRÉ chez moi, j'étais obsédé par ces funestes images; le monde physique, vu de près, m'avait rendu malheureux; le monde moral, observé avec une loupe, m'avait rendu misérable; à force de poésie j'en étais venu à détester les hommes, à force de réalité je me figurais que je devais détester la vie. J'étais tombé de bien haut, moi qui jadis étais poursuivi de tant de bonheur; moi qui à chaque pas, à chaque mouvement, me félicitais de la vie; moi qui voyais l'univers à travers un prisme couleur de

rose! Ma vie était flétrie, mon univers était changé; je m'étais engagé, sans le savoir, dans un drame inextricable, il fallait en sortir à tout prix, et je n'avais pas de dénoûment. Je résolus d'en trouver un à toute force, et déjà j'avais ouvert machinalement le lourd secrétaire d'ébène incrusté d'une nacre jaunissante, meuble précieux de ma vie domestique : tout un poëme répandu dans divers tiroirs ; j'en fis mélancoliquement la revue, cette revue était amusante comme un souvenir.

D'abord, vous apercevez, au milieu du secrétaire, une masse assez considérable de papiers déjà vieux : ce sont des vers de jeune homme, des plans de drames, des livres commencés, un avortement complet, un édifice qui n'a été élevé qu'à moitié, et qui déjà tombe en ruine ; pas une de ces pensées qui me dévoraient n'avait été mise en lumière, pas une d'elles n'avait trouvé d'écho au dehors, aucune mémoire d'homme ne s'en était occupée, pas même la mienne : Dans les arts de l'imagination, penser n'est pas le plus difficile; le plus difficile, c'est de produire cette pensée, c'est de la jeter au dehors assez complète pour qu'elle frappe, assez parée pour qu'elle séduise. Si jeune et si fort, je n'en avais pas eu le courage; comme une soubrette malhabile ou paresseuse, j'avais laissé ma déesse à demi nue, non pas dans cette nudité décente

et gracieuse qui est le comble de l'art, mais dans cette nudité maladroite qui offense : un bas mal tiré retenu par une jarretière usée, un corset dont on voit tout le travail, un jupon disgracieux ; tout le dessous, et pas une gaze par-dessus. Voilà ce qui occupe mon premier tiroir.

Le second tiroir est presque vide ; il contient mes papiers de famille, quelques titres de propriété, des rentes sur l'État, achetées après tant de sueurs, mon testament qui n'a que deux lignes ; toute ma liberté, ma douce et précieuse liberté, dans ces chiffons ! Brûlez ce tiroir, et demain je redeviens foule, demain je ne suis plus qu'un mercenaire, un marchand de saillies à défaut de mieux, un oiseau sur la branche qui, dès le premier jour du printemps, aperçoit le sombre hiver. Pourtant ce tiroir, si précieux à mon existence, est le seul qui ne soit pas fermé ; en revanche, le tiroir d'à côté est défendu par deux serrures : dans le tiroir ouvert il s'agit d'argent, il s'agit de cœur dans le tiroir fermé, c'est pourquoi il le sera toujours.

Je ne suis pas de ceux qui rient d'un amour perdu. J'ai éprouvé qu'un amour ne se remplace pas par un autre amour. Le second fait tort au troisième, le troisième au quatrième ; ils s'affaiblissent l'un l'autre comme un écho, comme le cercle fragile qui ride l'onde agitée par la pierre

d'un enfant. Surtout il est une femme qu'on ne remplace jamais, c'est la seconde femme que l'on aime.

Tout cela est échelonné dans mon tiroir : des lettres, des cheveux, des bagues, quelques portraits, des bracelets brisés. Il ferait nuit, qu'à leur odeur, à leurs formes, à un je ne sais quoi que je devine, je les reconnaîtrais. Ces longs cheveux noirs étaient étrangers, ils ornaient une tête impérieuse et fière; encore enfant, malgré les plus tendres caresses, je n'osais pas fixer ces yeux noirs et brûlants : cet amour me fit peur, je le brisai, commençant violemment mon éducation de jeune homme.

Vous voyez ces lettres : un gros papier, de longues barres, un langage à part, intelligible seulement pour celui qu'on aime. De la grande dame je m'étais élevé à la grisette, une fille douce et jeune qui tenait tout de moi, que j'aimais à la folie, qui venait le matin, se jetait en souriant sur mon tapis, et là, des heures entières, moitié dormant, moitié éveillée, tantôt me regardant travailler avec un calme et long sourire, tantôt s'impatientant légèrement, attendait le moment heureux où, fière d'être à mon bras, charmée de sa jeune beauté, elle se laissait conduire à nos fêtes, à nos spectacles, partout où pour être bien reçue il suffit d'être jeune et jolie.

Il y a là un bracelet, je le garde avec soin; j'avais promis de le rapporter moi-même, mais je le garde. Il me fut donné dans un moment de folle ivresse; c'était un soir, je ne la connaissais pas, elle prit ma main, elle m'entraîna dans son brillant boudoir : pendant un an j'aurais soupiré pour elle que je n'aurais pas été plus aimé. Aussi as-tu pris ta place là, bonne fille! Plaise au ciel, quand tu auras trente ans, t'accorder une bonne place à Bicêtre ou aux Repenties, puisque tu dois y venir tôt ou tard!

J'ai encore à moi un anneau de fiancée, un petit gant jaune et brodé, un long voile vert dont l'histoire me fait tressaillir *. Pour toi, Henriette, j'aurais donné tout cela, tout cela, si tu avais voulu te souvenir de Charlot.

* Voir l'appendice.

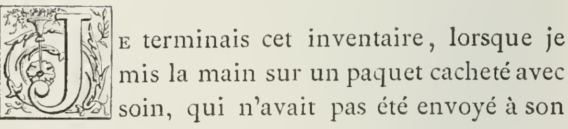




CHAPITRE X.

POÉSIE.

Non prius audita.
(Odes.)



Je terminais cet inventaire, lorsque je mis la main sur un paquet cacheté avec soin, qui n'avait pas été envoyé à son adresse et qui était resté là comme une chose qui ne m'appartenait plus, comme un dépôt sacré que je ne pouvais violer sans délit. Cependant, par je ne sais quelle curiosité criminelle, j'ouvris ce paquet mystérieux. Il se composait d'un mouchoir de soie, dont la couleur appartenait évidemment à une mode passée; il était accompagné d'un simple billet soigneusement cacheté et encore tout empreint d'un parfum doux et faible, suave avant-coureur d'une lettre d'amour. J'ouvris cette lettre,

c'était une écriture moulée, que d'abord je ne pus croire de ma main ; ce ne fut pas sans une émotion profonde que je relus ces vers depuis longtemps oubliés :

Il te plaît, jeune fille, eh bien ! je te l'envoie,
Et la prochaine nuit, loin des yeux importuns,
Si tu veux confier à ses longs plis de soie
Tes cheveux doux et bruns ;

Si le sommeil, plus fort que ta coquetterie,
Endort ton frais sourire un moment arrêté,
Pour ne laisser régner sur ta bouche fleurie
Que ta jeune beauté ;

Si, plus doux que les feux des deux frères d'Hélène,
Tes yeux sous leur paupière ont voilé leur clarté,
Et si les soupirs seuls de ta suave haleine
Troublent l'obscurité :

Comme le chant léger d'un sylphe qui voltige
Sur les pas d'une fée aux pieds blancs et polis,
Et qui pose en passant, sans en courber la tige,
Ses ailes sur un lis ;

Une voix, doucement plaintive à ton oreille,
Te parlant dans la nuit, sans te causer d'effroi,
Te dira bas, bien bas : « Enfant, tu dors, il veille ;
Il veille, et c'est pour toi !

« Il demande à la nuit les leçons de l'histoire,
De fabuleux récits, des pensers douloureux,
Et des accents de joie, et des chants de victoire,
Et des vers amoureux.

« Il cherche pour te plaire une palme suprême,
Il veut sentir son front couronné comme un roi,
Pour se mettre à genoux et te dire : Je t'aime,
Je t'aime, c'est pour toi. »

C'est pour toi que je veux un nom grand et célèbre;
Puis, à ton nom chéri prêtant l'appui du mien,
De l'avenir pour toi levant l'oubli funèbre,
Je lui dirai le tien.

Et tous les cœurs aimants, retrouvant leur folie
Dans cet amour vivant dont tu m'as enchanté,
Sauront ton nom, plus doux que le nom de Délie,
Que Tibulle a chanté.

Oh ! mais, lorsque l'azur de ce tissu de soie
Pressera sur ton front tes beaux cheveux bouclés,
Eusses-tu renfermé tes plaisirs et ta joie
Sous mille et mille clés;

Si de quelque rival enivré sur ta couche
Les baisers enflammés, qui me feraient affront,
Répondant en silence aux baisers de ta bouche,
L'écartaient de ton front;

Plus forte que le cri de cet oiseau sinistre
Qu'une nuit orageuse évoque de son sein,
Plus triste que le chant du vieux et saint ministre
Qui trouble l'assassin,

Cette voix te crîra : « Prends garde; ta folie
Peut-être aura demain de subites rougeurs,
Son œil voit tout; prends garde : un cœur qu'on humilie
Rêve des jours vengeurs. »

Ou plutôt si tu dois dans une nuit profane,
En faire à ton amant un triomphe moqueur,
Livre au feu dès ce soir ce tissu diaphane,
Brûlé comme mon cœur!

Je refermai violemment mon tiroir, et sur la planche d'à côté je trouvai mes pistolets : c'est une belle arme, montée par Stelein, artistement ciselée et trempée dans le Furens. Je m'amusai à les contempler de nouveau, à regarder encore, gravée sur la platine, cette tête de sanglier, et machinalement mon sang s'échauffait, mon pouls battoit plus fort; j'étais heureux d'un bonheur si cruel, mais si vif que je ne sais ce qui fût arrivé, quand j'entendis frapper un léger coup à ma porte.

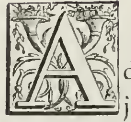
« Entrez, petite », criai-je, et la porte s'ouvrit.



CHAPITRE XI.

JENNY.

Cherche.
(Théodose Burette.)



A mesure que l'aimable enfant entrait dans ma chambre, mon pistolet, que j'avais élevé à la hauteur de ma tempe, s'abaissait sensiblement, et au dernier pas que fit la jeune fille il était retombé à sa place accoutumée. « Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous, petite Jenny? lui dis-je tranquillement; avez-vous encore perdu quelques fragments de ma garde-robe ou brûlé ma plus belle chemise? — Une bonne nouvelle, Monsieur : je me marie demain. »

Je fus frappé comme d'un coup de foudre. Il y avait six ans que je la traitais comme un enfant; le matin même j'avais mis pour elle quelque trian-

dise en réserve, et elle allait se marier, cette toute petite Jenny, cette enfant! Je la regardai, et en effet je trouvai qu'il n'y avait là rien d'étrange. Je poussai un profond soupir et, me levant furieux :

« Maudit soit, m'écriai-je, le premier qui s'est avisé de faire de l'horreur métier et marchandise! maudit soit la nouvelle école poétique avec ses bourreaux et ses fantômes! ils ont tout bouleversé dans mon être; à force de me faire observer le monde moral dans ses plus mystérieuses influences, ils m'ont empêché de remarquer que cette jolie petite Jenny n'était plus un enfant! Pardonne-moi, ma petite Jenny, m'écriai-je en me rapprochant d'elle; j'avais espéré que tu resterais toujours enfant. » Et Jenny, prête à pleurer, se reprit à rire, puis, me tendant sa grosse joue : « N'embrassez-vous pas votre petite Jenny aujourd'hui?

— J'embrasse respectueusement une vénérable fiancée, répondis-je en m'inclinant.

— Votre petite Jenny, répondit-elle.

— Ma petite Jenny, soit; et je ne pus retenir un gros soupir.

— Vous viendrez à la noce, n'est-ce pas? me dit Jenny en jouant avec le devant de mon habit; nous vous attendrons demain.

— Bien volontiers, Madame ». Et à ces mots elle me quitte en courant de toutes ses forces. Je me

mis à la fenêtre, et l'instant d'après je la vis remonter dans une grosse charrette de blanchisseuse traînée par un grand cheval normand. Elle gouvernait cette lourde machine avec autant de facilité qu'un cocher du faubourg Saint-Germain qui conduit sa noble maîtresse à Saint-Sulpice.

Le lendemain, je me dirigeai vers les Batignolles. La noce était nombreuse, et elle passa devant moi avant de se rendre à l'église. Jenny marchait en tête, couverte de rubans, et portant un énorme bouquet de fleurs d'oranger qui me fit presque rougir. Son mari venait après elle, jovial garçon fort insignifiant à contempler ; puis tout l'attirail ordinaire, une mère attendrie, un père tout fier de son habit neuf, les commères de l'endroit et une enivrante odeur de cuisine exhalée par le restaurateur le plus célèbre du pays. Je suivis Jenny jusqu'à l'autel ; on eût dit qu'elle n'avait fait que cela toute sa vie. Elle dit oui d'un ton ferme et décidé, acheva une courte prière et se leva. J'avais couru au-devant d'elle et je lui offris gravement l'eau bénite. Chose étrange ! je fus heureux de sentir son doigt effleurer le mien, moi qui depuis six ans, deux fois par semaine, l'embrassais à tout hasard. Jenny appartenait à un autre ! Cependant je calculais ses chances de bonheur. Je compensais ses jours de repos et ses jours de tra-

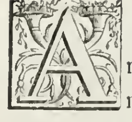
vail, et je trouvais déjà que ce plus bel instant de sa vie, son beau jour de noce, avait la physionomie monotone d'un jour très-vulgaire. Vous pouvez m'en croire, cette longue cérémonie du mariage est la cause de bien des célibats. Après les premiers compliments, je laissai la noce se livrer à ses épanchements bachiques. Je pris congé de Jenny, elle m'accompagna jusqu'à la porte : je la quittai avec regret. « Serait-il donc possible, m'écriai-je, que l'amour ne s'aperçût pas du premier coup? Pourrait-il donc arriver qu'on fût épris d'une femme sans le savoir? » A cette pensée je frémis involontairement. Malheureux que j'étais! c'est en vain que je voulais me le dissimuler à moi-même, ce n'était pas Jenny qui me rendait misérable. Je n'étais pas le jouet d'un amour ignoré : je savais trop bien quel était l'objet auquel j'avais attaché ma vie! Pourquoi donc ne pas agir, malheureux! Eh! le moyen d'agir? Comment parler à qui ne peut vous comprendre? Eh! qu'importe qu'elle comprenne? De quel droit vouloir élargir le cercle dans lequel s'agite le cœur d'une femme? De quel droit en exiger ce qu'elle ne peut te donner? Et j'étais sur le point de me figurer que la fatalité des Orientaux pourrait bien être quelque chose de plus raisonnable qu'on ne le pense.



CHAPITRE XII.

L'HOMME-MODÈLE.

Un ver, un Dieu!
(BOSSUET.)



A la porte de la barrière, je me trouvai nez à nez avec un homme d'un âge mûr, d'un très-beau visage orné d'une barbe longue et noire. Je le regardai fixement.

« Si tu veux me voir, me dit-il, paye-moi : je suis le modèle vivant de la nature la plus parfaite ; tu vas en juger par tes yeux. » Je m'appuyai contre un arbre. « Fais l'Apollon, lui dis-je, et sois beau, si tu veux être payé. »

Alors il se dressa sur toute sa hauteur, repoussa sa barbe sous son menton, écarta son pied en arrière, leva les yeux au ciel, ouvrit ses narines, laissa tomber son bras gauche dans sa force et sa

liberté. « Le bel homme! » me disais-je, et par un mouvement d'envie : « A présent, lui dis-je, fais-moi voir un esclave romain qui va être fouetté pour avoir volé des figues. »

Aussitôt il se mit à genoux, courba le dos, baissa la tête, s'appuya sur ses deux mains nerveuses, et, se traînant sur le ventre jusqu'à moi, il me regarda avec l'air affable et craintif d'un chien qui a perdu son maître. « Il y a peu de différence, pensai-je en moi-même, entre un esclave et un dieu ; » et, comme pour le venger de sa bassesse : « A présent, lui dis-je, fais-moi voir un esclave qui a tué son maître, et qui se révolte. »

Il se releva, ne s'appuya plus que sur un genou ; il fit semblant de prendre avec ses deux mains un homme égorgé, ouvrit une large bouche, et l'œil à demi fermé, l'oreille tendue, vous auriez dit qu'il savourait par tous les sens le plaisir de la vengeance : j'en eus peur. « Pourrais-tu faire l'homme ivre? lui demandai-je.

— Je ne contrefais jamais l'ivresse, me répondit-il en se relevant : si tu me payes bien, tu me verras ce soir ivre-mort au coin d'une borne, et tu me verras gratis. »

Je lui jetai quelque monnaie. L'Apollon, l'esclave, redevenu homme vulgaire, n'avait plus pour me remercier qu'un niais sourire et une

expression sans chaleur; un être si beau et si nul! un si intelligent comédien, un si stupide mendiant! J'étais prêt à en revenir à mon texte; mais l'accident me fit rire, et je fus tout fier d'être encore joyeux.

Cependant un petit Savoyard, oisif, insouciant et flâneur, comme ils ont tous le bonheur d'être, ayant jugé sans doute que j'étais un bon homme, se mit à courir après moi. « Donnez-moi quelque chose, mon capitaine! — Le capitaine restait muet. — Mon général! — Le général courait toujours. — Mon prince! — Toujours rien. — Mon roi! » Je fus sur le point de lui donner; mais je voulais voir où il irait. Le pauvre diable était au bout de ses titres, il s'arrêta et me regardait tristement partir, quand, le voyant immobile, je revins sur mes pas : « Imbécile, lui dis-je tout en colère, puisque tu as tant fait, appelle-moi donc : *Mon Dieu!* — Donnez-moi quelque chose, mon Dieu! » s'écria-t-il en joignant les mains.

Je lui donnai de quoi passer le pont des Arts.

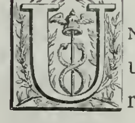




CHAPITRE XIII.

LE PÈRE ET LA MÈRE.

O fille encor trop chère!
(LUSIGNAN.)



NE journée si gaiement passée me donna une nuit charmante, mille songes heureux, et le matin, quand je m'éveillai, je fus tout étonné de me trouver la tête légère, la pensée libre. Alors, m'étendant mollement dans mon lit, je me mis à savourer mon réveil à loisir, comme autrefois, quand, fier de tant de chefs-d'œuvre de seconde main qui parent ma chambre, je les analysais lentement, les faisant assister aux joies de mon réveil.

Je résolus d'être heureux au moins encore un jour, un seul jour de calme et d'illusion! J'étais comme un sorcier qui cherche le grand œuvre,

qui laisse de côté ses fourneaux et son alambic un instant, qui se pare de sa plus belle veste et qui va se promener aussi simplement que s'il n'était pas à la veille d'avoir des millions.

Tout en pensant au grand œuvre je m'habillais, je me parais, je me faisais gai, je fredonnais un air nouveau qu'un orgue répétait sous mes fenêtres. Je sortis, et, par une vieille habitude, je dirigeai mes pas du côté de Vanves. Arrivé en présence du *Bon Lapin*, je m'arrêtai subitement : c'était là que j'avais flétri ma vie sans le savoir! A ce joyeux rendez-vous m'était venue la folle idée de suivre jusqu'au bout, témoin impassible et persévérant, la destinée d'une jeune fille. Cependant j'entrai dans le jardin. Il faisait chaud, mais une chaleur d'automne, un soleil lourd et pesant, contre lequel on est mal défendu par une feuille jaunie et fanée. Je m'assis à ma table accoutumée. J'y avais tracé autrefois mon chiffre artistement enlacé dans un L gothique; ce chiffre existait encore, mais il était à moitié effacé; d'autres chiffres l'entouraient, plus nouveaux et aussi fragiles. Que de joyeux moments j'avais passés à cette même table! Quelles tranquilles contemplations! Que de fois, à cette place même et sur ces branches immobiles, n'ai-je pas vu se balancer le tissu rose et le léger chapeau! Puis, en me retournant au fond du jardin, je ne

vis qu'une grande dame richement habillée : elle était assise vis-à-vis un beau jeune homme qui paraissait lui parler chaudement et qu'elle écoutait avec dédain ou courroux.

L'attitude de cette femme attira mes regards, ses formes élegantes me firent désirer de voir son visage, je ne sais quel vague pressentiment me disait que j'allais la reconnaître ; mais j'avais beau regarder, la jeune femme ne se retournait pas. Au même instant, par la porte du jardin qui restait entr'ouverte, un homme infirme et pauvre, que conduisait une vieille femme, se présenta pour demander l'aumône; son ton était décent, sa voix n'avait rien de plaintif, j'en eus pitié. Après moi il alla solliciter la grande dame ; elle le repoussa rudement, et déjà il sortait, quand, la regardant de plus près : « Ma femme, dit-il à sa compagne, ne croirait-on pas que c'est là notre enfant ? » La pauvre femme poussa un gros soupir : au premier coup d'œil elle avait reconnu sa fille. Le vieillard voulut l'embrasser et lui pardonner; elle se détourna avec dégoût. « Au nom de ton vieux père, mon enfant, reconnais-nous encore, nous qui t'avons tant pleurée ! » Et elle détournait les regards. « Au nom du ciel, disait la mère, reconnais-nous, nous qui te pardonnons ! » Toujours le même silence. J'étais hors de moi. Je me levai : « Au

nom de Charlot, m'écriai-je, contemplez votre vieux père à vos genoux ! » Les deux vieillards tendaient les bras; mais au nom de Charlot elle s'était levée, et, détournant la tête, elle sortit, suivie par le jeune homme, qui avait l'air consterné.

A peine sa robe blanche avait-elle dépassé la porte que le vieillard, s'asseyant à mes côtés et d'un air à peu près riant : « Vous avez donc connu mon Charlot? me dit-il. — Si je l'ai connu, brave homme ! j'ai mieux fait que de le connaître, je l'ai monté, et, sans faire tort à personne, c'était un digne baudet, sur ma parole.

— Ah ! oui, un digne baudet, reprit le vieillard, un grison qui portait vingt charges de fumier par jour, ajouta-t-il en vidant le verre de sa fille et en mangeant le pain qu'elle avait laissé.

— Comment donc se fait-il, repris-je, que vous ayez perdu ce digne compagnon?

— Hélas ! dit-il, ma femme le prêtait souvent à notre Henriette; nous aimions tant cette enfant, que plus d'une fois j'ai porté moi-même la charge de Charlot pour qu'il pût promener Henriette. Un beau jour, je m'en souviendrai toute ma vie, Charlot et Henriette s'en allèrent pour ne plus revenir; ma femme pleurait son Henriette, moi je les pleurais tous les deux. Cette perte nous a rui-

nés; il m'a été impossible de me nourrir longtemps, et me voilà avec une besace et un bâton.

— Pauvre, pauvre Henriette! reprit la vieille femme.

— Oui, pauvre Henriette! et pauvre, pauvre Charlot! ajouta le vieillard, car j'imagine qu'il a fait une triste fin.

— Certainement, une triste fin! repris-je. Je l'ai vu mourir; il a été dévoré par des chiens, et c'était pour me divertir un instant! »

A ces mots les deux vieillards reculèrent de trois pas, et sortirent avec épouvante.

C'est en vain que je voulus les rassurer et les retenir, je ne pus m'en faire entendre, et ils s'éloignèrent plus indignés de ma barbarie que de celle de leur enfant.

En effet, de quel droit pouvais-je leur faire de la peine, moi qui n'étais qu'un étranger pour eux?





CHAPITRE XIV.

LES MÉMOIRES D'UN PENDU.

Le pendu ressuscite.

(LA FONTAINE.)

Je revenais sur mes pas, cherchant vainement tout le plaisir que je m'étais promis, quand, au milieu de la route, je rencontrai un voyageur qui allait au pas, un gai compagnon, insouciant amateur de bon vin et de bonne chère; on voyait qu'il marchait sans avoir de but, peu inquiet de son gîte du soir et de son repas du lendemain; son visage était franc et ouvert, le hasard respirait dans toute sa personne, et, sans nul doute, en fait de vie, c'est une bonne chose que le hasard. J'ai toujours remarqué qu'il donnait à un homme qui s'y abandonnait franchement je ne sais quel air de force et de liberté

qui fait plaisir à voir : ainsi était le voyageur. Comme je voulais me divertir à tout prix, et que d'ailleurs il n'avait pas l'air bien farouche, je me mis à marcher à ses côtés. C'était un bon homme, il m'adressa le premier la parole.

« Vous allez à Paris, Monsieur ? me dit-il nonchalamment ; en ce cas-là, vous me montrerez le chemin, car, dans toutes ces carrières, je me suis déjà égaré deux fois.

— Volontiers, mon brave, vous n'avez qu'à me suivre ; nous entrerons à Paris ensemble, bien qu'à vrai dire vous n'ayez pas l'air très-pressé d'y arriver.

— Je n'ai jamais été pressé d'arriver nulle part quand je me trouvais en sûreté. Tel que vous me voyez, j'ai plutôt mené la vie d'un bon bourgeois que d'un chevalier nomade. Il y a en Italie plus d'un rocher sur lequel je suis resté quinze jours en embuscade, l'oreille tendue, l'œil au guet, la carabine à la main, attendant un gibier qui n'arrivait pas.

— Eh quoi ! Monsieur, seriez-vous par hasard un de ces hardis brigands siciliens dont j'ai entendu tant d'agréables récits d'assassinat et de vol, et dont la vie hasardeuse a si bien inspiré Salvator Rosa ?
— Oui, certes, reprit le brigand, j'ai été dans mon temps un de ces hardis Siciliens, un jovial et cou-

rageux bandit, enlevant un homme sur la grande route aussi habilement qu'un filou français peut voler une misérable bourse dans une foire de village. A ces mots, il baissa la tête et poussa un profond soupir de regret.

— Il me semble que vous devez bien regretter cette belle vie, lui dis-je avec l'air du plus grand intérêt.

— Si je la regrette, Monsieur! vivre autrement ce n'est pas vivre. Rien n'égale sous le soleil un digne habitant des montagnes. Figurez-vous le jeune homme à dix-huit ans: un habit vert aux boutons d'or, les cheveux élégamment noués et retenus par un léger filet, une riche ceinture de soie à laquelle ses pistolets sont suspendus, un large sabre qui traîne derrière lui en jetant un son formidable, une carabine brillante comme de l'or sur ses épaules, à son côté un poignard au manche recourbé; figurez-vous un jeune bandit ainsi armé, posté sur le haut d'un roc, défiant l'abîme, chantant et se battant tour à tour, tantôt faisant alliance avec le pape et tantôt avec l'empereur, rançonnant l'étranger comme un esclave, buvant le rosolio à longs flots, faisant les délices des tavernes et des jeunes filles, et toujours sûr de mourir à une potence ou sur un lit de grand seigneur: voilà le bon métier que j'ai perdu.

— Perdu ! cependant il me semble que vous n'avez pas dû être facile à prendre, et que, si vous vous êtes retiré du métier, c'est que vous l'avez bien voulu.

— Vous en parlez bien à votre aise, répliqua le bandit : si comme moi vous aviez été pendu...

— Vous, pendu !

— Oui, pendu, et cela pour un excès de dévotion. J'étais caché dans un de ces impénétrables défilés qui bordent Terracine, quand un beau soir la lune se leva si brillante et si pure que je me ressouvins que depuis longtemps je n'avais pas offert le dixième de mon butin à la madone. Justement c'était la fête de la Vierge ; toute l'Italie ce jour-là avait retenti de ses hommages ; moi seul je n'avais pas eu de prière pour elle. Je résolus de ne pas rester plus longtemps en retard ; je descendis rapidement la vallée, admirant le brillant reflet des étoiles dans le vaste lac, et j'arrivai à Terracine au moment où la nuit était plus éclairée. J'étais tout entier à la Madone, je traversai la foule des paysans italiens qui prenaient sur leurs portes le frais du soir, sans songer que tous les yeux étaient sur moi. J'arrivai à la porte de l'église, un seul battant était ouvert, sur l'autre battant était affichée une large pancarte : c'était mon signalement et ma tête mise à prix. J'entrai dans l'église, une

église encore italienne, avec ses arceaux découpés, sa mosaïque savante, son dôme aérien, son autel de marbre blanc, son parfum, et les derniers sons de l'orgue visitant le moindre écho tour à tour. La sainte image de la Madone était entourée de fleurs; je me prosternai devant elle, je lui offris sa part dans mon butin : une croix de diamants qui avait été portée par une jeune Sicilienne, un petit coffre anglais d'un travail précieux. La Vierge parut satisfaite de mon hommage; je me relevai plein de sécurité et de paix et je retournais dans les montagnes, quand à la porte de la chapelle je fus saisi par derrière, et les sbires m'entraînèrent dans une prison dont je ne pouvais m'échapper : il n'y avait ni une femme ni une jeune fille, et il ne me restait rien pour payer le geôlier.

— Et vous fûtes pendu, mon brave?

—Je fus pendu le lendemain. On voulait étouffer le bruit de ma détention, et quelques heures suffirent pour élever un gibet et trouver un bourreau. Le matin on vint me prendre, on me fit sortir de mon cachot, et à la dernière grille je trouvai des pénitents italiens blancs et noirs, gris, chaussés, pieds nus, tenant à la main une torche allumée, ayant la tête couverte d'un *san benito* qui ne laissait voir qu'un œil creux : vous les eussiez pris pour autant de fantômes. Devant moi, quatre

prêtres murmurant les prières des morts portaient une bière, et je marchai à la potence. La potence était honorable : c'était un grand poteau qui s'élevait sur un léger monticule ; de blanches marguerites formaient un tapis de fleurs à ses pieds ; sur le derrière s'élevaient les montagnes témoins de mes exploits, sur le devant se déroulait un précipice où tombait avec un sourd murmure un torrent rapide dont l'humide vapeur arrivait jusqu'à moi ; autour de la potence tout était parfum et lumière. Je m'avançai sans trembler au pied de l'échelle ; mais, jetant un dernier coup d'œil sur mon cercueil et le toisant d'un regard : « Ce cercueil n'est pas assez « grand pour contenir tout mon corps ! m'écriai- « je ; on ne me pendra pas, si je n'en vois arri- « ver un autre de ma taille. » Et je pris un air si résolu que le chef des sbires, s'approchant : « Mon « cher fils, me dit-il, assurément vous auriez rai- « son de vous plaindre si ce cercueil devait vous « contenir tout entier ; mais, comme vous êtes « très-connu dans le pays, nous avons décidé, « quand vous serez mort, de vous faire couper la « tête et de l'exposer au point le plus élevé de « notre ville ; vous voyez donc que vous aurez « toujours assez de place. »

Je fus convaicu : je montai à l'échelle, et en un clin d'œil je fus sur le haut de la potence ; la vue

était admirable et le bourreau novice, de sorte que j'eus le temps de jeter un dernier coup d'œil sur la foule. Quelques jeunes gens tremblaient de fureur, de jeunes filles étaient en larmes, d'autres se réjouissaient ouvertement; au milieu, un bandit comme moi dont le regard me promettait la vengeance. Je me promenais sur la potence, au-dessus du précipice: « Tu vas te tuer! criait le bourreau; « attends-moi. » Il arriva enfin, mais il avait le vertige, ses jambes tremblaient; cette cascade au-dessous, cet éclatant soleil au-dessus! Enfin il me mit la corde au cou, me poussa dans l'abîme, tenta d'appuyer son ignoble pied sur mes épaules; mais ces épaules sont fermes et fortes, un pied d'homme n'y peut laisser d'empreinte; celui de mon bourreau glissa, le choc fut violent; d'abord il s'arrêta au bout de la potence avec ses deux mains, puis une de ces mains faiblit, et l'instant d'après il tomba lourdement dans la fondrière et il fut emporté par les flots. »

Cette potence si riante, cette scène de mort si gaiement racontée, m'intéressaient au dernier point; jusqu'ici je n'avais pas imaginé que la potence pût devenir un agréable sujet de joyeux souvenirs: jamais je n'ai vu colorer la mort de pareille couleur; au contraire, parmi ceux qui ont exploité cette mine féconde en sensations, c'est à

qui rembrunira le plus le tableau, à qui ensanglantera la scène, comme si dans notre vie sociale la peine de mort n'était pas une action vulgaire, une espèce d'amende à payer dont on a toujours le montant, rien de plus. Ainsi l'avait envisagé le bandit italien; il savait que la potence était la contre-partie de sa profession, et il avait dans l'âme trop de justice pour s'en plaindre. Je voulus donc savoir ce qu'il était devenu depuis ce temps-là : à ma prière il continua son récit.

« Je me souviens fort bien de la moindre sensation, me dit-il sans se faire prier, et ce serait à recommencer dans une heure que je ne m'en inquiéterais pas davantage. Dès que j'eus la corde au cou et que je fus tombé de la potence, je sentis d'abord un grand mal à la gorge, puis je ne sentis rien ; l'air arrivait à mes poumons lentement, mais, ainsi rétrécis, la moindre parcelle de cet air bienfaisant me rendait à la vie, et d'ailleurs, légèrement balancé au milieu de l'air, je le respirais par tous les pores; je me souviens même que ce balancement n'était pas sans charmes; je voyais les objets comme à travers un voile de gaze ; un grand silence fatiguait mon oreille; je pensais à quelque chose, je ne sais plus à quoi, si ce n'est une fois à l'argent que j'avais gagné la veille à mon camarade Grégorio. Tout à coup l'air me manqua, je ne vis

plus rien, je ne sentis plus de balancement : j'étais mort!

— Pourtant, lui dis-je, vous voilà de ce monde plus que jamais, et je vous en félicite de bien bon cœur.

— Ceci est un grand miracle, me répondit gravement le bandit. J'étais mort depuis une heure, quand mon camarade coupa la corde, et lorsque je revins à moi, mes yeux rencontrèrent le bienveillant regard d'une femme qui, penchée sur moi, me rendait mon âme, une âme plus pure et plus forte. Elle avait la voix italienne, une grâce italienne, une langue italienne, toutes les perfections d'une jeune fille italienne. Je crus un instant que je sortais du tombeau et que la madone de Raphaël me recevait dans ses bras. Voilà, seigneur, mon histoire de bandit. J'ai promis à la jeune Maria de devenir honnête homme, si je le pouvais; j'espère en venir à bout par amour pour elle ; j'ai même déjà, pour être honnête parmi vous, ce qu'il y a de plus difficile à avoir, un habit propre et un chapeau neuf.

— Il vous faudrait encore un métier, ajoutai-je, et j'ai bien peur que vous n'en ayez pas.

— Voilà ce qu'on me dit partout, reprit-il, et j'ai beau chercher, je n'ai jamais vu qu'un métier menât à quelque chose parmi vous.

— Croyez-vous être plus heureux en Italie?

— En Italie, me dit-il, la campagne produit chaque matin assez de champignons pour nourrir toute une ville dix fois peuplée comme la ville de Rome : chez vous, tout se paye, jusqu'à vos champignons qui sont mortels.

— Pensez-vous donc que le métier de lazzarone soit un métier d'honnête homme?

— Il n'y en a pas de plus honnête; on n'est ni maître ni valet; on ne dépend que de soi; on ne travaille que lorsqu'il y a urgence, et il n'y a jamais urgence, tant qu'on a un bon soleil; enfin on peut voir le Pape tous les jours, ce qui vaut vingt indulgences par semaine : voilà ce que c'est que d'être lazzarone.

— En ce cas-là, pourquoi donc ne vous êtes-vous pas fait recevoir, je vous prie?

— J'y avais bien songé, dit-il, Maria même m'en avait prié; mais j'ai trop peur des éruptions du Vésuve. »

En même temps nous entrions dans Paris.

L'entrée de Paris, par la barrière du *Bon-Lapin*, est peut-être la plus agréable, quoique la plus modeste de toutes. Vous arrivez à travers les champs, vous traversez une vaste plaine où manœuvre la cavalerie chaque matin; vous entrez dans une étroite allée, vous laissez à votre gauche

la *Grande Chaumière* et toutes les guinguettes qui l'avoisinent, et tout d'un coup vous vous trouvez en présence du Luxembourg, aimable et tranquille refuge fait exprès pour ces quartiers lointains. Mon Italien m'interrogeait à chaque pas, s'étonnant de tout, tantôt des vieilles femmes qui encombraient le jardin, tantôt des jeunes pairs qui venaient faire des lois ; cette vaste salle de spectacle et cette Sorbonne si mesquine, ces grands hôtels en simple pierre et pas une statue de marbre, pas un homme occupé à se chauffer au soleil ; des lazzaroni travaillant comme des forçats, d'autres lazzaroni chantant dans les rues d'une voix fausse accompagnée d'un instrument plus faux encore ; des gravures, rouge et blanc, à la porte des vitriers ; des pots de terre sans élégance, rien d'antique ; des rues étroites, un air infect, de jeunes filles chargées de misère et sans sourire, des marchands de poisons à toutes les rues, et pas une madone. Le bandit était consterné : « Quel métier vais-je faire ici, me dit-il avec un air d'inquiétude visible.

— Avant tout, que savez-vous faire ? lui demandai-je, un peu embarrassé de sa personne.

— Rien me dit-il ; seulement je ferais de la meilleure musique, de la meilleure peinture ; je garderais mieux un palais que tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent ; et quant à vos marchands de

poisons, voici un poignard qui vaut mieux que toutes leurs drogues, ajouta-t-il avec un énergique sourire.

— Si vous n'avez pas d'autre ressource, je vous plains bien sincèrement, mon maître ; nous avons sur les bras quinze mille peintres, trente mille musiciens et je ne sais combien de poëtes qui ne sont pas trop dans leurs affaires ; et quant à votre poignard, je vous conseille de le laisser en repos, car cette fois vous seriez pendu à une potence dont la corde ne casse jamais.

— Cependant, sans me vanter, je ne chante pas mal une chanson d'amour. Quand j'étais à Venise, c'était parmi les seigneurs les plus galants à qui me confierait la conduite de ses sérénades, et je les menais si bien que plus d'une fois il m'est arrivé d'achever pour mon propre compte l'entreprise que j'avais commencée pour un autre.

— La sérénade serait le plus sot des métiers parmi nous. En France, il n'y a qu'une manière sûre de prendre une femme, c'est de lui donner quelque chose ; toutes les chansons du monde n'y feraient rien. Tu serais Métastase en personne, elles ne feraient que rire, pauvre diable, des sons lamentables de ta guitare et des chants mélodieux de ton amour dans une nuit d'été.

— En ce cas-là, reprit le jeune homme en rele-

vant la tête, j'irai demander du service au roi de France, je lui montrerai comment je sais manier une carabine et me faire obéir d'un bataillon : s'il veut me prendre à son service, je m'engage à monter la garde au plus fort de l'été sans parasol, comme le plus hardi bandit.

— Apprenez qu'on ne parle pas au roi de France. D'ailleurs, pour ce qui est de votre talent sur la carabine, vous trouverez chez nous deux cent mille hommes, payés à cinq sous par jour, qui s'en servent aussi bien que vous; il faut enfin que vous sachiez qu'il n'y a dans le monde qu'une nation étrangère qui ait le droit de garder le roi, et depuis la Ligue on n'a jamais pensé aux Italiens.

— Ah! dit le bandit en fronçant le sourcil, la misérable nation qui ne peut même pas nourrir une bonne compagnie de brigands avec un chef! Si vous aviez l'honneur d'en posséder une seule, ce soir j'irais moi-même lui faire la cuisine et je serais le bienvenu.

—Vous leur feriez la cuisine! lui dis-je, et quelle cuisine leur feriez-vous, je vous prie?

— Par Dieu, je leur ferais une cuisine de grande route, et je ne sache pas que parmi vous il soit un homme assez dégoûté pour refuser de manger de mon rôti assaisonné avec du piment. Quand j'étais à Terracine, j'étais l'homme le plus renommé pour

le civet de lièvre et pour la sauce d'anguille de buisson. C'est ainsi qu'en a jugé Son Éminence le cardinal Fesch, que Dieu conserve! On m'envoya chercher un soir dans ma forêt pour lui faire à souper, et le repas fini, il jura sur son âme que dans son propre palais il n'avait jamais rien mangé de plus exquis. »

Je m'approchai vers lui d'un air sérieux et solennel : « Je vous félicite, lui dis-je, vous êtes un homme sauvé ! Votre talent de rôtisseur vous fera mieux venir parmi nous que si vous étiez un grand général. Il ne tient qu'à vous de devenir un pouvoir, car nous sommes dans l'âge d'or de l'égalité. Parcourez donc tout Paris, et à la première maison qui pourra vous convenir, entrez fièrement, dites au maître : *Je suis cuisinier !* prouvez-le, et vous êtes à la tête des affaires. »

Le pendu me remercia d'un geste amical, et je le quittai, tranquille désormais sur son avenir.





CHAPITRE XV.

LE PAL.

« Les paillards Turcs m'avoyent mis en broche. »
(Rabelais, *Pantagruel.*)

L'histoire du pendu me revenait toujours en mémoire. Justement, en France, en Angleterre, et même au milieu de la Confédération suisse, noble et glorieux fragment de cette Allemagne expérimentale dont les travaux intellectuels sont appelés à exercer une si grande influence, s'élevait une nouvelle école de publicistes qui, pour premier article de leur code, proscrivaient la peine de mort. La question était longuement débattue, comme toutes les théories le seront toujours chez des peuples assez savants et exercés pour jouer avec le paradoxe. Il arriva donc qu'emporté sans m'en douter dans cette foule d'ar-

guments en sens contraire, je m'estimai heureux d'avoir parlé à un pendu, d'avoir assisté à ses sensations de mort, et j'étais tout fier de pouvoir raconter l'histoire d'un homme de l'autre monde, sans être forcé de me contenter du récit incomplet et obscur d'un patient qui marche à la mort. Selon moi, j'avais un argument sans réplique en faveur de cette loi pénale combattue par nos sages, et je n'attendais plus qu'une occasion pour le développer à mon gré.

L'occasion arriva bientôt. Dans une des dernières soirées de l'automne, pâle et triste comme un jour d'hiver, je me trouvai à la campagne dans un vaste salon froid et pluvieux. La société était nombreuse, mais les membres qui la composaient n'étaient guère animés les uns pour les autres de cette sympathie active qui rapproche les hommes et ne leur permet pas de compter les heures qui s'enfuient. Au milieu de la chambre, les dames, silencieuses contre leur ordinaire, s'occupaient d'ouvrages à l'aiguille. Les hommes se parlaient à de longs intervalles sans avoir rien à se dire; bref, la soirée était perdue, si cette grande question de la peine de mort ne fût venue jeter une passion intéressante au milieu de tout ce désœuvrement. Le choc devint électrique, chacun avait en réserve son argument tout prêt, chacun parlait sans attendre

que son tour fût venu et criait de toute la force de ses poumons. Pour moi, j'attendais, en homme habile, que ce premier feu fût épuisé, et dès que je jugeai l'instant propice, je racontai l'histoire de mon pendu.

Mon histoire produisit peu d'effet : elle n'était vraie et croyable que dans la bouche du bandit italien ; racontée par moi, c'était un conte sans vraisemblance. A ce sujet, la discussion reprenait de plus belle ; déjà mes adversaires avaient tellement l'avantage que personne n'osait plus prendre ma défense. Heureusement qu'au plus fort des clameurs contre la fausseté de mon récit, un antagoniste véritable vint à mon secours.

C'était un vénérable musulman. Du fond du sofa économiquement recouvert d'une indienne passée dans lequel il était plongé, il leva sa tête ornée d'une longue barbe blanche, et, reprenant gravement la conversation où je l'avais laissée : « Je veux bien croire, nous dit-il, que cet Italien a été pendu, puisque moi-même j'ai été empalé. »

A ces mots, il se fit tout à coup un grand silence. Les hommes se rapprochèrent du narrateur ; les dames, oubliant leur aiguille, prêtèrent une oreille attentive. Vous avez peut-être remarqué des femmes en groupe, écoutant un récit qui les intéresse ; alors vous avez souvent admiré cette physio-

nomie qui s'anime, cet œil qui s'ouvre de toute sa grandeur, ce sein qui s'arrête tout court, ce joli cou qui se dresse de toute sa hauteur et ces deux mains oisives qui retombent nonchalamment : voilà ce que j'admirais, moi tout seul, en attendant qu'il plût au Turc de commencer.

« Que Mahomet soit béni, dit-il ; mais une fois dans ma vie j'ai pénétré chez les épouses sacrées de Sa Hautesse ! »

Ici l'attention devint plus grande ; je remarquai qu'une jeune fille de quinze ans, qui écoutait, assise à côté de sa mère, fit semblant de reprendre son ouvrage : quand on travaille, on n'a pas l'air d'écouter.

« Je me nomme Hassan, reprit le Turc ; mon père était riche et je le suis. En véritable musulman, je n'ai eu qu'une passion dans ma vie, c'est la passion des femmes. Mais autant j'étais passionné, autant j'étais difficile dans mes choix. C'est en vain que je parcourais tous les marchés les plus célèbres, je n'en trouvais aucune assez belle pour moi. Chaque jour on me faisait voir de nouvelles esclaves, des femmes noires comme l'ébène, d'autres femmes blanches comme l'ivoire ; je sortais toujours du bazar plus mécontent, et je ne pouvais me décider à donner le prix d'une belle cavale pour une femme médiocre. Cependant mon envie

croissait toujours, et un soir qu'elle était au comble, je me hasardai jusqu'aux portes du palais impérial.

« Comme je ne songeais pas à me cacher, et que j'escaladai les murs de Sa Hautesse comme si elle n'eût eu à son service ni janissaires ni muets, je ne fus aperçu par personne. Je pénétrai heureusement à travers les trois enceintes impénétrables qui défendent le sacré sérail, et quand revint le jour je plongeai un regard téméraire dans ce sanctuaire inviolable. Ma surprise fut grande lorsqu'à la lueur blanche et pâle du premier soleil, je pus juger que les femmes du successeur de Mahomet ressemblaient à toutes celles que j'avais vues. Mon imagination désabusée ne pouvait croire à cette triste réalité, et je commençais à me repentir de mon entreprise, quand tout à coup je fus saisi par les gardes du palais.

« Il y allait de la tête si j'étais découvert, il y allait de la tête de ces malheureuses femmes que j'avais surprises dans leur sommeil : on résolut de ne point parler de cette souillure à Sa Hautesse, et cependant, entraîné sans bruit hors de l'enceinte formidable, je fus conduit au supplice que j'avais mérité.

« Peut-être, Messieurs, ne savez-vous pas ce que c'est que le pal. C'est un instrument aigu placé

sur le haut de nos monuments, et qui ne ressemble pas trop mal à ces flèches de paratonnerre que vous avez inventées, vous autres Européens, comme pour défier le destin à chaque instant. Il s'agissait de me mettre à cheval sur ce pal, et, pour mieux me faire garder l'équilibre, on m'attacha à chaque pied deux boulets en fer. La première douleur fut cruelle; le fer s'enfonçait lentement dans mon corps, et le deuxième soleil, dont les rayons plus forts frappaient sur les dômes étincelants de Constantinople, ne m'aurait peut-être pas trouvé vivant à l'heure de midi, si mes boulets ne se fussent détachés de chaque pied; ils tombèrent avec fracas, et, ma torture étant devenue plus supportable, je me mis à espérer que je ne mourrais pas. La mer de Constantinople est belle : c'est une large plaine blanche, entremêlée de petites îles revêtues de verdure et sillonnée dans tous les sens par les vaisseaux de l'Europe. De la hauteur où j'étais placé, je compris que Constantinople était la reine des villes. A présent je planais au-dessus d'elle; je voyais à mes pieds ses brillantes mosquées, ses palais romains, ses jardins suspendus dans les airs, ses vastes cimetières, refuges tranquilles des buveurs d'hydromel; et dans ma reconnaissance, j'invoquai le Dieu des croyants. Sans doute ma prière fut entendue, car un prêtre chrétien me dé-

livra au péril de ses jours ; il m'emporta dans sa cabane et me sauva. A peine guéri, je retournai dans mon palais ; mes esclaves se prosternèrent à mes pieds ; j'achetai le lendemain les premières femmes qui se présentèrent ; je rechargeai ma longue pipe d'écume, je la trempai dans l'eau de rose, et si je pensai quelquefois aux muets de Sa Hautesse et à leur supplice, c'était pour me rappeler qu'il faut acheter les femmes comme elles sont, et surtout pour me souvenir avec plus d'orgueil que Dieu est Dieu, que Mahomet est son prophète, et que Stamboul est la perle de l'Orient. »

Ainsi parla le Turc. Ce long récit l'avait fatigué ; il retomba nonchalamment sur les coussins de la bergère, et il reprit la voluptueuse attitude d'un bon croyant qui fume sa pipe à l'heure de midi. Dans cette attitude, si j'étais peintre, je peindrais le calme et le bonheur. A mon sens, rien n'exprime le repos comme un riche Ottoman couché sur un tapis de Perse, sans peine, sans désirs, sans rêve, et dans cet heureux sommeil de l'Orient, qui ne vous force même pas à fermer les yeux, comme si c'était déjà une trop grande violence pour un mortel.

J'ai remarqué souvent qu'une histoire intéressante et naturellement racontée disposait merveilleusement les esprits, les rapprochait les uns des

autres par je ne sais quelle communauté de sensations, et changeait souvent la face d'une soirée de l'ennui au plaisir. Il en est des hommes comme de ces joyeux repas sans rôti que Mme de Maintenon donnait à ses hôtes : une bonne et longue histoire remplaçait souvent le rôti qui manquait. Ainsi, après le récit un peu laconique de l'Ottoman, la soirée prit une face nouvelle : on se rapprocha encore plus près les uns des autres, et même la maîtresse du logis, cédant peut-être malgré elle à l'attraction générale, et étouffant dans son sein la voix d'une économie parcimonieuse qui lui reprochait d'ouvrir son bûcher avant que l'almanach n'eût annoncé positivement l'hiver, parla de nous faire un peu de feu. La proposition fut unanimement acceptée : en un clin d'œil, le paravent aux fleurs jaunes fut arraché à la cheminée, le sarment embrasé fit reluire les chenets de cuivre, en même temps que tous les visages, égayés et ranimés par une douce chaleur, annonçaient une satisfaction inattendue. En vérité, il y a tout un poëme descriptif dans le premier feu de ce dernier jour d'automne, qui vous donne à l'improviste un avant-goût des plaisirs de l'hiver.

Cependant le feu brillait dans l'âtre ranimé, et au moment où la flamme blanche et bleue, précédée d'une bonne odeur de sapin, jetait son plus

grand éclat, elle se porta subitement sur un jeune homme qui n'avait pas encore parlé. Il était assis dans un coin et semblait ne prendre part à la conversation que pour en relever de temps à autre les traits saillants par un sourire moitié affable, moitié moqueur, de sorte qu'en un instant tout l'intérêt fut autour de lui. D'ailleurs il était jeune et beau, avec un œil noir et plein de feu, et tout cet ensemble d'un homme de goût et d'esprit, qui dans le monde ne se regarde comme supérieur ou comme inférieur à personne. Au premier abord, et à la curiosité des regards qui s'attachaient sur lui, il comprit qu'on lui demandait une histoire, et, sans se faire plus longtemps prier, il releva la tête, appuya son bras sur le siége d'une jeune femme qui était assise presque devant lui, et, la tête penchée à côté de cette tête si fraîche et si jolie, il commença son récit avec une voix si douce et si pure que vous auriez dit que c'était la jeune femme qui parlait, si ses lèvres entr'ouvertes n'eussent pas été parfaitement immobiles, si elle-même n'eût pas pris l'attitude du plus entier recueillement.

« Je crains bien, Mesdames, » dit le jeune homme... Cette dérogation inattendue à cette règle sociale qui exige qu'on dise toujours *messieurs,* quand on parle en public, parut une nouveauté piquante dont ces dames surent bon gré au

narrateur. En effet, par cette tactique habile, le jeune homme se donnait les honneurs d'un tête-à-tête et s'isolait du reste de l'assemblée; il y eut donc un murmure d'approbation qui le força à recommencer sa phrase. En homme d'esprit, il la recommença autrement et beaucoup moins solennelle :

« Pour moi, reprit-il, je n'ai été que noyé; mais les circonstances de ma mort sont assez étranges. Quelques-uns de vous connaissent sans doute, hors des murs de Lyon, un des plus beaux paysages qui soient sous le soleil. C'était un jour d'été, un de ces jours où le ciel est entièrement bleu et l'air chaud et pur. J'étais mollement couché sur les bords du fleuve, ou plutôt sur les bords de ce rivage mixte qui voit tout à coup la Saône s'unir aux flots du Rhône, ses flots limpides résister d'abord aux flots jaunâtres de son amant, résister plus mollement ensuite, puis enfin, s'avouant vaincue, se mêler entièrement avec son maître et rouler dans le même lit. A cette heure de midi, la chaleur était accablante, l'onde était limpide ; la grotte tapissée de mousse qui pendait au-dessus de ma tête, fière encore d'avoir abrité toute une nuit le vagabond Jean-Jacques, était entourée de chaudes vapeurs comme d'un voile transparent ; pour tout dire, j'étais moi-même entre le sommeil

et la veille, dans l'état de béatitude d'un homme qui a pris de l'opium, et, à force de contempler cette vaste nappe d'eau qui de loin me paraissait si paisible et si calme, je crus apercevoir dans le fond de la rivière, assise sur un quartier de roche, je ne sais quelle image fantastique, quelle idéale et jeune beauté qui me tendait les bras avec un doux regard. Le charme était inexprimable. La vision se balançait mollement dans le miroir des eaux ; un vieux tilleul du rivage protégeait cette jeune tête des blanches fleurs qui le décoraient, et de ses feuilles vertes il lui faisait un vêtement diaphane. J'étais là immobile, enchanté, saisi par un amour indicible, réalisant tous mes rêves de jeunesse ; j'étais là comme à ce chant du Tasse qui se passe dans les jardins d'Armide, et comme je n'étais protégé par aucun talisman, je succombai.

« Déjà j'étais dans le fleuve, et ni la fraîcheur de l'eau, ni la force irrésistible qui soudain me saisit et m'entraîna, ni la fuite de ma déesse, ne m'arrachèrent à mon rêve poétique; je nageais au milieu de ces deux grands fleuves qui se disputaient mon corps comme une proie, sans songer aux périls qui m'attendaient. Je me laissais aller complaisamment à leurs efforts; tantôt je me trouvais mollement bercé dans les bras de la Saône, tantôt le Rhône m'arrachait violemment à ces

douces étreintes, et m'entraînait avec furie; d'autres fois, placé sur les confins de ces deux puissances rivales, emporté par l'une, arrêté par l'autre, j'étais immobile, et alors ma vision me revenait aussi belle, aussi riante, aussi jeune; un instant elle fut si près de moi que je me précipitai pour la saisir; je ne sais ce que je devins, à quel bonheur je fus admis, à quelle indicible récompense je fus appelé; mais après un jour tout entier je me réveillai dans la grange d'un villageois: la nuit descendait des montagnes, les bœufs rentraient dans leur étable en poussant de mélancoliques mugissements, ma tête était soutenue par un de ces beaux et vigoureux rameurs du Rhône, comme on en voit encore beaucoup à Condrieu; partout ailleurs ces hardis navigateurs, hommes dégénérés, sont devenus de timides et astucieux marchands, et n'ont pas conservé dans leurs veines une goutte du sang de leurs pères.

« Voilà ma mort : ce fut, comme vous voyez, un beau rêve; je suis parfaitement de l'avis de l'Italien et de l'Ottoman. Comme vous le voyez, la mort pénale de l'Italie, la mort despotique de l'Orient, la mort volontaire de l'Occident, ne sont pas plus à craindre l'une que l'autre; depuis ce jour, je suis de l'avis de ce philosophe qui pensait que vivre et mourir c'était la même chose; seule-

ment, puisque je m'étais endormi une fois, je suis fâché de m'être réveillé. »

Ainsi parla le jeune homme, et quand, à la fin de son discours, il s'aperçut de l'attention qui durait encore, son visage devint couleur de pourpre; il se retira vivement du fauteuil sur lequel il se penchait et, sans le vouloir, effleura de sa joue la joue de la jeune femme qui était assise devant lui. Je remarquai à ce sujet que cette rougeur était contagieuse; et de fait, c'était plaisir de voir ces deux jeunes têtes s'animant tout à coup du même coloris.

Quand l'assemblée fut un peu revenue de sa surprise, la discussion recommença de plus belle; les adversaires de la peine de mort n'avaient rien à répondre à de pareils arguments, et pendant qu'ils se creusaient la tête pour trouver quelques raisons plausibles, les partisans timorés de la mort légale, un instant battus et qui avaient craint jusqu'alors d'être taxés de cruauté, revenant à la charge avec plus de vigueur, ne mettaient plus de fin à leurs preuves. C'était à qui se souviendrait d'être mort au moins une fois en sa vie. L'un, au milieu du bois de Boulogne, était tombé percé d'un coup d'épée, et il se rappelait fort bien que le froid du fer n'était pas une sensation désagréable. L'autre avait reçu une balle dans la poitrine, sans ressentir le moindre mal; celui-ci avait fait une chute qui lui avait fra-

cassé le crâne et n'en conservait pas d'autres souvenirs; je ne parle pas des fièvres putrides, des fièvres malignes, des fièvres cérébrales, de toutes les fièvres possibles; en un mot, on fit si bien qu'il fut conclu, à l'unanimité, que la mort n'était pas une douleur, que la mort pour un crime était moins, de la part de la société, une satisfaction équivalente qu'une précaution pour son repos; que payer la mort par l'honneur dans une bataille était un véritable métier de dupe; que craindre la mort dans son lit était un métier de poltron.

On en était là de la discussion lorsqu'un gros abbé qui, plongé dans un long fauteuil, dans l'état heureux d'un homme qui digère un bon dîner, faisant le pendant du Turc, se levant avec effort de son siége, alla se placer au centre de la conversation, au devant de la cheminée et vis-à-vis la flamme scintillante; ainsi placé, il s'arrangea de son mieux, se mit bien d'aplomb sur ses deux pieds; et, comme c'était un homme de sens et de bon conseil, un de ces vieux prêtres à conscience que la Révolution française avait chassés à l'étranger, et qui, rentrés dans leur patrie, s'étaient mis à reconstruire de leur mieux une vie de chanoine tout empreinte d'un tranquille bien-être pour soi-même et d'une active charité pour les autres, le digne homme fut écouté avec attention :

« Par saint Antoine, s'écria-t-il, voilà une belle discussion sur la peine de mort! M'est avis, Messieurs, que vous en agissez bien à votre aise; si, comme moi, vous aviez manqué mourir d'une indigestion, vous parleriez de la mort avec plus de respect. »





CHAPITRE XVI.

LES CAPUCINS.

La peste ! vous êtes bien honnête seigneur.
(Shakespeare.)

C'est cela.
(H. Lafond.)

Mais c'était en vain que je cherchais à me distraire; tous ces épisodes dans mon étude favorite ne faisaient que m'y rejeter de plus haut et, chaque jour, je me trouvais possédé davantage de je ne sais quel épouvantable désir de pousser l'horreur à bout, de savoir enfin si je pouvais la vaincre ou bien si je serais vaincu par elle : pour moi l'horreur n'existait que là où était Henriette : cette nature si vide et si fausse, cet abîme d'égoïsme et de faiblesse, cet être qui n'avait rien de l'homme moral, ce je ne sais quoi vivant

auquel je m'étais attaché et que je suivais à la trace dans le vice, je le retrouvai encore un matin. Vous dire où je la retrouvai, oserai-je vous le dire? Cependant il le faut. Dans le monde tel que nous l'avons fait, c'est un lieu aussi fatal, aussi nécessaire, j'ai presque dit aussi inévitable que la Bourbe ou la Morgue. Une femme y arrive en couronne de fleurs et en robe de gaze; elle en sort souvent en robe de gaze et couronnée de fleurs; mais l'espace étroit où on la renferme, mais l'air qu'elle respire, mais les tortures fétides qui l'attendent, mais la honte et la misère, tout fait de ce lieu formidable comme une première damnation presque aussi terrible que celle qui attend le crime après la mort.

Au sommet de la rue Saint-Jacques, entre l'hôpital Cochin et le Val-de-Grâce, et tout à côté de la Bourbe, on rencontre un ancien monastère, triste et isolé, assez semblable aux ladreries du onzième siècle. Une sale et infecte fabrique de chandelles est à la gauche de ce bâtiment. A son angle droit une pauvre marchande de pommes s'est construit une cabane en bois, à la porte de laquelle une grande chèvre se promène, maigre et efflanquée. Vous entrez, et dans les gardiens pas un regard de bienveillance ou de pitié; dans le médecin pas de compassion; dans les malades pas de confiance; ce sont

les mœurs, c'est l'effroi, c'est l'égoïsme d'une ville ravagée de la peste; c'est ce qu'il y a de pire au monde, la honte chez le malade, et de cuisantes douleurs qu'il n'ose pas avouer. Dans ces murs, l'effroi, la faim, des passions dévorantes, une inquiétude toujours croissante, un mal qui prend toutes les formes, tous les noms, qui usurpe toutes les places : du dégoût et de l'horreur. L'air en est imprégné, le ruisseau en est plus fangeux J'ai vu dans cette enceinte de jeunes hommes, pâles, livides, verts, hébétés, privés de leur raison naissante, insipides victimes d'une insipide passion; à côté d'eux, des pères de famille portant le deuil de leurs femmes et de leurs enfants; plus loin, des vieillards que l'art conservait précieusement comme autant de phénomènes curieux. Cet aspect me fit horreur. Je sortais quand on me dit qu'il y avait aussi des femmes, et je voulus tout voir.

Je montai à leur appartement, et sur l'escalier je rencontrai des nourrices infectées par leurs nourrissons, qu'elles tenaient encore sur leur sein flétri, plutôt avec un regard de pitié que de colère; de pauvres filles de la campagne pleurantes et ne concevant rien à leur maladie, rien au sourire moqueur qui les accueillait, cachaient leur tête dans leur tablier de bure. A la porte du repaire, une jeune femme seule, victime de son mari, se tenait immo-

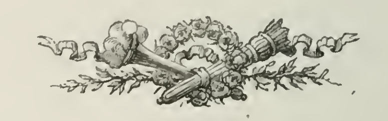
bile comme une statue de Niobé, attendant un lit à côté de quelque prostituée. J'entrai : la salle est immense; on riait aux éclats, on jouait à mille jeux; les unes se faisaient belles avec un voile de laine, les autres se paraient avec un peignoir; les plus jeunes, à moitié nues, se disputaient à qui était la plus jeune; d'autres juraient affreusement ou chantaient d'une voix rauque quelque chanson d'ivrognerie et de débauche. Autant les hommes étaient laids et pâles, autant la plupart de ces femmes étaient encore fraîches et blanches. Malheureuses femmes! assez belles pour l'être encore là! assez insouciantes pour chanter encore là! assez fortes pour rire de toutes ces tortures! Que de bonheurs jetés au vent! que d'illusions perdues! Cependant, tout à coup il se fit un grand silence, et, se mettant en ordre, elles défilèrent pour se rendre où le médecin les attendait.

C'était au lit de misère. Ce lit occupe une petite salle basse, éclairée d'une seule fenêtre qui donne sur un égout; les murs en sont grisâtres, bizarrement ornés par quelques figures obscènes échappées à l'oisiveté des malades. On voit sur le lit une simple paillasse recouverte d'une toile noire; à côté, des instruments tranchants, un réchaud rempli de feu; autour du lit, de vieilles habitantes de l'endroit, qui par leurs services ont

mérité d'assister à ce spectacle; et sur l'unique siége, l'opérateur, qui s'entretient d'actrices et de journaux avec ses élèves. J'étais au milieu d'eux, et par la porte entr'ouverte je me plaisais à considérer toutes ces femmes en peignoir qui attendaient leur tour avec autant d'impatience que s'il se fût agi d'une entrée à l'Opéra. Il y avait dans le nombre des têtes ravissantes, des têtes d'enfant, frêles et décentes, une bouche entr'ouverte et un léger sourire; de belles têtes aux sourcils arqués, au regard expressif, aux noirs cheveux : c'était un mélange confus et varié de beautés diverses, vrai sérail de sultan, qui, la nuit, réveillé par le maître, arrive, pieds nus, jusqu'à la porte de son boudoir, attendant dans un respect silencieux ses ordres et son mouchoir.

Une voix se fit entendre, un nom! et du sein de la foule qui lui faisait place je la vis arriver la tête haute, le regard fier, toujours belle; elle se jeta sur le lit de misère avec autant d'aisance que sur la prairie de Vanves, et elle attendait l'opérateur. Le silence était grand; l'homme était armé de ciseaux recourbés; il taillait dans la chair vive; on n'entendait que le bruit sonore de l'instrument; et quand, vaincue par la douleur, la jeune femme faisait un mouvement, quand elle poussait une plainte, on lui répondait par des cris de colère ou

de mépris. Pour moi, partagé entre l'horreur et la pitié, entre l'amour et le dégoût, je contemplais cette malheureuse, j'admirais son courage, j'admirais ce corps si blanc, ces formes si pures, cette main délicate et douce, ce cou frêle et gracieux, toute cette beauté anéantie. Je me disais qu'elle eût fait le bonheur d'un roi, et elle était descendue au dernier échelon de l'humanité dégradée! Quand l'opérateur en eut fini avec le fer, il employa le feu : il brûla impitoyablement, regardant par intervalle son ouvrage avec la complaisance d'un jeune peintre qui achève un paysage. Puis, avec une voix dure : « Fais place à une autre, coquine! s'écria-t-il, et que je ne te revoie plus ici. » Elle se leva, pâle et souffrante, marchant à peine; une autre malade l'avait déjà remplacée que je ne m'étais pas aperçu qu'elle avait disparu.





CHAPITRE XVII.

LE RETOUR.

Vraiment!

A la fin je sortis de ce lieu fatal : arrivé à la porte, je remontai dans ma voiture, un cabriolet de campagnard assez laid, mais large et commode, et mon conducteur attendait encore l'ordre du départ, quand tout à coup, vers le milieu de la rue de la Santé, tout au coin et sur le bord des boues éternelles qui l'encombrent, je découvris quelque chose de blanc et de glacé, qui semblait attendre un moyen de se retirer de cette fâcheuse situation. Mon parti fut bientôt pris : « Donne-moi ton carrick et ton chapeau, monte derrière », dis-je à Gauthier, et, m'enfonçant dans le carrick galonné, me couvrant les yeux du vaste

chapeau, je m'aventurai en véritable cocher de fiacre vers ces deux femmes.

C'était Henriette et, à côté d'elle, cette jeune et honnête femme dont la décence et la douleur m'avaient frappé. Guéries en même temps toutes les deux, elles avaient été jetées toutes les deux à la porte, à demi nues, mortes de froid, l'une n'ayant pas d'asile, l'autre ne sachant comment se rendre dans le sien.

Je descendis : « Voulez-vous monter, Mesdames ? » leur dis-je. A peine eus-je parlé qu'Henriette avait pris sa place sans se faire autrement prier.

« Je n'ose pas, Monsieur, me répond l'autre femme, mon mari demeure bien loin, et je doute que vous soyez payé ! » En même temps elle se cachait de son mieux sous un châle noir, le seul de ses effets qu'elle n'eût pas donné à ses compagnes d'infortune ; et elle s'asseyait sur la borne, les pieds dans de vieilles pantoufles qui prenaient l'eau de toutes parts.

« Montez toujours, Madame, lui répondis-je le fouet à la main, vous me payerez quand vous voudrez. » Et je me plaçai entre elles deux ; au même instant une foule de filles sortaient aussi de l'hôpital. La plupart étaient reçues avec transport par des hommes à figures équivoques ; le cabaret voisin retentissait de cris de joie ; les fiacres se rem-

plissaient, et dans la foule quelques vieilles femmes à l'air ignoble venaient reprendre leurs captives, de pauvres filles qu'elles avaient achetées au pays de Caux, jeunes et vierges, et qui n'avaient pas fini leur temps.

« Où allons-nous, Madame ? » demandai-je en m'adressant d'abord à la jeune femme.

Elle était si troublée qu'elle m'entendait à peine. Elle demeurait près de la Bastille ! Nous avancions, et à chaque rue nouvelle elle devenait plus triste. J'en fis la remarque, et, allant au pas : « Qu'avez-vous donc, pauvre jeune femme, et pourquoi tremblez-vous si fort ? — Hélas ! me dit-elle, mon mari, comment va-t-il me recevoir ? comment me pardonnera-t-il tout le mal qu'il m'a fait ? « Et je la regardai pâle et livide ; sur son visage, des traces de souffrances, de la douleur et de la faim. « Ayez bon courage, lui disais-je, et nous passions sous l'arcade de l'Hôtel de ville. — Bon courage ! j'en ai eu grand besoin depuis que j'existe ! Malheureuse ! un an de torture et de prison pour un mois de mariage ! » Et nous avancions toujours. Nous arrivâmes à la porte. J'arrêtai mon cheval ; cependant la jeune femme ne disait rien, j'attendais qu'elle parlât ; je lui laissai le temps de se remettre de son mieux. Quant à Henriette, transie de froid, elle avait caché sa tête sous le dernier collet de

mon carrick, elle avait mis ses deux mains sur mes genoux, épuisée de fatigue et de douleur.

A la fin je dis à la jeune dame : « Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à votre mari ? » Elle me jeta un regard languissant, mais plein de reconnaissance. Alors je soulevai la tête d'Henriette, je la relevai avec précaution et j'ouvris la portière; l'air frappa sur la tête de la fille endormie, le froid la saisit, elle ouvrit les yeux et prononça quelques mots et une plainte vague et sans suite. La jeune femme était déjà sur le seuil de la porte. Sans rien dire elle ôta le châle noir qui couvrait ses épaules; j'en entourai les épaules d'Henriette qui luttait encore contre le sommeil. Gauthier tenait la bride de mon cheval.

La malheureuse femme montait, s'appuyant sur mon bras; la maison était calme, propre, froide, aussi correcte qu'une maison d'usurier. Nous nous arrêtâmes au second étage; nous frappons; une voix répondit : « Entrez. » J'ouvris la porte, la jeune femme était pâle comme la mort; son beau sein, qui n'était plus voilé, était haletant, j'entrai le premier; un homme entouré de cartons verts et de papiers nous reçut; il accueillit sa femme comme s'il l'eût vue la veille : pas un mot d'intérêt, pas un sourire; un baiser qui me fit peur, car cet homme avait les yeux rouges, ses cheveux tom-

baient, de larges pustules couvraient son visage! « Ah! malheureuse femme! m'écriai-je en m'approchant d'elle, que venez-vous faire ici? quelle destinée vous ramène à votre perte! Ici!... Vous seriez mieux d'où vous sortez! » L'homme souriait d'un air railleur et continuait la recherche de ses papiers.

La jeune femme se prit à pleurer, puis elle me regarda; elle avait l'air de me dire : « Je connais mon sort; dans un an, venez me reprendre au même endroit! »

Je sortis, je descendis l'escalier avec un tremblement convulsif; ma tête heurta contre quelque chose, c'était contre la tête de mon cheval.





CHAPITRE XVIII.

LUPANAR.

Courage!

(Caton.)

u voulez-vous aller? « demandai-je à mon autre pratique, quand je fus un peu remis de mon émotion.

Henriette ne répondit rien; elle me regarda d'un air étonné, comme si elle n'eût pas encore songé qu'elle devait aller quelque part; la malheureuse, en effet, n'avait plus d'asile; n'aguère, avant d'entrer à l'hôpital, elle avait encore une maison charmante, un boudoir doré, toutes les commodités du luxe, et ces lentes promenades à l'heure de midi au milieu de la rue Vivienne, si chères à une jolie femme quand, s'arrêtant à chaque magasin nouveau, et recueillant les murmures flat-

teurs des jeunes ouvrières qui l'encombrent, elle choisit entre mille objets, essaye un chapeau, puis une autre, ajoute ou retranche une fleur, compose sa parure d'une simple gaze ou d'une riche broderie, et, après quatre heures de ce travail, charge son coureur de cartons, et remonte dans sa voiture pour se parer le soir de ces brillantes frivolités.

Mais elle avait été ignominieusement chassée de cet asile, une autre foulait aujourd'hui ces somptueux tapis, ce lit magnifique, cette ottomane mystérieuse ; une autre qu'elle, au milieu de vingt convives, présidait à cette table délicate et si bien servie ; pour une autre ces meubles précieux, ces peintures voluptueuses, ces diamants éblouissants, ces laquais soumis, ces chevaux fringants et ces armes mensongères aux panneaux de la voiture.

A présent où ira-t-elle ? Quelle maison voudra la recevoir, si pauvre, si faible, si mal vêtue ? Et elle repassait dans sa mémoire toute sa vie, pour savoir où elle irait ; moi, j'attendais patiemment ; ce combat d'un nouveau genre m'intéressait : j'étais bien aise d'apprendre où pouvait se rendre une jeune fille qui sortait de la rue Saint-Jacques.

Cependant elle cherchait à se rappeler les jeunes hommes qui jadis l'entouraient de leurs protestations et de leurs hommages, mais aucun de ces hommages ne lui parut assez sincère pour qu'elle

osât s'y fier dans le dénûment où elle se trouvait. Elle avait eu beaucoup d'amies, mais elle n'en avait aimé aucune; et d'ailleurs, dans ces chances si multipliées de misère et d'infamie qui poursuivent une femme, elles étaient peut-être tombées à son niveau. Puis elle cherchait à se rappeler certains conseils qu'on lui avait donnés à l'hôpital, une protectrice à laquelle on l'avait mystérieusement adressée, un asile qu'on lui avait recommandé avec chaleur; elle ne retrouva, après bien des efforts, que le nom sans l'adresse, tant c'était là une fille imprévoyante et comptant sur sa fortune.

Avec ce nom je m'avançai sur le boulevard, ne sachant en aucune manière de quel côté je devais tourner; et je me dirigeais naturellement vers le quartier le plus riche et le plus corrompu, quand au milieu de la route je rencontrai heureusement quelques militaires, de beaux soldats de la garde, donnant le bras à des filles de trois pieds, d'une horrible figure, et aussi fiers que s'ils avaient eu des princesses. « Messieurs, criai-je aux soldats, seriez-vous assez bons pour me dire où demeure Mlle Julie S*** ? » La question les embarrassa; Plus heureux que moi, ils connaissaient fort bien le nom de cette demeure; ils en avaient souvent entendu parler comme on parle chez les vrais croyants du paradis de Mahomet; mais m'in-

diquer au juste l'adresse que je cherchais, cela leur était impossible. Suspendues à leurs bras, et toutes mortifiées de n'être pas plus savantes, leurs filles restaient immobiles. A la fin, relevant sa moustache : « Si Agathe ne peut pas vous donner cette adresse, me cria un caporal, il faudra que vous alliez la demander à mon lieutenant, qui pourrait y aller les yeux fermés. »

Cependant Agathe, qui était restée en arrière, arrivait lentement, majestueusement, en véritable femme comme il faut qui se mésallie, qui a un chapeau, des gants et un cachemire. Je la saluai profondément : « Pourriez-vous m'indiquer la demeure de Julie S***, Mademoiselle, si tant est, comme l'assure le caporal, que vous la connaissiez? — Si je connais Julie S*** ! reprit mademoiselle Agathe, Dieu merci, on est faite pour la connaître, et si je voulais bien, je la connaîtrais mieux encore ! Puis elle relevait fièrement la tête et le corps, et le bas de sa robe qui commençait à être raisonnablement fangeux. « Ainsi, Mademoiselle, vous aurez la bonté de m'indiquer cette adresse? — Pour qui me prenez-vous? reprit Mlle Agathe les yeux en feu. — Allons, allons, Agathe, sois bonne fille, ajouta le caporal, ne te fais pas prier pour rendre un service à un jeune homme; que diable ! il faut bien que tu lui montres que

nous connaissons de la bonne société, quelque chose d'élevé, et non pas seulement de petites filles sans consistance, qui n'ont pas quitté le faubourg paternel. » Les pauvres filles se mordirent les lèvres; Mlle Agathe composa un gracieux sourire, et de son index, dont l'ongle long et noir s'était fait jour à travers le gant de chamois : « Vous irez tout droit devant vous, me dit-elle, au bout de l'allée vous tournerez à droite jusqu'au Palais-Royal, et la troisième rue à gauche vous serez à la porte de Julie. » En écoutant cet itinéraire, le caporal était fier de sa compagne, les soldats étaient fiers de leur caporal, moi-même j'étais fier d'avoir trouvé, et tout d'abord, une demeure qui n'était certainement pas dans l'*Almanach;* et voilà comment chacun entend la gloire à sa manière.

Cependant, tout en guidant mon cheval, j'examinais Henriette, cherchant à m'expliquer son immobilité et son assurance; pourtant il était manifeste qu'elle allait jouer un grand rôle et qu'elle avait le pied levé pour descendre encore d'un cran dans le vice; selon moi, c'était là un horrible secours; à la voir, on eût dit qu'elle accomplissait un facile devoir; pour moi, qui par la force des choses la conduisais dans cette route fatale, moi, instrument aveugle dont elle se servait pour accomplir sa destinée, moi qui l'avais vue si inno-

cente et si libre, je me sentais le frisson en songeant que j'allais être le témoin de la dernière transaction que puisse faire une femme, le témoin de cette vente inouïe dans laquelle elle se livre au premier venu, pour une robe et pour un morceau de pain. Quand nous arrivâmes dans la rue de Julie, je reconnus sa maison au calme qui l'entourait, à sa porte mystérieusement entr'ouverte, aux regards curieux des passants, à ses carreaux brisés. Nous entrâmes : l'escalier était sombre et sale, une vieille femme qui portait le deuil, je ne sais de qui, nous reçut et nous introduisit dans un vaste appartement ; quoiqu'il fît grand jour, cette chambre était éclairée par une lampe, dont le douteux reflet livrait un triste et languissant combat à un rayon de soleil d'automne pâle et pluvieux, qui pénétrait à travers un trou pratiqué tout au haut des volets : ainsi l'exigeait le préfet de police, c'était ce qu'il avait trouvé de mieux pour le maintien des mœurs. Autour d'une table de ce repaire étaient assises trois femmes qui paraissaient discuter un livre de commerce, balancer les profits et les pertes : c'étaient les associées de l'entreprise, deux mères de famille qui faisaient leurs comptes avec beaucoup de conscience et de scrupule. La femme du milieu avait apporté dans cette société en commandite l'autorité de son nom et sa vieille expérience, c'est elle

qui la première adressa la parole à Henriette. Pour moi, retiré dans un coin, je ne perdais pas un mot de la conversation.

« Vous voulez être des nôtres? lui demanda-t-elle, pendant que ses acolytes considéraient la néophyte avec une scrupuleuse attention.

— Oui, Madame, répondit respectueusement Henriette; elle se tut: en même temps on examinait sa taille, sa main, son bras, toute sa personne, et cette tête souffrante et amaigrie.

— C'est une assez belle personne, dit la plus jeune des femmes, on peut en faire quelque chose, mais il faudra prendre beaucoup de soin; d'abord elle est trop maigre et trop pâle, et ensuite toute nue, les cheveux mal en ordre, des doigts allongés horriblement: évidemment, elle sort d'un hôpital, et s'il en était besoin, je lui dirais d'où elle sort.

— Peu importe, reprit celle qui était à droite; vous savez bien, ma chère amie, que les plus honnêtes filles peuvent y aller, et il faut espérer que cette leçon lui profitera. » Puis, s'adressant à la postulante: « Il me semble, ma belle amie, que je ne vous ai vue encore nulle part.

— En effet, Madame, c'est que la première fois que...

— Tant pis, reprit la maîtresse, vous aurez con-

tracté autre part des idées de luxe et d'indépendance qui ne peuvent pas cadrer avec la tranquillité de cette maison ; cependant, Mesdames, à tout péché miséricorde, voici une pauvre fille qu'il faut encourager ; si nous la prenons, que voulez-vous qu'on en fasse ?

— Mon avis est, dit la première, qu'on en fasse une grisette : d'abord, nous en manquons ; et ensuite, rien ne prend un grand seigneur ou un homme ennuyé comme le petit bonnet et le tablier noir ; ajoutez encore que c'est un costume peu dispendieux pour la maison.

— Pour moi, dit l'autre, je trouve que rien n'est usé comme les grisettes. Parlez-moi d'une bourgeoise : la robe de soie, le chapeau de pluche, les gants noirs, une forte odeur de musc et d'ambre, l'air décent, et il y a de quoi tourner toutes les têtes des étudiants et des marchands en détail.

— Oui, reprit sa compagne, mais ces marchands sont avares, ces étudiants sont tapageurs ; et d'ailleurs mademoiselle est trop jeune pour être bourgeoise ; ce sera bon dans cinq ou six ans d'ici. J'aimerais mieux lui voir une robe de grande dame, le cou découvert, des marabouts dans les cheveux, et notre respectable Félicité à ses côtés pour lui servir de mère le soir.

— Je suis lasse, reprit Julie S***, qui écoutait, je

suis lasse de toutes ces princesses, elles nous ruinent en gazes et en dorures; rien n'est pénible comme de voir ces belles robes nous revenir couvertes de boue; je n'en veux plus, et à la place de mademoiselle, j'aimerais mieux une jolie robe de paysanne, les bras nus, la croix d'or, les cheveux retroussés, le chapeau de paille, et cette nonchalance villageoise qui certainement lui siérait bien! »

A ces mots, je m'élançai de mon siége, je résolus de faire une dernière tentative pour arracher la malheureuse à ce repaire. « Oui, oui, m'écriai-je, une robe de bure, un simple chapeau de paille, un léger mouchoir de laine, les fraîches couleurs de la santé, une jeune et jolie paysanne qui descend à peine de son âne, et je l'emmène avec moi. »

Les trois femmes se regardèrent avec frayeur. « Nous ne forçons pas mademoiselle, me dit la maîtresse, si elle veut avoir une robe de velours, elle l'aura ce soir! »





CHAPITRE XIX.

SYLVIO.

Appelle-moi ton frère.

(J. Odent, *Traduction inédite de Schiller.*)

Je suis lié d'amitié avec un jeune homme nommé Sylvio, aimable et franc, une belle nature d'homme, forte, décente, svelte, et de la passion pour toute une composition dramatique. Une femme était tout pour Sylvio, il les regardait comme des êtres d'une nature supérieure, il respirait à peine en leur présence; mais son admiration muette, ses hommages silencieux, ne lui avaient guère porté bonheur. Jeune et beau, riche et brave, avec un grand nom qu'il parait encore, il n'avait pu parvenir à rien faute de se produire, parce qu'en général, trop préoc-

cupées d'elles-mêmes, tout entières à se contempler, les femmes ne devinent pas un homme, c'est tout au plus si elles le comprennent; encore faut-il qu'il s'étale au grand jour, qu'il se pavane en leur présence, qu'il se fasse un commentaire à son usage, qu'il se pare exprès, s'il veut s'attirer un coup d'œil. Voilà ce que le jeune Sylvio n'osait pas faire. En vain avais-je tenté de le faire revenir de son exaltation, il ne croyait pas un mot de mes conseils; et puis, je ne sais comment il avait deviné que j'étais amoureux, mais il le savait, il me raillait souvent sur mon sentiment mystérieux, il comptait tous mes soupirs, il expliquait mes paroles entrecoupées, mes distractions intermittentes, mes grands éclats de rire, et il me jetait un regard de pitié qui plus d'une fois me fit frémir, en songeant qu'il avait tout mon secret. C'était le lendemain de ma fatale aventure, et j'étais plongé dans de tristes et vagues réflexions, quand Sylvio entra dans ma chambre, suivi de cette bonne humeur qui ne l'abandonnait jamais, même au plus fort de ses passions. Il s'était figuré la veille, dans un bal, qu'une femme lui avait serré la main, et il en était tout fier, et il venait me raconter sa bonne fortune.

« Te voilà bien avancé, lui dis-je en soupirant !

— Avancé ! j'imagine que tu serais heureux si tu l'étais autant que moi.

— Je t'assure, mon pauvre Sylvio, qu'à cet égard je suis plus avancé que je ne voudrais, et que toi-même tu sauterais de joie si tu savais combien tu l'es aussi sans t'en douter. »

Sylvio ouvrait de grands yeux, sa jeune et pétulante imagination bâtissait déjà un roman d'amour, bien compliqué, sur une parole jetée en l'air.

En même temps je jouais avec ma bourse, une bourse verte et très-simple, qui m'était bien précieuse, et, machinalement, je la versai sur le marbre de ma toilette, s'éparant l'or de l'argent et l'argent de la petite monnaie. Sylvio rêvait toujours.

Je le tirai brusquement de sa rêverie : « Sais-tu ce que vaut une femme, Sylvio ? » m'écriai-je en éparpillant mon argent sur le marbre.

Je n'eus pas de réponse de Sylvio.

« Sais-tu bien, repris-je, ce que vaut une femme, je veux dire une charmante et idéale créature, telle que tu n'en as pas même créé dans tes songes, une jeune fille pure et fraîche, que j'ai vue, il n'y a pas un an, courant au soleil dans la plaine de Vanves et ne s'inquiétant que de son chapeau de paille ? Sais-tu à quoi elle s'est estimée, cette heureuse villageoise qui eût fait honneur à un grand d'Espagne, une belle fille que j'adorai à son premier regard ? Sais-tu avec combien toi, moi, tout le monde, nous pouvons arriver jusqu'à elle ? »

Le jeune homme m'écoutait en tremblant : « Celle que tu aimes, combien vaut-elle ? » me dit-il.

Je pris une pièce d'or : « Pour toi, mon bon Sylvio, toi qui es jeune, beau et timide, voilà ce qu'elle s'estimerait sans doute en riant de ta simplicité. »

Je pris ensuite la moitié de la même pièce en argent : « Pour le vulgaire, pour l'homme qui passe, pour le premier venu qui n'est pas trop pressé dans sa route, voilà le prix.

« Vienne un soldat ou quelque vieillard obstiné, voilà tout ce qu'elle leur coûtera ! » et je poussais du doigt une pièce de cinq francs, à l'effigie de l'empire, puis j'eus honte de moi-même et je retombai dans mon accablement.

Il se fit un moment de silence. Était-ce un reproche ou une plainte de la part de Sylvio ?

A la fin il se leva, vint à moi, et prit une pièce d'or. « Je veux en avoir le cœur net, me dit-il. Où est-elle ? je vais l'acheter.

— Toi, Sylvio ?

— Moi-même ! Que t'importe d'ailleurs, puisque chacun a le droit d'être ton rival ? » Puis, s'approchant de moi : « Je veux voir, me dit-il, à quelle passion tu t'es livré ; je veux pouvoir te dire ce qu'il y a de bonheur et de repos dans les bras de cette femme. Si toi seul tu n'oses pas l'acheter, je veux

l'acheter pour toi, à moins que tu ne veuilles être présent à la vente, ajouta-t-il.

— Certainement j'y serai présent, Sylvio; nous irons ensemble, partons. » Et je sortis tout consterné de voir à un si vil prix une si belle création.

Cependant nous allions à sa demeure, je retrouvai sans peine le chemin; mais à mesure que j'approchais : « Sylvio! m'écriai-je, il est impossible qu'elle reste dans cette horrible maison, il faut l'en arracher à tout prix, il faut l'acheter en gros, pour l'empêcher de se vendre en détail.

— C'est une marchandise avariée, répondait Sylvio », s'arrêtant à toutes les femmes qu'il rencontrait.

Nóus étions au commencement de la rue, et déjà nous distinguions la maison, quand nous aperçûmes à la porte une foule avide et toujours croissante, un détachement de soldats et enfin un commissaire de police en écharpe; Sylvio le connaissait et il nous permit de pénétrer avec lui dans ce lieu fatal. Tout y était en désordre, les habitantes de l'endroit pâles et échevelées, leurs tristes compagnons de débauche tout honteux d'être surpris par la foule, des hommes à bonne réputation se désolant d'être aperçus dans la rue, et au dehors une multitude impatiente d'apprendre le crime et de voir le criminel. Il s'agissait d'un assassinat qui

avait été commis dans la nuit; on en disait déjà des détails horribles, tout le monde frémissait, moi seul j'eus une espèce de joie infernale en apprenant le nom de la coupable : à la fin elle échappait au public, à la fin elle était isolée du monde. Je montai dans sa chambre avec le commissaire. En entrant nous fûmes presque repoussés par l'odeur d'un parfum infect; le désordre était complet : des robes traînantes, des fichus troués, de vieilles chaussures, de la boue et de la graisse, tout cela au milieu des vestiges ternis d'une opulence plus qu'équivoque; puis, derrière les rideaux, un cadavre et du sang. Elle était assise dans un coin, occupée à rassembler ce qu'elle devait emporter en prison, de vieux chiffons brodés, de faux cheveux, un pot de fard et autres ingrédients d'une toilette de dernier ordre. Sur ces entrefaites, un agent de la police arriva, elle tendit ses mains aux menottes, et quand tout fut prêt, elle traversa la foule, monta dans un fiacre, et disparut lentement au milieu des huées et de l'indignation publique.

« Réjouis-toi, dis-je à Sylvio, la voilà perdue !

— Combien vaut-elle à présent, dit Sylvio, pourrais-tu me le dire ?

— A présent tout l'or du monde ne l'aurait pas, et j'en rends grâce au Ciel !

— Au moyen de ce crime, elle est devenue plus

inaccessible que la vertu la plus farouche. Les extrêmes se touchent, mon ami.

— Grille ou vertu, que m'importe! elle est rentrée dans la voie, je puis être libre et fier, je puis l'aimer à présent avec plus de sécurité que tu ne pourrais aimer ta jeune épouse vingt-quatre heures après la noce, Sylvio. »

Et je me livrai ainsi à mon horrible joie tant qu'elle put aller.





CHAPITRE XX.

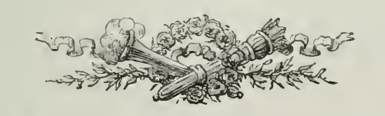
JUGEMENT.

Condamné à la peine de mort.
(Code pénal, art. 304.)

En la place de Grève où se font les supplices,
Être décapitée, et ce, sur l'échafaud,
Pour cet effet dressé dans la forme qu'il faut.
(*La maréchale d'Ancre*, acte V.)

D'AUTANT plus que de ce jour Henriette était à moi, à moi, jusqu'à ce qu'elle appartînt au bourreau. De tous ceux qui l'avaient adorée il ne lui restait que moi, et puisque j'avais perdu ma vie pour elle, j'étais résolu de ne m'arrêter que lorsque je la verrais ensevelie sous une pierre. Son crime était avéré, elle l'avouait: un moment de vengeance l'avait perdue. Quand elle vit la cause première de ses crimes, celui qui l'avait arrachée à ses champs, celui qui l'avait rejetée corrompue au fond d'un hôpital, venir chercher encore, insouciant et crapuleux

débauché, les ignobles plaisirs d'un amour facile, elle n'avait pu se contenir, elle l'avait tué; elle l'avait tué parce qu'elle se souvint tout d'un coup de tant d'affronts, parce que je ne sais quelle horrible lumière lui fit voir sa destinée toute nue, parce qu'à cet homme se rattachaient ses derniers et amers souvenirs d'innocence ; elle l'avait tué au milieu de son sommeil, tué d'un seul coup, comme par inspiration. Après quoi elle s'était rendormie : car elle n'avait de colère que par intervalles, de la passion que par lueurs ; tout était mort chez elle : cœur, âme, esprit, vertu, passion. Pourtant personne n'eût pu le croire ; il fallait l'avoir étudiée comme moi pour la connaître. Sa voix était douce, son maintien décent ; et derrière elle, la peine de mort, l'échafaud, le bruit de la hache qui tombe, tout cela la protégeait de je ne sais quelle influence éloquente qui l'eût sauvée sans son infâme métier ; mais comment aurait-on osé s'intéresser à elle ? Ce qu'on put faire de plus humain fut de rester six heures avant de la condamner à mort.





CHAPITRE XXI.

LE CACHOT.

Des pleurs et des grincements de dents.
(*Évangile.*)

Quand j'entendis cet arrêt, je pensai en moi-même que j'avais enfin trouvé la solution du problème que je cherchais; encore un peu de courage, et l'horreur était à bout. Je résolus de me roidir contre la fin du drame, d'assister à l'expiation de cette vie si malheureusement employée. La victime n'intéressait plus que moi dans le monde; je voulus la revoir encore, et Sylvio, grâce à ses liaisons avec le commissaire, m'introduisit dans cette vaste prison dont les plus heureuses habitantes sont condamnées aux galères, véritable supplice bâtard, aussi horrible, quoique moins en évidence, que les tortures des bagnes de Brest et de Toulon. Là j'entendis des gémisse-

ments et des cris de joie, des blasphèmes et des prières ; je vis de la rage et des larmes : mais tous ces faits généraux m'intéressaient fort peu ; je n'en voulais qu'à une femme, à une seule; il m'importait de découvrir son cachot, je le découvris : il était enfoncé profondément dans la terre, à l'angle d'une cour abandonnée. A l'entrée du soupirail, un banc vermoulu et recouvert d'une mousse épaisse comme un beau tapis vert me permettait de m'asseoir et de plonger dans le cachot sans être aperçu. Je connais ce banc comme je connais la maison paternelle ; je vivrais mille ans, que je pourrais le décrire encore. Le temps et la mauvaise saison l'avaient creusé à moitié ; à son extrémité, du côté du soupirail, il offrait dans le milieu une large fente dans laquelle je pouvais placer ma tête sans projeter d'ombre dans le cachot, sans avoir peur d'être aperçu ; des journées entières j'étais couché sur ce banc ; cette cour entourée de fortes murailles était devenue mon domaine : à force de protections j'étais presque guichetier surnuméraire, et chaque jour je pouvais à mon gré étudier les moindres mouvements de ma captive.

Cette étude était douloureuse. Ces murs humides, cette lumière douteuse, cette paille en lambeaux, et sur cette paille une jeune femme sans autre espoir que la Cour de cassation ! Comment

aurais-je pu conserver ma colère en présence d'un si lamentable tableau? Le matin j'assistais à son lever : le premier rayon de soleil qui tombait d'aplomb sur son lit la réveillait; ses yeux s'ouvraient précipitamment et effrayés ; puis elle se levait sur son séant, et restait pensive; plus tard elle était debout, ramassant la paille éparse çà et là, approchant sa cruche de sa bouche, se livrant aux soins attentifs d'une propreté minutieuse, arrangeant ses longs cheveux, faisant durer autant que possible cette occupation importante, car elle y était tout âme; et quand tout était fini, quand elle n'avait plus une épingle à mettre, plus un ruban à attacher, ses bras retombaient lentement le long de son corps, et elle avait l'air de ne plus penser à rien.

Puis le geôlier lui apportait du pain noir et de la soupe chaude dans une épaisse gamelle de bois où nageait une cuiller d'étain. La gamelle était posée sur la terre; la condamnée s'agenouillait, et la tête penchée, elle en respirait la bienfaisante vapeur; ses deux mains la tenaient embrassée et se coloraient légèrement à sa chaleur pénétrante; et quand elle s'était emparée de sa soupe par tous les sens, elle la dévorait en un clin d'œil pour se dédommager d'avoir attendu si longtemps. Le soir elle mangeait lentement son pain noir, levant les

yeux vers le soupirail où la nuit commençait à descendre sur les quatre heures, et, pensant déjà à la longueur de cette nuit nouvelle, elle restait dans une extase pénible, les yeux mouillés de pleurs, la bouche à moitié pleine, et laissant tomber sur la terre humide le reste de son pain.

Un jour qu'il faisait chaud et que la large toile d'araignée suspendue au plafond brillait de feux rouges et violets, pendant que l'insecte joyeux parcourait son ouvrage dans tous les sens, multipliant à l'infini ses fils si déliés, la jeune captive se mit à chanter. D'abord elle fredonna son air tout bas; elle chanta plus haut ensuite; elle y mit enfin toute sa voix : c'était un air insignifiant, un air de bravoure, une bonne fortune de chanteur de carrefour aux sons ambigus de l'orgue; mais elle lui donnait une expression indéfinissable; et moi, couché sur mon banc, je recevais ces chants tout tremblant : c'était le sourire d'un jeune homme blessé à mort, et qui tombe comme s'il devait se relever et se venger l'instant d'après.

Une autre fois, elle était joyeuse, elle riait aux éclats; puis, sur un morceau de laine, sur sa couverture trouée, elle frottait je ne sais quoi, mais elle le frottait avec une persévérance et une activité incroyables. Tantôt elle restait un quart d'heure entier sans examiner le progrès du frottement; tan-

tôt au contraire elle considérait son morceau de métal à chaque minute : il s'agissait de le rendre luisant et poli, de le débarrasser de la rouille qui le chargeait, et elle n'en venait pas à bout ; elle s'impatientait, s'épuisait, se décourageait, se remettait au travail, quand tout à coup elle poussa un cri de joie : c'était un bouton de métal dérobé à son geôlier, et elle lui avait donné assez de poli et de brillant pour qu'il pût lui servir de miroir.

D'abord elle fut heureuse : il y avait si longtemps qu'elle ne s'était vue ! Mais bientôt elle redevint triste : cette figure n'était plus la sienne ! ce n'était ni ses yeux si vifs, ni sa blanche peau, ni ses lèvres roses ; ce n'était plus elle ! L'instant d'après, elle se regardait encore, elle avait réfléchi que ce miroir était menteur, que ce métal tout rond allongeait son visage, que cette glace jaune le décolorait, que ce faux jour la rendait moins blanche ; alors elle se reportait aux beaux jours de sa beauté ; ses souvenirs les embellissaient encore, un sourire faisait le reste.

Au moment où elle se souriait ainsi à elle-même, son geôlier entra.



CHAPITRE XXII.

LE GEOLIER.

> Or est advenu d'adventure
> Ung cas (mais ce n'est que nature),
> Elle a esté grosse de faict...
>
> (MYSTÈRE.)

Un homme! je ne sais pas si on peut l'appeler un homme. Il était né dans cette prison, dont son père était geôlier comme lui. Une femme des galères l'avait engendré sous le bâton, et cet être avorté était pourtant venu assez à temps et avec assez de forme humaine pour être geôlier. Il était hideux, surtout quand il riait. Je l'ai vu faire sa déclaration d'amour. D'abord il se plaça prudemment contre la porte, et ainsi appuyé, levant sur la malheureuse fille ses deux yeux inégaux, ouvrant une large bouche dont l'épaisse lèvre laissait à peine entrevoir les dents aiguës et

noirâtres d'un vieux renard, il lui parla un inintelligible langage, il lui fit signe qu'avant quinze jours on devait lui couper le cou; le signe fut horrible et très-expressif; l'homme se dressa sur ses deux pieds, leva sa lourde main derrière sa tête, baissa son large cou et fit semblant de se frapper : sa poitrine rendit un bruit sourd assez semblable à celui d'un couteau qui tombe... Puis il releva la tête avec sa longue harbe, ses épaisses lèvres, ses dents noires et aiguës, et son large sourire qu'il avait conservé précieusement, sans doute pour s'éviter la peine d'en recommencer un second.

La condamnée le regardait d'un œil hagard. Il s'approcha d'elle, lui prit la main, lui expliqua longuement qu'elle pouvait être sauvée; je ne sais ce qu'il lui dit, ses paroles n'arrivaient pas jusqu'à moi; mais elle eut l'air de consentir à tout; je dérobai son geste affirmatif : ils convinrent d'une heure plus favorable; alors il voulut l'embrasser, mais elle recula d'épouvante, et il sortit toujours avec cet horrible sourire qu'il avait sténographié sur son horrible visage.

Hélas! à cette vue j'eus besoin d'appeler tout mon courage à mon secours. Dans son cachot! sur son lit de mort! son geôlier! et encore quel geôlier! J'étais fou; fou de malheur, de désespoir, d'étonnement, de rage! Je croyais tous les filons épuisés,

et voilà une mine toute nouvelle de corruption. Je croyais cette longue débauche à sa fin, et la voilà qui recommence! Et quand? Et quel jour? A quelle heure? A présent peut-être, et j'étais sur mon banc, haletant, regardant de toutes mes forces. Ce jour-là je vis entrer le même geôlier avec sa figure ordinaire; Henriette, en le voyant, se pressa au fond de son cachot; outre la pitance accoutumée, il tenait à la main une botte de paille fraîche qu'il étendit gravement sur la vieille paille, puis il sortit impassible et sans même adresser un regard à sa prisonnière. J'entendis le son lointain des verrous qui se refermaient; je respirai plus à l'aise : Dieu merci, ce n'était pas pour aujourd'hui.

Mais après cet instant de calme l'inquiétude me ressaisit. Peut-être que le geôlier m'avait aperçu! peut-être que c'était pour demain, pour ce soir peut-être. Il faisait nuit! Je descendis à tâtons dans la cour; l'air était glacé, le brouillard s'était trouvé emprisonné dans ces longs murs et se résolvait en pluie; le cachot était noir; figurez-vous une tombe sombre et profonde, sans mouvement, sans qu'on puisse même apercevoir le blanc squelette qui l'occupe. Je retournai sur mes pas et j'abandonnais le soupirail, lorsqu'au fond du cachot, à travers le large trou de la serrure, je crus apercevoir, j'aperçus en effet, un faible rayon de lumière, quelque

chose de phosphorique, un feu follet le soir aux yeux du voyageur égaré, le faible éclair d'un ver luisant caché sous une feuille de rose. La porte s'ouvrit lentement, lentement le rayon de lumière s'étendait dans le cachot, lentement le geôlier s'avança, d'une main retenant ses clefs muettes et portant de l'autre une lampe fétide; tout d'un coup, il se retourne, j'aperçus le lit, la paille fraîche. Henriette étendue et qui ne dormait pas! Elle attendait! La lampe était posée à terre, le geôlier s'avançait d'un pas sûr, sa main pressait déjà cette taille charmante; je voulais crier, je ne pouvais pas; je voulais m'enfuir, mes membres étaient glacés; je voulus détourner la tête, elle était fixée là, attachée, clouée, invinciblement forcée de tout voir; j'allais mourir, quand heureusement la lampe s'éteignit : tout disparut; je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, je n'imaginai plus rien. Mon Dieu! le plus grand de tes bienfaits envers l'homme c'est la folie ou le délire, sans cela le malheur le tuerait.

Quinze jours après je pus m'expliquer ce mystère; il s'agissait pour la condamnée d'un grand délai. Je l'avais aperçue depuis inquiète, pensive, portant à chaque instant une de ses mains sur ses flancs qu'elle interrogeait avec une curiosité funeste; et quand on vint lui lire son arrêt de mort, elle l'écouta de sang-froid; elle dit un mot et l'instant

d'après je vis entrer deux hommes en noir, deux docteurs ; l'un sévère, déjà vieux, à l'air soucieux et occupé ; l'autre jeune, riant, évaporé, prenant la main de la condamnée avec grâce et politesse, pendant que son confrère avait l'air de la toucher à peine et montrait plus d'horreur qu'il n'en ressentait en effet. Au premier abord, le vieux médecin dit aux huissiers : Cette femme n'est pas enceinte, que la loi s'exécute; et il sortait. Déjà les soldats entraînaient Henriette, quand le jeune homme, rappelant le vieillard : Cette femme est enceinte, s'écria-t-il, elle est mère ; la loi, l'humanité, tout s'oppose à ce qu'elle meure ; et il parla si vivement, il donna tant de preuves, qu'un sursis fut accordé. S'il n'y avait eu là que le vieux médecin, c'était une victime de plus pour le bourreau.

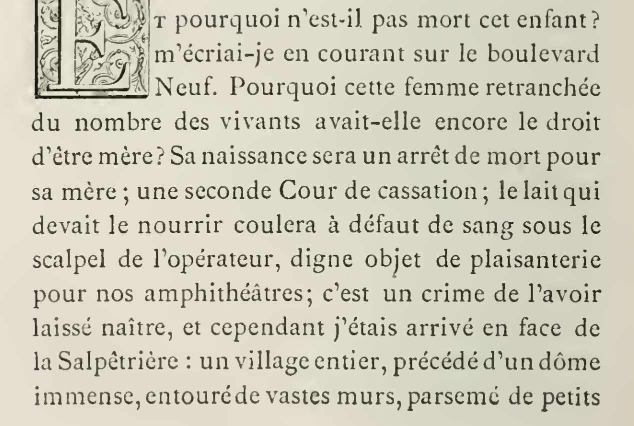




CHAPITRE XXIII.

LA SALPÊTRIÈRE.

> J'ai la teste tout estourdie
> De trop d'ans et de maladie.
>
> (PIERRE DE RONSARD, *Ode.*)



ET pourquoi n'est-il pas mort cet enfant? m'écriai-je en courant sur le boulevard Neuf. Pourquoi cette femme retranchée du nombre des vivants avait-elle encore le droit d'être mère? Sa naissance sera un arrêt de mort pour sa mère; une seconde Cour de cassation; le lait qui devait le nourrir coulera à défaut de sang sous le scalpel de l'opérateur, digne objet de plaisanterie pour nos amphithéâtres; c'est un crime de l'avoir laissé naître, et cependant j'étais arrivé en face de la Salpêtrière : un village entier, précédé d'un dôme immense, entouré de vastes murs, parsemé de petits

jardins, asile tant désiré des vieilles femmes; c'était là que venaient aboutir leur oisiveté et leurs travaux, leurs amours mercenaires ou leurs soins maternels. On les voyait circuler encore vivantes autour de cet asile; les unes heureuses de pouvoir en sortir une heure, les autres implorant la permission d'y vivre quelques jours. Je cherchais en moi-même par quelle tatalité tant de femmes arrivaient à ce même but; quand au détour d'une allée, vis-à-vis une riante maison entourée d'une charmille verte, j'aperçus une pauvre femme et ses deux enfants. Cette femme tressait du chanvre pour faire de la corde; un enfant de sept à huit ans, les pieds nus, les cheveux bouclés, tournait la roue; la pauvre femme marchait à reculons, lâchant de temps à autre, et d'une main avare, la filasse que renfermait son tablier. Elle travaillait depuis le matin et l'ouvrage était peu avancé; c'est qu'elle était obligée de se régler sur la faiblesse de son ouvrier plus encore que sur la sienne; au dessous de la corde commencée, et sur le gazon desséché qui recouvrait la terre, dormait une toute petite fille; sa jeune tête s'appuyait sur son bras droit, ses cheveux longs et soyeux étaient légèrement soulevés par le vent et retombaient sur sa joue qui se colorait alors d'une légère teinte rose; son petit frère la regardait de temps à autre, lui enviant peut-être son sommeil;

la pauvre femme les regardait plus rarement; mais tout à coup elle s'arrachait à sa contemplation se reprochant un instant perdu.

— Pauvre jeune enfant! de la misère à ton berceau, et pas un moyen, pas un seul d'échapper à ta destinée; trop heureuse si à quatre-vingts ans on t'accorde un lit à la Salpêtrière!





CHAPITRE XXIV.

LE BAISER

Oui, oui, baise, Thomas.
(Mr DIAFOIRUS.)

Depuis qu'on l'avait tirée de son cachot pour la renfermer dans une chambre plus commode; depuis que je ne pouvais plus la voir, j'étais sorti de ma prison volontaire, j'étais rentré dans ma vie aventureuse, et pour me distraire, je me jetai plus que jamais dans mon étude favorite des petits faits de la vie commune, espionnant, pour ainsi dire, la nature vulgaire et lui dérobant mille secrets innocents, trop simples pour qu'on les étudie et pourtant si fertiles en émotions! Ainsi je m'étourdissais sur le temps; ainsi j'oubliais tout ce que je savais! Je me figu-

rais que c'était un songe! je ne m'entourais que de figures riantes; le printemps était revenu, avec lui mes promenades solitaires. Je passais, un jour, devant une grande cour remplie de charpentes; les planches étaient soigneusement arrangées contre la muraille. Au fond de la cour, un petit jardin tout parfumé par de beaux lilas à moitié épanouis; au-dessus du toit, un joli pigeonnier revêtu de tuiles rouges, et sur le bord de la planche toute neuve, un beau pigeon au cou changeant, au plumage doré, se promenait fièrement au soleil en roucoulant. Il y avait dans cette maison tant de propreté, d'élégance et de bonne grâce que je ne pus résister au désir d'y jeter un long coup d'œil, et j'en sortais lentement, quand, au rez-de-chaussée et au milieu d'une vaste salle, j'aperçus une large machine que je ne connaissais pas. Elle se composait d'une longue estrade en chêne, une légère barrière l'entourait de deux côtés, sur le derrière s'appuyait un escalier, sur le devant s'élevaient deux larges poutres menaçantes, chacune d'elles avait une rainure au milieu; tout au bas, l'estrade se terminait brusquement par une planche taillée au milieu en forme de collier; cette planche était mobile, on voyait pourtant que l'ouvrage était bien près d'être achevé; un jeune homme, beau, riant, vigoureux, frappait de toutes ses forces sur les ais mal joints, ajoutait à

son œuvre une dernière cheville; sur le dernier échelon de l'escalier on voyait une bouteille et un verre; de temps à autre le jeune homme se mettait à boire, après quoi il continuait son ouvrage en chantant un gai refrain.

Cette machine inconnue m'inquiétait, ces deux poutres élevées au plafond, cette espèce de théâtre ambulant qui paraissait attendre une toile, et à son extrémité, ce large trou, propre à recevoir un souffleur, tout cet ensemble me paraissait si extraordinaire que je serais resté fixé à la même place tout un jour avant de pouvoir l'expliquer. J'étais là, muet, écoutant avec un frémissement involontaire les coups de marteau, quand l'ouvrier fut interrompu par un jeune et joli enfant qui venait lui vendre de la ficelle; c'était mon fabricant de la Salpêtrière, il apportait le travail de quinze jours, et à son air timide on voyait qu'il tremblait d'être refusé. Le charpentier l'accueillit en bon jeune homme, reçut sa corde sans trop la regarder, la paya et renvoya cet enfant avec un gros baiser et un verre de ce bon vin qui était sur le pied de l'échelle. Resté seul, il ne se remit pas à l'ouvrage; il se promena d'un air soucieux de long en large, l'œil toujours fixé sur la porte; évidemment il attendait quelqu'un; ce quelqu'un qui arrive toujours trop tard, qui s'en va toujours trop tôt, qu'on

remercie de vous avoir dérobé votre journée, avec qui les heures sont rapides comme la pensée. On arriva à la fin : une fille belle et fraîche, naïve et curieuse. Après le premier bonjour à son amant, elle s'occupa comme moi de la machine. Je n'entendais pas un mot de la conversation, mais elle devait être vive et intéressante. A la fin le jeune homme prit un air sérieux ; il fit un signe à la jeune fille comme pour l'engager à jouer son rôle sur ce théâtre; d'abord elle ne voulut pas; puis elle se fit prier moins fort, puis elle consentit entièrement; alors son aimable futur, prenant un air grave et sérieux, lui attacha les mains derrière le dos avec la corde de l'enfant; il la soutint pendant qu'elle montait sur l'estrade; montée sur l'estrade, il l'attacha sur la planche mobile, de sorte qu'une extrémité de la planche touchait à la poitrine, pendant que les pieds étaient fixés à l'autre extrémité; je commençais à comprendre; j'avais peur de comprendre, quand tout à coup la planche s'abaisse entre les deux poutres, d'un seul bond, le jeune charpentier est par terre, ses deux mains entourent le cou de sa maîtresse, et profitant de sa position avantageuse, il passe sa tête sous cette tête ainsi penchée, et il l'embrasse. Elle avait beau vouloir se défendre, pas un mouvement ne lui était permis : elle était attachée invinciblement sur cette plan-

che; pourtant ce ne fut qu'au second baiser que le jeune homme donna à sa maîtresse que je compris parfaitement à quoi cette machine pouvait servir.

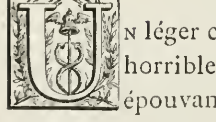




CHAPITRE XXV.

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ.

Nil sub sole novi.
(Proverbe.)



Un léger coup sur l'épaule me tira de cette horrible contemplation ; je me retournai épouvanté comme si je me fusse attendu à trouver derrière moi l'homme pour qui travaillait le charpentier, je ne vis que la figure douce et triste de Sylvio qui avait l'air de me compatir et de me plaindre. « Viens, mon ami, dis-je à Sylvio avec le sourire d'un insensé, viens voir cette machine et ces ébats de jeunesse ; crois-tu que sur ces planches si bien polies on puisse trouver de la douleur ? Pour moi, je ne le crois pas. » Et pour mieux persuader Sylvio, je me mis à lui raconter l'histoire du pendu. Sylvio, tout en m'écoutant, m'en-

traînait dans la campagne, et quand il nous crut assez éloignés de cette maison de si belle apparence :

« J'ai bien peur, mon pauvre ami, qu'il n'en soit pas toujours ainsi que tu le dis. » En même temps il tirait de sa poche un de ces longs journaux américains, dont le nombre et l'importance nous sont encore un vif sujet d'étonnement, et, me voyant prêt à écouter, il me lut lentement cette histoire des dernières sensations d'un homme condamné à mort : seulement j'ai su depuis que, pour ne pas me jeter dans trop de douleurs, mon lecteur avait passé sous silence la dernière entrevue du condamné avec Élisabeth Clare, jeune fille qu'il aimait passionnément.

« Il était quatre heures de l'après-midi lorsque Élisabeth me quitta, et quand elle fut partie il me sembla que j'avais fini tout ce que j'avais à faire dans ce monde. J'aurais pu souhaiter alors de mourir là et à l'heure même; j'avais fait la dernière action de ma vie, et la plus amère de toutes. Mais à mesure qu'arrivait le crépuscule, ma prison devenait plus froide et plus humide; la soirée était sombre et brumeuse; je n'avais ni feu ni chandelle quoique ce fût au mois de janvier, ni assez de couvertures pour me réchauffer; et mes esprits s'affaiblirent par degrés; et mon cœur s'affaissa sous la

misère et la désolation de tout ce qui m'entourait; et peu à peu (car ce que j'écris maintenant ne doit être que la vérité) la pensée d'Élisabeth, de ce qu'elle deviendrait, commença à céder devant le sentiment de ma propre situation. Ce fut la première fois, je n'en puis dire la cause, que mon esprit comprit pleinement l'arrêt que je devais subir dans quelques heures; et, en y réfléchissant, une terreur horrible me gagna, comme si ma sentence venait d'être prononcée, et comme si jusque-là je n'eusse pas su réellement et sérieusement que je devais mourir.

« Je n'avais rien mangé depuis vingt-quatre heures. Il y avait là de la nourriture qu'un homme pieux, qui m'avait visité, m'avait envoyée de sa propre table; mais je ne pouvais y goûter, et, quand je la regardais, d'étranges idées s'emparaient de moi. C'était une nourriture choisie, non telle qu'on la donne aux prisonniers, et elle m'avait été envoyée parce que je devais mourir le lendemain. Et je pensai aux animaux des champs, aux oiseaux de l'air, qu'on engraisse pour la tuerie. Je sentis que mes pensées n'étaient pas ce qu'elles auraient dû être à un pareil moment; je crois que ma tête s'égara. Une sorte de bourdonnement sourd, semblable à celui des abeilles, résonnait à mes oreilles sans que je pusse m'en débarrasser; et, quoiqu'il fît nuit close, des étincelles lumineuses allaient et venaient

devant mes yeux; et je ne pouvais me rien rappeler. J'essayai de dire mes prières, mais je ne pus me souvenir que d'une çà et là, et il me semblait que ces mots étaient autant de blasphèmes que je proférais. — Je ne sais pas ce qu'ils étaient; je ne puis pas me rendre compte de ce que je dis alors. Mais tout à coup, il me sembla que toute cette terreur était vaine et inutile, et que je ne resterais pas là pour y attendre la mort. Et je me levai d'un seul bond; je m'élançai aux grilles de la fenêtre du cachot et je m'y attachai avec une telle force que je les courbai, car je me sentais la puissance d'un lion. Et je promenai mes mains sur chaque partie de la serrure de ma porte, et j'appliquai mon épaule contre la porte même, quoique je susse qu'elle était garnie en fer et plus pesante que celle d'une église; et je tâtonnai le long des murs et jusque dans les recoins de mon cachot, quoique je susse très-bien, si j'avais eu mes sens, que tout était en pierres massives de trois pieds d'épaisseur, et que lors même que j'aurais pu passer à travers une crevasse plus petite que le trou d'une aiguille, je n'avais pas la moindre chance de salut. Au milieu de tous ces efforts je fus saisi d'une faiblesse comme si j'eusse avalé du poison, et je n'eus que la force de gagner en chancelant la place qu'occupait mon lit. J'y tombai, et je crois

que je m'évanouis. Mais cela ne dura pas, car ma tête tournait, et la chambre me paraissait tourner aussi. Et je rêvai, entre la veille et le sommeil, qu'il était minuit et qu'Élisabeth était revenue comme elle me l'avait promis et qu'on refusait de la laisser entrer. Il me semblait qu'il tombait une neige épaisse et que les rues en étaient toutes couvertes, comme d'un drap blanc, et que je la voyais morte, couchée dans la neige, au milieu des ténèbres, à la porte même de la prison. Quand je revins à moi, je me débattais sans pouvoir respirer. Au bout d'une ou deux minutes, j'entendis l'horloge du Saint-Sépulcre sonner dix heures, et je connus que j'avais fait un rêve.

« L'aumônier de la prison entra sans que je l'eusse envoyé chercher. Il m'exhorta solennellement à ne plus songer aux peines de ce monde, à tourner mes pensées vers le monde à venir, à tâcher de réconcilier mon âme avec le Ciel, dans l'espérance que mes péchés, quoique grands, me seraient pardonnés si je me repentais. Lorsqu'il fut parti, je me trouvai pendant un moment un peu plus recueilli et je m'assis de nouveau sur le lit, et je m'efforçai sérieusement de m'entretenir avec moi-même et de me préparer à mon sort. Je repassai dans mon esprit que, dans tous les cas, je n'avais plus que peu d'heures à vivre, qu'il n'y avait point d'espé-

rance pour moi en cette vie, qu'au moins fallait-il mourir dignement et en homme. J'essayai alors de me rappeler tout ce que j'avais entendu dire sur la mort par pendaison, — que ce n'était que l'angoisse d'un moment, qu'elle causait peu ou point de douleur, — qu'elle éteignait la vie sur-le-champ; et de là je passai à vingt autres idées étranges. Peu à peu ma tête recommença à divaguer et à s'égarer encore une fois. Je portai mes mains à ma gorge, je la serrai fortement, comme pour essayer de la sensation d'étrangler. Ensuite, je tâtai mes bras aux endroits où la corde devait être attachée; je la sentais passer et repasser jusqu'à ce qu'elle fût nouée solidement; je me sentais lier les mains ensemble: mais la chose qui me faisait le plus d'horreur était l'idée de sentir le bonnet blanc abaissé sur mes yeux et sur mon visage. Si j'avais pu éviter cela, le reste n'était pas si horrible! Au milieu de ces imaginations, un engourdissement général gagna petit à petit mes membres. L'étourdissement que j'avais éprouvé fut suivi d'une pesante stupeur qui diminuait la souffrance causée par mes idées, quoique je continuasse encore à penser. L'horloge de l'église sonna minuit. J'avais le sentiment du son, mais il m'arrivait indistinctement, comme à travers plusieurs portes fermées, ou d'une grande distance. Peu à peu je vis les objets qui erraient dans ma mémoire

de moins en moins distincts, — puis partiellement, puis ils disparurent tout à fait. Je m'endormis.

« Je dormis jusqu'à l'heure qui devait précéder l'exécution. Il était sept heures du matin lorsqu'un coup frappé à la porte de mon cachot m'éveilla. J'entendis le bruit, comme dans un rêve, quelques secondes avant d'être complétement réveillé, et ma première sensation ne fut que l'humeur d'un homme fatigué qu'on réveille en sursaut. J'étais las et je voulais dormir encore. Une minute après, les verrous, à l'extérieur de mon cachot, furent tirés; un guichetier entra, portant une petite lampe, et suivi du gardien de la prison et de l'aumônier. Je levai la tête; un frisson semblable à un choc électrique, à un plongeon dans un bain de glace, me parcourut tout le corps. Un coup d'œil avait suffi. Le sommeil s'était éclipsé comme si je n'eusse jamais dormi, comme si jamais plus je ne devais dormir. J'avais le sentiment de ma situation. « R..., me dit le gardien d'une voix basse, mais ferme, il est temps de vous lever ! » L'aumônier me demanda comment j'avais passé la nuit, et proposa que je me joignisse à lui pour prier. Je me ramassai sur moi-même, et je restai assis sur le bord du lit. Mes dents claquaient et mes genoux s'entre-choquaient en dépit de moi. Il ne faisait pas encore grand jour, et comme la porte du cachot restait ouverte, je pou-

vais voir au delà la petite cour pavée : l'air était épais et sombre, et il tombait une pluie lente, mais continue. « Il est sept heures et demie passées, R...! » dit le gardien de la prison. Je rassemblai mes forces pour demander qu'on me laissât seul jusqu'au dernier moment. J'avais trente minutes à vivre!

« J'essayai de faire une autre observation quand le gardien fut prêt à quitter le cachot; mais cette fois je ne pus pas faire sortir les mots, ma langue s'attacha à mon palais; j'avais perdu la faculté de parler; je fis deux violents efforts, ils n'aboutirent à rien. Je ne pouvais pas prononcer. Lorsqu'ils furent partis, je restai à la même place sur le lit. J'étais engourdi par le froid, probablement par le sommeil et par le grand air inaccoutumé qui avait pénétré dans ma prison; et je demeurai roulé, pour ainsi dire, sur moi-même, afin de me tenir plus chaud, les bras croisés sur ma poitrine, la tête pendante, et tremblant de tous mes membres. Mon corps me semblait un poids insupportable que j'étais hors d'état de soulever ou de remuer. Le jour éclairait de plus en plus, quoique jaunâtre et terne, et la lumière se glissait par degrés dans mon cachot, me montrant les murs humides et le pavé noir, et tout étrange que cela est, je ne pouvais m'empêcher de remarquer ces choses puériles, quoique la mort

m'attendît l'instant d'après. Je remarquai la lampe que le guichetier avait déposée à terre, et qui brûlait obscurément avec une longue mèche pressée et comme étouffée par l'air froid et malsain; et je pensai, en ce moment-là même, qu'elle n'avait pas été ravivée depuis la veille au soir. Et je regardai le châssis de lit en fer nu et glacé sur lequel j'étais assis; et les énormes têtes de clous qui garnissaient la porte du cachot; et les mots écrits sur les murs par d'autres prisonniers. Je tâtai mon pouls, il était si faible qu'à peine pouvais-je le compter. Il m'était impossible de m'amener à sentir, en dépit de tous mes efforts, que j'allais *mourir*. Pendant cette anxiété, j'entendis la cloche de la chapelle commencer à sonner l'heure; et je pensai : « Seigneur, « ayez pitié de moi, malheureux ! » — Ce ne pouvaient être encore les trois quarts après sept heures ! L'horloge sonna les trois quarts; elle tinta le quatrième quart, puis huit heures.

« Ils étaient déjà dans ma prison avant que je les eusse aperçus. Ils me retrouvèrent à la même place, dans la même posture où ils m'avaient laissé.

« Ce qui me reste à dire occupera peu d'espace : mes souvenirs sont très-précis jusque-là, mais pas à beaucoup près aussi distincts sur ce qui suivit. Je me rappelle cependant très-bien comment je sortis de mon cachot pour passer dans la grande salle.

Deux hommes petits et ridés, vêtus de noir, me soutenaient. Je sais que j'essayai de me lever quand je vis entrer le gardien de la prison avec ces hommes, mais je ne pus pas.

« Dans la grande salle étaient déjà les deux malheureux qui devaient subir leur sentence avec moi. Ils avaient les bras et les mains liés derrière le dos, et ils étaient couchés sur un banc, en attendant que je fusse prêt. Un vieillard maigre, à cheveux blancs et rares, lisait haut à l'un d'eux; il vint à moi et me dit quelque chose... « que nous devrions nous « embrasser, » à ce que je crois; je ne l'entendis pas distinctement.

« La chose la plus difficile alors pour moi était de me retenir de tomber. J'avais cru que ces moments seraient pleins de rage et d'horreur, et je n'éprouvais rien de semblable; mais seulement une faiblesse, comme si le cœur me manquait, et comme si la planche même sur laquelle j'étais se dérobait sous moi. Je ne pus que faire signe au vieillard à cheveux blancs de me laisser : quelqu'un intervint et le renvoya. On acheva de m'attacher les bras et les mains. J'entendis un officier dire à demi-voix à l'aumônier que tout était prêt. Comme nous sortions, un des hommes en noir porta un verre d'eau à mes lèvres, mais je ne pus avaler.

« Nous commençâmes à nous mettre en marche,

à travers les longs passages voûtés qui conduisaient de la grande salle à l'échafaud. Je vis les lampes qui brûlaient encore, car la lumière du jour n'y pénètre jamais; j'entendis les coups pressés de la cloche et la voix grave de l'aumônier, lisant, comme il marchait devant nous : « Je suis « la résurrection et la vie, a dit le Seigneur; celui « qui croit en moi, quand même il serait mort, « vivra; — et quoique les vers rongent mon corps « dans ma chair, je verrai Dieu. »

« C'était le service funèbre, les prières pour ceux qui sont couchés dans le cercueil, immobiles, morts, récitées sur nous qui étions debout et vivants... Je sentis encore une fois, je vis; et ce fut le dernier moment de complète perception que j'eus. Je sentis la transition brusque de ces passages souterrains, chauds, étouffés, éclairés par des lampes, à la plate-forme découverte et aux marches qui montaient à l'échafaud; et je vis l'immense foule qui noircissait toute l'étendue de la rue au-dessous de moi, les fenêtres des maisons et des boutiques vis-à-vis garnies de spectateurs jusqu'au quatrième étage. Je vis l'église du Saint-Sépulcre dans l'éloignement, à travers le brouillard jaune, et j'entendis le tintement de sa cloche. Je me rappelle le ciel nuageux, la matinée brumeuse, l'humidité qui couvrait l'échafaud, l'immense

masse noire d'édifices, la prison même, qui s'élevait à côté et semblait projeter son ombre sur nous, la brise fraîche et froide qui, lorsque j'en sortis, vint frapper mon visage. Je vois tout encore, aujourd'hui; l'horrible perspective est tout entière devant moi : l'échafaud, la pluie, les figures de la multitude, le peuple grimpant sur les toits, la fumée qui se rabattait pesamment le long des cheminées, les charrettes remplies de femmes regardant de la cour de l'auberge en face, le murmure bas et rauque qui circula dans la foule assemblée lorsque nous parûmes. Jamais je ne vis tant d'objets à la fois, si clairement, si distinctement qu'à ce seul coup d'œil; mais il fut court.

« A dater de ce coup d'œil, de ce moment, tout ce qui suivit fut nul pour moi. Les prières de l'aumônier, l'attache du nœud fatal, le bonnet dont l'idée m'inspirait tant d'horreur, enfin mon *exécution* et ma *mort* ne m'ont laissé aucun souvenir; et si je n'étais certain que toutes ces choses ont eu lieu, je n'en aurais pas le moindre sentiment. J'ai lu depuis dans les *gazettes* les détails de ma conduite sur l'échafaud. Il était dit que je m'étais comporté dignement, avec fermeté; que j'avais paru mourir sans beaucoup d'angoisses; que je ne m'étais pas débattu. Quelques efforts que j'aie faits pour me rappeler une seule de ces cir-

constances, je n'ai pu y parvenir. Tous mes souvenirs cessent à la vue de l'échafaud et de la rue. Ce qui, pour moi, semble suivre immédiatement, est mon réveil d'un sommeil profond. Je me trouvai dans une chambre, sur un lit près duquel était un homme qui, lorsque j'ouvris les yeux, me regardait attentivement. J'avais repris toutes mes facultés, quoique je ne pusse parler de suite. Je pensai avoir obtenu ma grâce, qu'on m'avait enlevé de dessus l'échafaud, et que je m'étais évanoui. Lorsque je sus la vérité, je crus démêler un souvenir confus, comme d'un rêve, de m'être trouvé en un lieu étrange, étendu nu, avec une quantité de figures flottantes autour de moi; mais cette idée ne se présenta bien certainement à mon esprit qu'après qu'on m'eut appris ce qui s'était passé. »

Voilà ce que me lut Sylvio : ce récit si animé et si simple, ces détails si vrais et si naturels, tout cet ensemble d'une douleur renfermée invinciblement dans l'unité, me frappèrent fortement, et pour un instant me firent revenir à des idées purement littéraires.

« Il y a un beau livre à faire avec ces pages, dis-je à Sylvio.

— Un livre tout fait, mon ami, » me répondit-il; et plus tard je compris que Sylvio avait raison.



CHAPITRE XXVI.

LA BOURBE.

Les véritables ingénues ne sont pas communes en ce monde.

(Ch. Nodier, *Dictionnaire.*)

Une idée me vint. Je comptai les mois, je comptai les jours, je comptai deux fois, et je me précipitai vers la Bourbe. On n'y entrait pas le soir ; j'y fus le lendemain matin.

La Bourbe est l'asile des femmes enceintes qui n'en ont pas. La Bourbe est le refuge des pauvres filles qui sont devenues mères, des jeunes épouses dont le mari est joueur, des femmes condamnées à mort que le bourreau attend à la porte. A la Bourbe les unes et les autres trouvent un lit, de mauvais aliments, trois jours de repos quand elles sont délivrées, et elles n'en sortent d'ordinaire que

pour porter, une rue plus bas, ce pauvre enfant que la Bourbe vomit par une porte et qu'elle reçoit par l'autre.

Je demandai la condamnée; je la vis: elle avait cette extraordinaire blancheur qui, pour une jeune mère, est souvent une douce compensation de tous les maux qu'elle a soufferts ; elle était assise dans un grand fauteuil, et, la tête baissée, elle allaitait son enfant. L'enfant avait faim et s'attachait avec une ardeur ravissante au sein de sa nourrice. Ce sein était blanc nuancé de bleu, et il était facile de juger que c'était celui d'une bonne nourrice, d'une femme jeune et forte, faite pour être mère. Ce mot de mère a quelque chose de respectable partout, même à la Bourbe. Une femme qui livre son sein à un enfant, cette vie d'enfant qui dépend de sa vie, cette protection attentive et tendre qu'elle seule peut lui donner, ce petit cœur qui commence à battre sous ce cœur maternel, tout cet ensemble fait oublier tous les crimes d'une femme, toutes ses trahisons, toutes ses faiblesses ; on dirait que l'amour qu'elle porte à son enfant l'absout de tous les autres, on dirait que cette vie qu'elle vient de donner à un homme remplace la vie d'homme qu'elle a détruite.

Ainsi j'entrai le matin où Henriette allait mourir. Son calme, son attitude, sa faiblesse et tout

ce que je savais de ses premiers instants dans la vie et de ses horribles malheurs... je priai la sœur qui était là de nous laisser seuls; je lui dis que j'étais le frère de la victime, que je voulais lui parler sans témoin; l'enfant d'Henriette s'était endormi sur le sein de sa mère sans le quitter.

Je m'approchai d'elle. « Me reconnaissez-vous? » lui dis-je. Elle leva les yeux sur moi, et me fit un signe de tête pour me dire qu'elle me reconnaissait; on voyait que cet aveu lui coûtait à faire. « Henriette! lui dis-je, vous voyez devant vous un homme qui vous a adorée, qui vous adore encore; si vous avez quelque volonté dernière, livrez-la-moi, je l'exécuterai fidèlement. »

Elle ne me répondit rien encore; pourtant son regard était tendre. Pauvre jeune fille, si tu m'avais ainsi regardé une fois, une seule, tu étais à moi, à moi pour la vie, et je t'appartenais tout entier! « Henriette, lui dis-je, il est donc vrai, il faut mourir, mourir si jeune et si belle ; toi qui aurais pu être ma femme, élever notre jeune famille, être heureuse, et vieille grand'mère aux cheveux blancs, mourir sans douleur dans une belle soirée d'automne, au milieu de tes petits-enfants ; encore quelques heures, et adieu pour jamais! »

Elle était muette toujours; elle pressait son

enfant sur son cœur, et elle pleurait. C'étaient les premières larmes que je lui avais vu répandre; je les voyais couler lentement; son enfant les recevait presque toutes: ainsi baigné de larmes, cet enfant, je le regardai comme à moi!

« Au moins, dis-je à Henriette, ce jeune enfant... »

La porte s'ouvrit au milieu de ma phrase commencée. « Cet enfant est à moi, » me dit un homme qui entrait. Je retournai la tête, je reconnus le geôlier de la prison; il était dans sa nature aussi laid, mais moins hideux que je ne l'avais vu. « Je viens chercher mon enfant, dit-il; je ne veux pas que ce soit l'enfant d'un autre; si je n'ai plus ma place à lui donner, comme mon père me donna la sienne, il portera ma hotte de chiffonnier. Viens, Henri, » dit-il à l'enfant. En même temps, il tirait de sa hotte une serviette blanche en s'approchant de la mère sans la regarder; il saisit l'enfant délicatement; la pauvre créature dormait suspendue au sein de sa mère; il fallut lui faire violence pour l'arracher de cette place nourricière, la mère se laissait aller; l'enfant fut enveloppé dans la serviette, et placé soigneusement dans la hotte. Le vieux chiffonnier était triomphant: « Viens, mon Henri, disait-il; la mère ne déshonore pas, et tu ne seras pas touché par Charlot! »

Il sortit; il était temps qu'il sortît. Charlot! A ces mots Henriette leva les yeux: « Charlot! reprit-elle d'une voix altérée, que veut-il dire, je vous prie? » Et elle avait un tremblement convulsif.

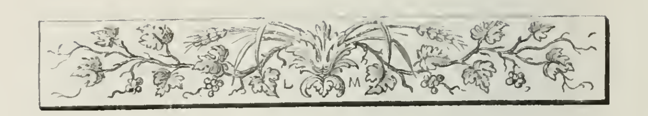
« Hélas! lui dis-je, Charlot, c'est ainsi que chez le peuple, et dans la langue des prisons, on appelle l'exécuteur des hautes œuvres.

— Je m'en souviens, » me dit-elle.

Puis, avec une expression indicible de douleur et de regrets:

« Oh! que je suis coupable! me dit-elle. Quels sévères avertissements vous m'avez donnés! Quel nom, sans vous en douter, vous prononciez devant moi! Que de bonheur perdu, que de misères pour ne pas vous avoir répondu; car je vous entendais, reprit-elle, car je vous comprenais, car je me souvenais de tout; je vous aimais comme vous m'aimiez; mais je me suis vue humiliée, et dès ce jour j'ai été perdue. Pardon, pardon! me dit-elle, au nom de Charlot, pardon! » Et elle me tendait les bras, et je sentis sa joue brûlante effleurer la mienne; ce fut la première et la dernière fois.

On vint m'avertir que j'étais resté là trop longtemps avec elle.



CHAPITRE XXVII.

LE BOURREAU.

Ce grand poilu qui mest dessus la roue.
(P. L. Jacob.)

Je courais, je volais, je traversais la foule qui ne pensait encore à rien, qui n'allait qu'à la Halle en attendant l'heure. Après bien des détours et bien des rues traversées, j'arrivai enfin à une porte sans numéro, toute la ville la connaît : une porte basse, garnie de clous à large tête, un léger marteau pour avertir l'intérieur, de larges pierres; à l'entour, du calme et de la paix; vous prendriez la maison pour une sous-préfecture de province. Je frappai, un domestique vint m'ouvrir; je fus étonné de sa bonne tournure et de sa physionomie polie. J'entrai dans un salon fort beau, je demandai le maître, on alla voir s'il

était visible. Cependant je parcourus l'appartement, il était délicieux. De frais tapis, un large sofa, et une foule de riantes gravures : Daphnis et Chloé, Bélisaire, le Mariage de la Vierge ; une pendule surmontée d'un amour. Un salon de jeune colonel, rien de moins. Le piano était ouvert et sur ce piano une romance de Bruguière, et les gants d'une jeune personne; puis de chaque côté un portrait, celui d'un homme jeune encore, d'une physionomie ouverte, et pour pendant une mère de famille qui souriait à un enfant nouveau-né. C'était le maître du logis et son épouse; je fus prêt à croire que je m'étais trompé de porte.

Le domestique revint, il me fit entrer dans un cabinet d'un style noble et sévère, des livres, des bronzes, une sphère, et devant cette sphère un jeune enfant suivant du doigt les États de l'Europe ; son grand-père achevait de lui donner sa leçon de chaque jour.

Je fus reçus très-poliment, on m'offrit un siége, je ne savais comment m'y prendre pour commencer.

« Monsieur, me dit l'homme, en jetant un regard sur sa montre, je ne m'appartiens pas aujourd'hui ; aurai-je l'honneur de savoir ce qui me vaut votre visite?

— Je venais, Monsieur, vous demander une grâce, que vous ne me refuserez pas.

— Une grâce, Monsieur, je serais heureux de pouvoir en accorder une; on m'en a demandé beaucoup, toujours en vain : c'est demander grâce au rocher qui tombe.

— En ce cas-là, vous avez dû souvent vous estimer bien malheureux.

— Malheureux comme le rocher. J'avais de mon côté mon bon droit, le seul droit légitime qui n'eût pas été nié un seul instant dans notre époque.

— Vous avez raison, une légitimité inviolable! Monsieur, en bonne histoire, il faut remonter jusqu'à vous pour la démontrer.

— Une légitimité inouïe, Monsieur, une légitimité qui depuis le chancelier Maupeou n'a pas reculé d'un pas. Révolution, anarchie, empire, restauration, rien n'y a fait; mon droit est toujours resté à sa place, sans faire un pas ni en avant ni en arrière. Sous ce droit la royauté a courbé la tête, puis le peuple, puis l'Empire; tout a passé sous le joug; moi seul je n'ai pas eu de joug; j'ai été plus fort que les lois, dont je suis la suprême sanction; les lois ont changé mille fois, moi seul je n'ai pas changé une seule, j'ai été immuable comme le destin, et fort comme le devoir, et je suis sorti de tant d'épreuves avec le cœur pur et la conscience de ma vertu. Mais, encore une fois,

le temps nous presse, oserais-je vous demander ce que vous exigez de moi ?

— J'ai toujours entendu dire, lui répondis-je, que le condamné qu'on mettait entre vos mains était à vous en propre et vous appartenait tout entier; je viens vous demander de m'en céder un à qui je tiens beaucoup.

— Vous savez, Monsieur, à quelles conditions la loi me les donne ?

— Je le sais; mais, la loi satisfaite, il vous reste quelque chose, un tronc et une tête; c'est ce corps et cette tête que je voudrais vous acheter à tout prix.

— Si ce n'est que cela, Monsieur, le marché sera bientôt fait. » Et de nouveau interrogeant l'heure : « Avant tout, me dit-il, permettez-moi de donner quelques ordres indispensables. »

Il sonna rapidement, et à ses ordres deux hommes arrivèrent. « Tenez-vous prêts à une heure, leur dit-il, soyez habillés décemment : il s'agit d'une femme, et nous ne pouvons lui montrer trop d'égards. » Cela dit, les deux hommes se retirèrent; au même instant sa femme et sa fille vinrent lui dire adieu. Sa fille était une grande personne fraîche et belle, qui l'embrassa en souriant, en lui disant à revoir ! « Nous t'attendrons pour dîner, reprit sa femme. Puis, se rapprochant, et à voix

basse : « Si la condamnée a de beaux cheveux noirs, je te prie de me les mettre de côté pour me faire un tour. »

L'homme se retourna de mon côté : « Les cheveux sont-ils dans notre marché? dit-il. — Tout en est, répondis-je, le tronc, la tête, les cheveux, tout, jusqu'au son imbibé de sang. »

Il embrassa sa femme en lui disant : « Ce sera pour une autre fois. »





CHAPITRE XXVIII.

LE LINCEUL.

A quoi bon?
(Malebranche.)

Pendant que tout Paris se portait à l'Hôtel de Ville, je regagnai le haut de la rue d'Enfer; je m'enfonçai pour la dernière fois dans ce quartier perdu où l'on dirait que l'humanité parisienne a placé l'entrepôt de toutes les infamies et de toutes les misères: je repassai devant les Capucins, devant la Bourbe où elle n'était déjà plus, devant la riante maison du jeune charpentier; il n'était pas chez lui, ni lui ni sa fiancée; ils étaient allés voir tous deux l'effet de la machine. On voyait encore dans la cour un vase qui avait contenu la couleur rouge avec laquelle on avait teint l'échafaud. Je passai

devant la Salpêtrière; le jeune enfant et sa mère étaient occupés à tresser encore une corde, comme s'ils eussent compris qu'il fallait remplacer celle que le bourreau allait couper. A la barrière je retrouvai le mendiant qui faisait le héros; le petit Savoyard m'appela encore mon général. A la barrière un majordome, à l'air important, arrivait dans une lourde voiture, et je reconnus mon Italien. Je rencontrai ainsi presque tous les héros de mon livre; leur vie n'avait pas fait un seul pas; ils avaient deux ans de plus, voilà tout; et moi j'avais épuisé ma vie, j'avais perdu mes dernières illusions de jeune homme. Pour dernière promenade, j'allais attendre à Clamart la livraison de mon marché du matin.

Il était deux heures; le soleil marchait lentement et je suivais l'ombre des peupliers de la grande route, lorsqu'au milieu d'une verte prairie j'aperçus une grande quantité de linge blanc étendu en plein air, sur des cordes attachées à des arbres; quelques femmes à genoux, sur les bords d'un ruisseau voisin, faisaient retenir l'écho sous les coups multipliés de leurs battoirs; je me rappelai alors que je n'avais pas de linceul, je résolus d'en avoir un à tout prix. Je descendis dans la prairie; elle appartenait justement à ma petite Jenny, et je la retrouvai elle-même assise sur une botte de foin

destinée à son cheval, surveillant à la fois le linge étendu et le linge qui était au lavoir, du reste toujours folle et bonne, et de plus, enceinte de huit mois.

« Vous êtes bien triste ! me dit-elle, après le premier bonjour. — Tu trouves, Jenny ! c'est que j'ai besoin de toi ; il me faut à l'instant même un grand linge pour ensevelir une pauvre fille qui se meurt.

— Elle se meurt ! reprit Jenny ; il y a peut-être encore de l'espoir ; j'ai vu revenir de très-loin bien des jeunes filles que l'on croyait mortes, et qui se portent aussi bien que vous et moi.

— Pour elle seule, Jenny, pas d'éspoir ! A coup sûr l'infortunée sera morte à quatre heures ! Hâte-toi donc, le temps presse ; donne-moi de quoi l'ensevelir. »

Jenny me conduisit au milieu de ses cordages, et me montra mon linge : « Ce n'est pas cela, lui dis-je, il me faut quelque chose de plus fin ; une chemise de femme par exemple : tu diras que tu l'as perdue, qu'on te l'a volée ; Jenny, tu diras tout ce que tu voudras, mais il me la faut. »

Ma bonne Jenny ne se le fit pas dire deux fois ; elle me fit traverser tout son linge, et je ne trouvais rien qui fût à la taille d'Henriette ; tantôt il y avait trop d'ampleur, tantôt c'était l'excès con-

traire; quelquefois le nom de la propriétaire m'arrêtait tout court; je voulais qu'à défaut de terre consacrée, elle eût au moins un chaste linceul. Jenny me suivait toujours, sans rien comprendre à mon humeur.

A la fin, suspendu aux branches d'un amandier de la prairie, et déjà tout couvert de la fleur purpurine, je découvris le plus joli linceul qui se pût imaginer. C'était une belle toile de batiste blanche et souple comme du satin, ornée en bas d'une légère broderie, et tellement animée par le zéphir printanier que vous eussiez dit parfois qu'il y avait un corps de seize ans sous ce fin tissu : « Voilà ce que je cherche, dis-je à Jenny; voilà ce qu'il me faut; donne-le-moi, et je suis content. »

Jenny hésitait. C'était ce qu'elle avait de mieux parmi ses pratiques; mais j'avais l'air si satisfait de ma rencontre qu'elle ne s'opposa pas plus longtemps à mes vœux. J'enveloppai avec soin mon linceul, et je partais, lorsque, revenant sur mes pas :

« Ce n'est pas tout, dis-je à Jenny, il me faut encore quelque chose, un linceul plus petit, une espèce de sac...

— C'est donc pour une femme en couche? » me dit Jenny.

Je reculai épouvanté, comme si elle eût eu mon

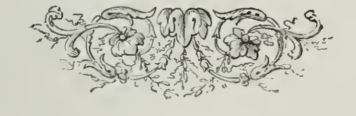
secret : « Une femme en couche ! qui te l'a dit, Jenny ?

— Oui, reprit-elle, un linceul pour la mère, un linceul pour l'enfant. » Et, jetant un regard sur sa taille rebondie, elle ajouta : « C'est une bien triste mort !

— Hélas ! oui, ma chère Jenny, une bien triste mort : on devrait ne pas tuer une femme qui vient d'accoucher !

— Ou du moins, reprit Jenny, l'enfant ne devrait pas mourir. »

J'ajoutai à mon premier linceul une taie d'oreiller à moi, sur laquelle ma tête avait si souvent, si délicieusement reposé.

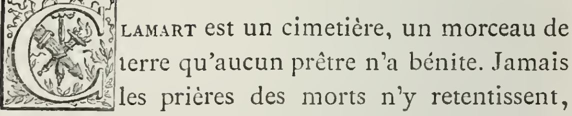




CHAPITRE XXIX.

CLAMART.

Un *De profundis*, s'il vous plaît.
(Le Père La Chaise.)



Clamart est un cimetière, un morceau de terre qu'aucun prêtre n'a bénite. Jamais les prières des morts n'y retentissent, jamais une fleur n'y est jetée, jamais une croix n'a été plantée dans ce lieu de désolation. C'est le champ de repos des suppliciés; la plupart des tombes sont vides; dans ce champ la sépulture n'est qu'un vain simulacre, la bière du mort n'est qu'un prêt qu'on lui fait : enseveli à quatre heures, il est dépouillé à sept heures de son linceul pour l'instruction des amphithéâtres, et pour lui point de regrets, point de pleurs. Un seul fossoyeur suffit à l'œuvre; quand j'entrai dans le cimetière, j'en vis un qui creusait une fosse, le gazon était mêlé à la

terre, la terre était dure, on voyait qu'elle n'était pas souvent remuée. Je m'approchai du fossoyeur.

« Vous y allez nonchalamment, brave homme, et votre fosse n'est guère profonde, à ce qu'il me paraît.

— J'y vais comme je puis, me dit-il ; quant à la fosse, m'est avis qu'elle sera toujours assez profonde pour ce qu'on en veut faire, et puis le mort y resterait jusqu'à la fin du monde qu'il ne donnerait pas de contagion ; d'ordinaire nous n'avons pas de pestiférés, ce sont tous des gaillards qui se portent bien, aussi sains que vous et moi, c'est le seul cimetière de Paris où l'on n'ait pas à craindre la contagion.

— Je pense que vous êtes content de votre place, mon brave, et que vous ne portez envie à personne.

— Porter envie à personne ! Ah ! que ne suis-je seulement fossoyeur surnuméraire au Père-Lachaise ! voilà un métier qui rapporte et qui amuse ! chaque jour des pourboires et des évolutions militaires. C'est une suite de mères désolées et d'épouses en deuil ! et ensuite des monuments superbes, des fleurs à répandre, des saules pleureurs à tailler, de petits jardins à entretenir. Voilà sans doute un métier supportable ! »

Et il donnait un coup de bêche dans la terre, puis il reprenait :

« Ici, au contraire, rien; pas un petit convoi, pas un parent qui pleure, pas un bouquet à vendre, des valets de bourreau pour tout visage qui à peine vous payent à boire. Triste métier, ajouta-t-il, j'aimerais autant être gendarme ou commis de l'octroi. »

Et il s'arrêtait sur sa bêche, dans l'attitude d'un honnête cultivateur qui voit s'achever une longue journée d'été.

« Il me faut une fosse profonde, repris-je d'un air impérieux, six pieds, creuse toujours, et tu auras pour boire.

—Six pieds! pour un supplicié, vous n'y pensez pas; il faudrait une heure avant de le déterrer ce soir.

— Six pieds, tout autant! le cadavre est à moi.

— Raison de plus, reprenait le fossoyeur. » Puis retournant la tête : « Il se fait tard, dit-il, ils ne peuvent manquer d'arriver bientôt. »

En effet, je vis de loin venir lentement une lourde charrette, un voiturier à pied la conduisait, deux hommes étaient sur la banquette de devant, les bras croisés; on les eût pris pour deux garçons bouchers arrivant de l'abattoir : au milieu de la charrette on pouvait distinguer confusément quelque chose de rouge, et représentant grossièrement un corps humain; c'était le panier destiné à rece-

voir le cadavre du condamné, quand justice est faite.

Arrivés à la porte du cimetière, un des hommes descendit; le fossoyeur, casquette en main, vint pour le recevoir, et pendant que celui qui était resté dans la voiture tenait la corbeille, les deux autres la recevaient dans leurs bras; le fardeau était moins lourd qu'embarrassant; ils le laissèrent maladroitement tomber à mes pieds, la terre fut teinte de quelques gouttes de sang, j'étais assis à moitié contre la borne et je voyais tout cela confusément comme dans un songe.

Un des valets s'approcha de moi.

« C'est vous, me dit-il, que j'ai vu ce matin chez Monsieur.

— Moi-même; que me voulez-vous ?

— Comme vous avez acheté le corps de la condamnée, Monsieur a pensé que vous étiez peut-être son parent, et que vous ne voudriez pas qu'elle mourût insolvable; il m'a donc chargé de vous remettre la petite note que voici. »

Je pris la petite note; elle était faite comme toutes les autres, comme une note d'épicier ou de marchande de modes, sur beau papier blanc et en belle écriture; je la lus lentement, en homme qui voulait bien payer, mais qui ne voulait pas être volé.

Voici la note littéralement copiée :

Pour placement et déplacement de la guillotine, à Charles le charpentier.	50 fr.	» c.
Pour une course en voiture du Palais de Justice à la Grève.	3	»
Pour avoir fait aiguiser le couteau à neuf, et réparations amicales.	2	»
Pour une chandelle pour graisser la rainure.	»	30
Pour le son dans le sac.	»	20
A Monsieur, pour son droit.	200	»
Au premier valet.	20	»
Pour trois petits verres que nous allons boire à la santé de la défunte.	»	30
Le corps entier.	60	»
Total.	338 fr.	80 c.

Pour acquit.

« Voilà tout le compte? demandai-je au premier valet.

— C'est au plus juste, me dit-il, vous ne payez pas un sou de plus que la ville, et vous aurez la consolation de savoir que la défunte n'est pas morte aux frais du gouvernement. »

Je relus le compte, je refis l'addition : « Il y a trois francs de trop à votre bénéfice, Monsieur, repris-je en faisant la preuve. »

Je payai comme s'il n'y eût pas eu d'erreur.

Puis je fis l'inventaire de la corbeille rouge, le valet l'ouvrit : il en sortit d'abord une tête blanche, les cheveux coupés et tranchés comme par un ra-

soir; la bouche s'était contractée horriblement, la convulsion avait été si forte que les mâchoires n'étaient plus parallèles; de sorte que cette bouche, jadis si gracieuse, était fermée d'un côté et horriblement ouverte de l'autre.

« Malheureuse! elle a dû bien souffrir!

— Mais, pas absolument, me répondit le second valet, qui tenait le haut de l'enveloppe, nous avons eu pour elle mille égards; dès qu'elle nous a été livrée, nous l'avons fait asseoir un instant, puis nous l'avons portée jusqu'à sa voiture, et je vous assure que c'était un fardeau bien léger.

— Vous l'avez portée, et comment était-elle, je vous prie?

— Fort belle, en vérité! Elle avait obtenu du geôlier la permission de s'habiller à son gré. Elle portait une robe de laine noire dont le haut se terminait à ses épaules, un petit fichu de crêpe couvrait son cou; cette femme avait les épaules et le col très-bien.

— Ajoute aussi qu'elle avait des mains charmantes, reprit l'autre valet; c'est moi qui les ai attachées; des mains douces et faites au tour : à tout prendre c'était une belle créature.

— Et cependant cette belle créature, vous l'avez tuée impitoyablement...

— Nous avons fait pour elle tout ce que nous

pouvions, reprit le premier valet, nous l'avons soutenue, nous lui avons caché l'échafaud : aussi est-elle morte avec honneur.

— Et, avant de mourir, n'a-t-elle demandé personne ?

— Personne ! Seulement en sortant, elle a regardé plusieurs fois autour d'elle d'un air inquiet et comme si elle s'attendait à trouver une connaissance dans la foule.

— Oui, reprit l'autre ; et quand elle n'a vu personne, elle a dit tout bas : Charlot ! puis elle a poussé un profond soupir, et je n'ai pu m'empêcher de rire quand j'ai vu mon maître se retourner au nom de Charlot : il croyait qu'on l'appelait. »

Je mis fin à la conversation : « Laissez-moi, laissez-moi, leur dis-je, donnez-moi le corps, et partez. »

Le corps était sorti à moitié du panier rouge, l'autre moitié en fut tirée... toute nue !

Le fossoyeur approcha la bière : « Maître, dit-il, je reviens dans un instant, je vais boire la goutte et je reviens. »

Alors je retirai mon linceul : je pris la tête, je l'ensevelis dans la taie d'oreiller ; puis le corps. Sylvio, qui était là, me prêta son aide. Nous entourâmes le corps de la chemise blanche. La broderie

couvrait à peine les chevilles, le haut couvrait parfaitement les épaules, il y restait encore assez de cou pour qu'on pût attacher le nœud qui devait fixer ce vêtement funèbre.

De vieilles femmes, de jeunes femmes, toutes les femmes de l'endroit avaient fait irruption dans le cimetière, et nous regardaient.

« Sainte Vierge! s'écria l'une d'elles, n'est-ce pas un meurtre de voir du si beau linge jeté dans la terre comme un cadavre!

— Encore si c'était dans une terre bénite, disait une autre!

— Vous verrez qu'une guillotinée aura des chemises plus neuves qu'une chrétienne! » reprenait une troisième.

Parmi toutes ces femmes il y avait un homme gros, fleuri, à la voix douce et flûtée, un beau parleur s'il en fut. Cet homme était sur le bord de la fosse; il fit une observation atroce. Je venais de fixer le linceul et il expliquait aux femmes comment ces chemises sans col étaient plus favorables que les nôtres à une exécution; puis remarquant de grosses larmes qui roulaient dans mes yeux: « Peines de cœur, reprit-il; que les hommes sont insensés! J'ai été dix ans de la musique de Saint-Pierre de Rome; j'ai été maître de chapelle à Florence, j'ai vu les plus belles femmes de l'Italie et

des États Vénitiens, et je n'ai pas senti une fois cette folle passion qu'on appelle l'amour. »

Les femmes le regardaient avec mépris, et moi avec pitié. C'était un soprano napolitain !

Cependant le cadavre était placé dans le cercueil ; le fossoyeur revint à demi ivre ; nous descendîmes le corps dans la tombe ; la terre retomba avec un bruit monotone et qui s'affaiblissait toujours...

Le lendemain, quand je revins, il n'y avait plus de tombe ; on avait volé le cadavre pour l'École de médecine, les femmes de l'endroit avaient pris le linceul pour s'en servir à leur usage. Je compris alors que s'il en eût été autrement, cette destinée de malheur n'eût pas été entièrement accomplie.

FIN.





APPENDICE

Page 81, ligne 14.

L'auteur qui tressaillait, dit-il, au souvenir de ce voile vert, n'a pas résisté au désir d'en écrire plus tard le récit. Il l'a intercalé dans une des dernières éditions de son œuvre favorite, en le faisant précéder de l'énumération de quelques-uns des objets les plus précieux de son trésor sentimental, et qui se trouve seulement à l'état d'indication sommaire dans les premières éditions. Nous reproduisons ici ce petit tableau si vif et si finement tracé. On le lira avec d'autant plus d'intérêt que l'auteur a semblé regretter, lors du premier jet de sa composition, de passer sous silence ce qui se rapporte à l'anneau de la fiancée, au gant brodé d'Anna, au poignard de Louise, à la pantoufle de Lucy, et enfin au voile de Pauline, — son cher petit voile vert.

Jules Janin attachait un grand prix à cette pure et naïve impression de sa jeunesse. Il lui est arrivé quelquefois d'en parler, et au doux et mélancolique sourire que cette pensée amenait encore sur ses lèvres, après tant

d'années écoulées, on pouvait aisément pressentir qu'elle naissait d'une émotion facile à réveiller, mais dont il ne lui convenait pas de révéler le secret.

Voici ce passage, que nous aurions été tentés de mettre à sa véritable place, au chapitre IX, si nous n'en avions été empêchés par la règle que nous nous sommes imposée de n'admettre, dans cette collection des *Œuvres diverses*, que le texte exact des publications originales.

Toutes ces douces reliques sont précieusement rangées dans le coffre-fort de mes souvenirs, par ordre de dates et d'amours. Ce sont des lettres d'une grosse écriture ou bien si finement écrites que, l'amour passé, on ne saurait les lire qu'à la loupe. Ce sont des cheveux bruns ou noirs, encore chargés d'un léger parfum. Ce sont des bagues d'or ou d'argent qui portent avec elles une heure et un jour, une date incomplète; mais le moyen de croire jamais que nous oublierons même l'année de ces éternelles amours? Ce sont des portraits effacés, des fleurs desséchées, toutes sortes de frivolités, d'oublis, de mensonges, de serments, de bonheurs, de promesses, toutes sortes de noms.

Eh bien, telle est la toute-puissance des souvenirs du cœur, que tous les bonheurs, toutes les joies, tous les transports, toutes les fortunes, toutes les terreurs, toutes les larmes, toutes les nuits agitées, tous les reproches, tous les désespoirs renfermés et contenus dans ce tiroir, tous ces parfums

évanouis, toutes ces ivresses évaporées, si je veux, je les vais ranimer en même temps et leur dire : « Levez-vous et m'entourez ! » Oui, vous êtes encore mes jeunes et éclatantes passions : portraits, cheveux, lettres, rubans, fleurs fanées ! Je sais vos noms, je sais vos couleurs, je reconnais vos voix et vos murmures. Vous êtes les fantômes souriants de mes amours ! Toi seul, cher petit voile, tissu fragile, tu me fais entendre une voix du ciel au milieu de tous ces accents confus des passions et des faiblesses de la terre.

Vous dirai-je toutes mes richesses?

Voici l'anneau de la fiancée de Prosper. Elle m'avait juré de lui être infidèle, et elle a tenu sa parole, l'honnête fille. A peine eut-elle à son doigt cette alliance bénie par le prêtre, qu'elle l'échangea avec moi contre une bague mystérieuse qui portait notre chiffre; voici un bout de la jarretière rose que me tendit sa jambe complaisante sous la table du banquet. Portez à votre lèvre le petit gant de la belle Anna, elle me le jeta au visage dans un moment de triste humeur, parce que j'avais dansé avec Julie. Ne touchez pas à ce poignard dont le manche est ciselé avec tant de caprice; ce poignard défendait Louise, que ne pouvait pas défendre sa vertu. Jenny, quand elle quitta la France pour l'Angleterre où l'attendait

un vieux mari, me laissa la fragile porcelaine où elle renfermait la blancheur et l'éclat de son teint. « Gardez cela, me dit-elle, je n'ai plus personne à tromper! » Suzanne m'envoya sa ceinture, le jour où elle sentit qu'elle était mère. — Telle était pourtant cette taille de guêpe! Pour cette rose tombée des blonds cheveux d'Augustine, deux jeunes gens de vingt ans se sont battus, et j'étais le témoin d'Ernest; la rose est encore rougie de son sang, le pauvre enfant! J'avais dit de Lucy la folle qu'elle avait le pied grand, le lendemain elle m'envoya cette pantoufle noire dans laquelle le pied de Cendrillon eût été mal à l'aise; même je n'ai jamais pu avoir l'autre pantoufle! O bonjour, bonjour à toi, mon honnête petit voile vert, tout fané, tu as bien recouvert le plus frais, le plus joli, le plus animé, le plus joyeux petit visage qui ait jamais souri à la jeunesse. Voici cette histoire : Mme de C... me dit un jour (elle était malade) : « Allez de ma part tout au haut du faubourg Saint-Honoré, chercher ma fille, dans sa pension, je veux la voir; vous lui direz que si elle est sage elle ne quittera plus sa mère! » Moi, j'allai chercher l'enfant. J'entrai dans cette maison heureuse et innocente, au milieu de tant de maisons remplies de passions et d'inquiétudes de toutes sortes. Toute la bande des jeunes filles était lâchée dans

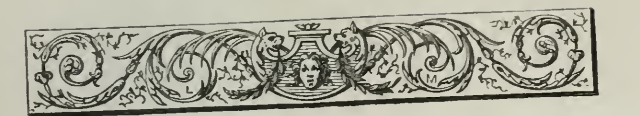
le jardin. — Il fallait les voir! — il fallait les entendre! C'étaient des petits cris d'oiseaux joyeux qu'on vient de mettre en liberté. Dans ce pêle-mêle de frais visages, je reconnus à sa fraîcheur la petite Pauline, déjà pensive. Je l'emmenai triomphante et sans qu'elle prît le temps de dire adieu à ses jeunes compagnes. Arrivés à la porte de sa mère : « Que me donnerez-vous, lui dis-je, si je vous dis une bonne nouvelle? Salut à vous, mademoiselle Pauline; vous resterez chez votre mère, si vous êtes sage; la pension n'est plus faite pour vous! » Alors Pauline, détachant son petit voile vert: « Tiens, me dit-elle, je te le donne pour ta bonne nouvelle », et du même pas elle courut embrasser sa mère.

Mon joli petit voile! mon chaste gage! Tu es d'une gaze grossière, le soleil du Midi a enlevé ta couleur, tu n'as pas d'autre odeur que cette odeur indicible que laisse après elle une belle et honnête enfance de quinze ans! Eh bien, mon voile ingénu, mon voile qui n'avais rien à voiler, mon voile qui flottais aux vents, faisant peur aux papillons, tu es le plus précieux de mes trésors, tu es la partie honnête et sainte de tous ces souvenirs profanes; tes quinze ans, ton innocence, ta beauté, ton amour filial, ta douce ignorance de toutes choses, ont surnagé au-dessus de tous les trans-

ports, de tous les prestiges que représentent ces morceaux d'or et ces lambeaux de soie; pardon, mon petit voile vert, de t'avoir mêlé à tous ces souvenirs des profanes amours; mais ne fallait-il pas bien toute ton innocence pour les purifier?

Pour toi, Henriette, j'aurais donné tout ce trésor, — tout mon trésor! — Et même, ô profanateur! ô insensé! ô ingrat! je n'aurais donné à personne, mais j'aurais brûlé pour toi mon petit voile vert!





TABLE





